
MAURICE WANECQ

DÉFENSE
ET ILLUSTRATION
DE LA
MAISON
FRANÇAISE



GRASSET

Défense et illustration
de la Maison Française

MAURICE WANECQ

403030

DÉFENSE
ET ILLUSTRATION
DE LA
MAISON FRANÇAISE

Préface de A t'SERSTEVENS

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES-VI^e

PARIS

403036

403036

Y WAN



- inv. 1157

ID=17359360

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright by Editions Bernard Grasset 1942

PRÉSENTATION

IL fallait un homme de bon sens, un esprit parfaitement équilibré, pour mettre au point la question délicate de la ville et de la maison françaises. Il fallait de la verve, de l'ironie et de la « sainte colère » pour traquer les fauteurs de l'enlaidissement de nos cités et de nos paysages. Il fallait de la méthode et de la dialectique pour nous offrir des conclusions durables. C'est ce qu'a su faire, ici, Maurice Wanecq, qui n'est pas un homme de lettres mais un homme, tout simplement, selon la leçon de notre Pascal.

Je n'aurais pu, quant à moi, garder la réserve qu'il nous montre. La sottise humaine me fait exploser, surtout lorsqu'elle se manifeste dans le domaine esthétique. Celui qui n'ignore rien de la « construction de Paris » (comme l'a nommée Héron de Villefosse) sait ce que chaque siècle

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

a apporté de merveilles dans l'édification de cette ville, et que le dix-neuvième n'a fait que la banaliser. Les hommes d'aujourd'hui s'occupent à la rendre internationale c'est-à-dire à en faire une cité de n'importe où.

Wanecq est, ici, trop tendre envers les urbanistes. Pour le grand corps vivant qu'est une ville, il n'est pas de virus plus dangereux que ces gens-là. Leurs idées, qui se présentent sous les vocables séduisants de lumière, espace, santé, commodité, ne peuvent aboutir qu'à l'uniformité dans l'hygiène.

Une ville créée d'après un plan préconçu (c'est en partie la définition de l'urbanisme) ne peut engendrer que l'ennui. Les villes d'architecture vivante poussent comme une forêt, c'est-à-dire un peu au hasard et les beautés qu'elles renferment ne se présentent que par clairières, au milieu de la confusion féconde du reste. Haussmann a assaini Paris, l'a rendu plus confortable mais ne l'a pas embelli. Rien de plus fastidieux que l'avenue de l'Opéra et toutes les rues second Empire, avec leurs façades uniformes. Rien de plus embêtant que le quadrilatère sans fin des villes américaines (Sud comme Nord) selon la

doctrine du cordeau. New-York ne vaut que par le champignonnement monstrueux et le plan relativement imprévu de Manhattan; le reste n'est que monotonie et laideur. Rien de plus sinistre, enfin, que les cités conçues par un architecte urbaniste, rues en série et façades à la chaîne, villes établies sur un pupitre par un monsieur qui manie l'équerre et le té, et non pas engendrées par la fécondation amoureuse de la race.

L'urbanisme est l'expression même d'une époque (je pèse mes adjectifs) administrative, paperassière, hygiénique, matérielle, primaire, égalitaire et purée. Plus de « lambris dorés » à côté des « mesures du pauvre »!

Tous à la caserne et tous dans des casernes! Cent mille fenêtres semblables, avec cent mille crétins derrière, tous plongés dans la lecture du même journal aux mêmes idées! Notre logis, cette chose si personnelle et par là si émouvante, imposé par un spécialiste qui ne nous laissera plus que le choix du numéro dans une sempiternelle série de bâtisses toutes semblables...

L'urbaniste n'est ni français, ni allemand, ni russe; il est par essence international. Il peut travailler en tous lieux du monde, à Rio comme à

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Amsterdam, à Paris comme à Istamboul. Ses conceptions valent pour tous les climats. Il aurait bâti Venise sur le même modèle que Berlin ou Buenos-Aires. Un siècle d'urbanistes, et ce ne sera plus la peine de voyager, car toutes les cités de la terre seront identiques, comme le sont déjà les banques, les palaces, les cinémas et les grands magasins de toutes les nations. J'ai retrouvé le même « uniprix » de ciment feuilleté à Paris, à Londres, à Madrid, à Belgrade, à Casablanca, à Sydney et à Québec. Ceci à une époque de racisme, qui devrait, au contraire, être jalouse des caractères nationaux.

Car l'art est national et ne peut que mourir s'il cesse de l'être. Il est même régional, la patrie prise dans son sens le plus réel, je veux dire la ville ou le village. Sienne n'est pas Florence, Munich n'est pas Berlin, Paris n'est pas Marseille.

Demain, sous l'impulsion de l'urbanisme, toutes ces villes exprimeront l'identique ennui des choses conçues sur le papier par un maniaque confiné dans une chambre.

Les villes, comme tous les corps vivants, sont sans cesse en métamorphose. Elles renouvellent périodiquement leur peau, comme les serpents.

DE LA MAISON FRANÇAISE

Mais leur peau ne se remplace pas d'un seul coup, d'après les données théoriques d'un naturaliste. Un lent travail simultané d'édification et de destruction a créé toutes les belles cités d'Europe et d'ailleurs. De toutes celles que nous aimons, il n'en est pas une qui ait été faite d'après un plan d'architecte, mais par la piété, l'ambition, la charité, l'autorité, la richesse, la misère, la rivalité, par tout ce qu'il y a de noble et de vil dans l'être humain, c'est-à-dire par l'être humain. Et c'est pour cela que leur chair palpète contre notre chair, et c'est pour cela que j'aime Paris « avec ses verrues », comme le disait Montaigne, le plus humain des hommes.

Si le conservateur, l'archéologue et le pasticheur vont à l'encontre de la vie des cités, les urbanistes et autres théoriciens modernes vont à l'encontre de leur évolution naturelle. Maurice Wanecq a cherché, dans ce livre, à équilibrer les deux tendances et à jeter les bases d'un code de la rue et de la maison. Je voudrais que son livre fût au chevet, comme on dit, ou plutôt bien ouvert sur la table de tous ceux qui ont à s'occuper de rebâtir la France.

A. T'SERSTEVENS.

A ROLAND-MANUEL,
MON CAMARADE D'INDIGNATION

*« Je ne dis les autres, sinon pour d'autant
plus me dire. »*

MONTAIGNE.

I

De nos jours, les maisons sont des combinaisons plus ou moins ingénieuses de pierre et de fer, que l'on décore de piliers, de pilastres, de torsades, etc.; elles renferment, en général, un mélange de styles et d'époques qu'il est impossible de définir.

LAROUSSE (Dictionnaire, *passim*.)

ON a beaucoup parlé, ces temps-ci, de remettre de l'ordre dans « la maison ». Je voudrais quant à moi essayer d'en mettre dans la façon de rebâtir la maison. Non pas au figuré mais au sens propre, car grande est la pitié des maisons de France, qu'il s'agisse de celles que la guerre ou le temps a meurtries ou de celles que le mauvais goût a fait pousser au petit bonheur — au grand malheur. Pour commencer c'est à ces dernières que je m'en prendrai, comme exemple de ce qu'il ne faut plus faire à aucun prix.

Il y a longtemps que j'en ai, comme on dit,

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

gros sur le cœur. Lorsqu'on traverse les faubourgs des villes, les lotissements de la campagne parisienne ou les charmants villages de France, on reste confondu par la bêtise désordonnée qui a, presque toujours, durant ces quelque soixante dernières années, présidé à l'édification des demeures.

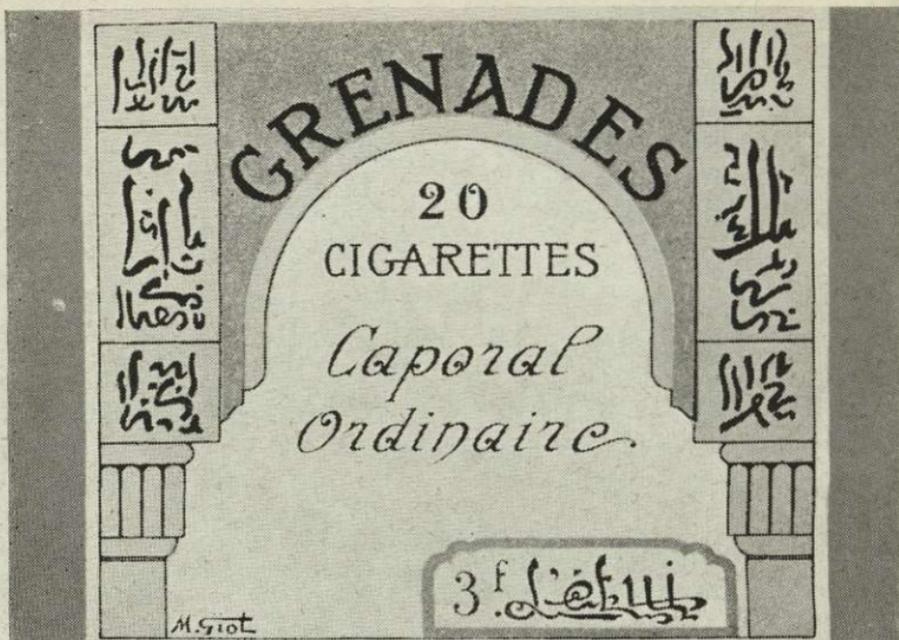
Ici, c'est le règne de la bicoque sordide ou du pavillon prétentieux ; là c'est l'incongruité de la villa du nouveau riche, sottement conçue et stupidement décorée qui vient déshonorer la rue modeste d'un bourg jusque-là sans souillure.

Quelques exemples ne seront pas inutiles.

Sur la route qui va de Verberie à Pont-Sainte-Maxence, remontant le cours de l'Oise, se trouvent quelques-uns des plus beaux villages de chez nous. D'admirables églises romanes jalonnent le paysage tout imprégné aussi des souvenirs carolingiens. Or, aux approches de Pont, à cent mètres d'une remarquable maison de pierre grise aux murs percés de fenêtres à meneaux, tout près aussi de la noble et austère abbaye de Moncel, fier chef-d'œuvre du XIV^e siècle, un plaisantin s'est permis de construire une maison que je vais vous décrire.



1. Dans la vallée de l'Oise.



DE LA MAISON FRANÇAISE

Elle est bâtie en ciment, alors que la pierre abonde aux alentours, mais comme son propriétaire regrettait sans doute la fameuse « meulière » si chère aux parigots, elle s'orne de moellons jaunâtres séparés par des joints factices, peints, tenez-vous bien, en mauve pâle. Le toit, qui voudrait avoir l'air normand, est fait de tuiles mécaniques d'un mauvais rouge qui n'arrange pas les choses ; mais ce n'est pas tout : les volets sont bleus ; bleue aussi la grille ridicule qui sépare le jardinet de la route et, pour faire encore plus coquet, (n'avait-on pas sous la main un « artiste » dont il fallait profiter?) on a fait creuser, à droite et à gauche de la porte de la maison, deux petites niches pour y mettre deux paires de sabots, elles aussi en ciment et couleur d'azur, desquelles s'échappent, à la belle saison, des géraniums ou des bégonias.

On dira que j'exagère. Je prierai donc le lecteur incrédule de réserver, pour son édification personnelle, la villa *Originale*, (c'est ainsi qu'elle se nomme) laquelle se trouve à Etampes, à droite en entrant dans la ville, sur la route nationale de Paris à Orléans.

Cette maison est certes assez laide, mais banale



DÉFENSE ET ILLUSTRATION

en somme. Ce qui l'est moins, c'est l'idée qu'a eue celui qui l'a fait construire de la faire précéder d'un jardin entièrement orné de végétaux (si j'ose dire) en ciment. Les arbres — des palmiers s'il vous plaît — sont en ciment. A l'un d'eux grimpe un singe, en ciment, qui tient une noix de coco, en ciment, et fait la nique à une tortue, en ciment, laquelle s'abrite sous un champignon, en ciment, orgueil d'une pelouse, en ciment.

Je crois même me rappeler qu'au milieu de sa toile, en ciment, une araignée, en ciment, dévore une mouche, en ciment.

Parfaitement ! Et, comme nous disions quand nous étions des gosses :

*Boule de feu, boule de fer,
Si je mens j'irai en enfer¹.*

Il y a aussi le coteau de Juvisy que je recom-

1. Quand le ciment est *armé* il faut craindre le pire. Tony Burnand a raconté comment en Camargue, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, près de l'église fortifiée du x^e siècle, un maire « frénétique » fit ou laissa construire un château d'eau et un casino en béton. Ce dernier resta en panne et devint bientôt un « affreux amas de ferraille rouillée ».

mande aux amateurs d'émotions fortes. On s'y est livré à une débauche d'abominations. Nos paysages sont maintenant comme autant de jolies pages sur lesquelles de grands enfants terribles ont gribouillé en marge, en long et en travers d'illisibles surcharges et d'incompréhensibles charabias. Tout se passe comme si le rêve de tout Français était de mettre des moustaches à la Jaconde ou de poser des masques grimaçants sur le pur visage des anges. Surréalisme ?

J'en appelle à ceux qui aiment encore ce qui est harmonieux et propre. Doit-il être plus longtemps permis à n'importe quel imbécile (ou ignorant) d'apporter son triste tribut d'incompréhension et de laideur aux ravissants villages de notre pays ? Au nom de quelle liberté prétendrait-on continuer à offenser nos regards ?

On n'a jamais eu le droit, chez nous, de montrer son derrière sur la place publique. Pourquoi a-t-on licence d'étaler son mauvais goût ? Il y a des heures pour l'enlèvement des ordures ménagères ; des enquêtes sont imposées pour l'exercice des industries malodorantes ; des lois ont été faites contre le bruit. Mais on n'a jamais songé à protéger les yeux. Déplorable négligence,

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

qu'un gouvernement fort se doit de faire cesser.

Nous parlerons sans doute plus tard de la défense de nos paysages contre l'indécence des panneaux-réclame¹. J'évoque néanmoins, à ce sujet, une gigantesque affiche qui dérobe aux regards du touriste une grande partie du délicieux bourg de Sainte-Enimie, gris et rose au bord du Tarn, si délicat à contempler de la route en corniche qui surplombe la célèbre vallée. Le jour où la farce me fut jouée, j'ai fait le serment — dussé-je laisser mon moteur mourir de sécheresse — de ne jamais employer l'huile dont l'affreux panneau, collé sur le paysage comme un hideux

1. Et pourquoi n'en pas finir tout de suite avec cette forme abominable de la publicité ? Tout le monde semble d'accord pour en demander l'interdiction pure et simple. Voici ce qu'écrivait t'Serstevens à ce propos dans son *Itinéraire espagnol* :

« On voit tout à coup éclater sur le pignon d'un mas ou
« sur la tour d'un vieux moulin des lettres de vermillon ou
« bleu de Prusse qui hurlent dans le murmure des couleurs.
« C'est d'autant plus bête que c'est inutile. Ces panneaux-
« réclame offensent l'œil sans atteindre l'esprit et ne font
« pas vendre un gramme des produits qu'ils nous propo-
« sent. Le mysticisme de la publicité est une des plus gran-
« des sottises collectives d'une époque qui en a bien d'au-
« tres. Son développement même la rend sans effet. Faite
« pour créer la surprise et se fixer ainsi dans la mémoire,
« elle est devenue trop générale pour surprendre personne
« et n'attire même pas l'attention... »

timbre-poste au milieu d'une enluminure, exaltait les mérites¹.

C'est aux maisons ridicules que j'en ai pour l'instant. Il ne faut plus qu'on en puisse bâtir. Avec un peu de méthode on pourrait, il me semble, organiser et diriger la construction. Il importerait tout d'abord de bien comprendre la leçon d'architecture du passé que le plus modeste coin de France nous donne, c'est le cas de le dire, « à tout bout de champ ». Un peu d'humilité et de gentillesse aidant, on travaillerait avec profit dans le bon sens et le « bon sens ». Nos pères l'ont su faire (disons : nos grands-pères pour ne point trop nous vieillir) qui, discrètement, ont construit ces rues aimables, ces charmantes places pour lesquelles nous aimerons toujours nos villages. Ils employaient la matière du pays, n'innovaient qu'avec précaution, tenaient compte de la lumière, du voisinage et de la perspective et n'hésitaient jamais, car ils étaient sages et sans

1. Quand songera-t-on aussi à interdire les enseignes commerciales sur les maisons classées ou présentant un intérêt esthétique ? Un vieil hôtel de la place ducale de Charleville est encore entièrement consacré à la renommée d'un confectionneur local !!!

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

prétention, à faire appel aux gens du métier, architectes et maîtres maçons.

Mais de nos jours, chacun veut donner sa « petite idée », se distinguer du voisin, renchérisse sur le crépi et la barbouille sans souci du ciel et de la couleur du pays. Cela a commencé par le fâcheux orientalisme qui, après la conquête de l'Algérie dota la côte normande de villas mauresques¹. Les gens se mirent à voyager, à rapporter des cartes postales qui les firent dangereusement rêver et l'on se mit à faire de la maison basque en Bretagne, du manoir breton à Carpentras, du chalet suisse en Sologne, de l'anglo-normand en Franche-Comté, du style Tombouctou à Auteuil, de la villa *Sam-Suffy*, du cottage *Mon rêve*, du... *Cauchemar* un peu partout et tout ça n'importe où, n'importe comment, orienté au petit bonheur, agrémenté de cabochons, de macarons, de nombrils de céramique bleu turquoise sur du rose bonbon.

Le résultat, il est là, bonnes gens. C'est du

1. En réalité cela a commencé bien plus tôt que cela, avec Catherine de Médicis et l'italianisme par exemple. Il y eut aussi la Madeleine et la Bourse, curieux temples grecs érigés en plein centre de Paris. Mais il ne s'agit pas ici d'architecture monumentale.

joli, du propre, du cosu et du tout-venant. Ubu architecte, Bouvard entrepreneur, Pécuchet décorateur.

Comme tout est devenu laid et vulgaire chez nous ! J'exagère ? Mon hypocondrie m'emporte ? S'il vous reste encore un billet de cent francs regardez-le bien (je sais qu'on n'a guère le temps de le faire) et voyez sa figure. A croire que ceux qui l'ont faite n'ont eu qu'une idée : nous en déguster au plus vite. Et nos cigarettes ? Quel luxe d'emballage ! Que dites-vous de la nature morte, orange et éventail, de la boîte de « Gitanes » ? Mais le clou de la collection est, sans conteste, cet étui cartonné des « Sultanes » qui s'orne d'une vue du Bosphore au soleil couchant. Un certain M. Giot a signé ces attendrissantes horreurs. Je me demandais comment il pouvait jouir d'une telle faveur auprès de ces messieurs des tabacs quand, un jour, *Paris-Midi* interviewa leur directeur à l'occasion d'une exposition d'aquarelles que celui-ci venait de faire, ce qui me permit de lire à peu près ceci : « Oui, disait le grand pétunier, la peinture est — si j'ose dire — mon violon d'Ingres et c'est avec le maître (*sic*) Giot, à qui nous devons *déjà* la pré-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

sentation si artistique (*resic*) de nos produits que j'ai pris mes premières leçons. » Encore un coup, je n'invente rien.

Pour la joie des philatélistes et la tristesse de nos yeux paraissent, de temps à autre, de nouveaux timbres, mais on attend encore une vignette qu'on puisse lécher sans un haut-le-cœur¹.

Comment voulez-vous que le goût ne se déprave pas à la longue dans le public, quand l'Etat lui-même se montre si peu connaisseur dans le choix des artistes auxquels il s'adresse ?

Dans les concours officiels, le jury manifeste presque toujours sa prédilection pour le projet le plus médiocre. Un humoriste disait un jour : « Voulez-vous avoir l'air de vous connaître en peinture ? Un moyen vous est offert de repérer infailliblement les mauvais tableaux. Ils portent l'étiquette « acquis par l'Etat », vous ne pouvez donc pas vous tromper. » Reconnaissons, pour être juste, que, depuis l'époque de cette pertinente remarque, l'esprit des musées a quelque

1. La direction des Beaux-Arts — nous dit un récent communiqué de presse — sera désormais représentée, au sein de la commission chargée d'examiner les projets de timbres-poste, par le conservateur du Musée d'art moderne, un peintre et un graveur. Bravo !

peu changé. Mais il faut toujours encourager les produits de l'enseignement officiel, caser les « Prix de Rome » de peinture. Comme je m'inquiétais, un jour, de savoir ce qu'ils devenaient à leur sortie de la villa Médicis, j'appris qu'on en faisait des professeurs de dessin. Tout s'explique¹.

Est-il encore chez nous des poètes ? On en pourrait douter car aucun journal ne publie de vers, croyant sans doute que le public ne les aime plus². Pourquoi le public ne les aimerait-il plus ? Lui demande-t-on son avis avant de lui jeter en pâture les pauvretés quotidiennes que nous connaissons — hélas ! — tous autant que nous sommes ? Je me demande si tout ne s'arrangerait pas d'un seul coup si la presse ne s'obstinait pas à prendre ses lecteurs pour un ramassis d'idiots pervers. Le Français a toujours aimé la « belle ouvrage » mais on ne lui en offre plus. Alors il en perd le goût.

1. On m'assure aussi que l'un d'eux, un sculpteur, vend du fromage aux Halles. « Il sculpte les trous du gruyère », me souffle un ami malicieux.

2. Soyons juste : un journal du matin, grâce à son spirituel et charmant échetier, fait, depuis quelques mois, exception à cette règle.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Je parlais tout à l'heure des créations de la Régie des tabacs. Est-ce la clientèle qui les a réclamées, qui si longtemps est restée fidèle aux jolies « bondes » que nous avons connues lorsque nous étions potaches ? Bleues, jaunes ou rouges suivant la qualité du tabac, elles étaient les petites sœurs pimpantes du toujours célèbre « paquet de cinquante » et portaient comme lui la ceinture de papier blanc ornée d'une belle typographie.

Je prie respectueusement la Régie des tabacs de m'excuser, mais ce prurit décoratif dont elle souffre a, si cela peut la consoler, éprouvé malheureusement presque tous les domaines où l'Etat laisse aux faux et aux demi-artistes l'initiative des enjolivements. C'est ainsi qu'à Versailles, en dépit de la permanente leçon d'architecture que chaque rue, chaque vieille maison nous y donne, une municipalité imprudente et mal conseillée a construit un Hôtel de Ville non seulement disgracieux mais fort « déplacé » et dont la couleur, la forme, la pente des toits, l'esprit ne s'harmonisent pas avec le reste du noble décor¹. L'admi-

1. Même observation pour Chartres et son hôtel des Postes.

DE LA MAISON FRANÇAISE

nistration ayant ouvert la voie à l'incohérence, les particuliers eurent alors beau jeu de donner libre cours à leur fantaisie et la meulière, plus fâcheuse en son application d'ailleurs qu'en son principe même, envahit tous les espaces libres. Des entrepreneurs, livrés à eux-mêmes, ont littéralement saccagé des rues entières.

Je pourrais donner cent exemples de ces dévergondages insensés dus, tantôt à l'irréflexion, tantôt aux coalitions d'intérêts égoïstes. La Camargue, le Vieux-Port de Marseille, Cannes où rien n'est plus à l'échelle du paysage, presque tous nos villages marins en ont souffert. « Monsieur de Chambrai — disait déjà Rollin au xvii^e siècle — s'élève beaucoup contre le mauvais goût des compositeurs modernes, lesquels, parmi tant d'exemples de l'incomparable architecture des Grecs, quittent le droit chemin que ces grands maîtres leur ont ouvert, prennent une route détournée, et se livrent aveuglément au mauvais génie de l'art. »

M. de Chambrai n'avait rien vu. Voici ce qu'un poète, mu par la même angoisse, écrit, à propos du Vieux Port de Marseille, dans une adresse à M. le Directeur des Beaux-Arts.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

« A la faveur de déclassements et reclassements opportuns, obtenus dans des conditions qui pourraient faire l'objet d'une enquête, le Vieux-Port de Marseille a vu s'élever, en ces dernières années, plusieurs bâtisses dont le moins qu'on puisse dire est que leur laideur, partout ailleurs fâcheuse, est intolérable en un tel lieu. Par leurs dimensions outrées, par la nature et la couleur du matériau, certains immeubles récents font un pénible contraste avec les maisons anciennement édifiées en bordure du quai de Rive-Neuve. Ces dernières, avec leurs façades unies et lumineuses où règne l'alternance des fenêtres rectangulaires et des grandes baies cintrées, avec leurs corniches génoises et leurs toits de tuiles, composaient un ensemble architectural d'une élégante simplicité, parfaitement accordée à la noblesse du site.

« Qu'on ait toléré, après quelques autres monuments d'un goût discutable, l'édification de tels blocs informes, c'était là, pour les Marseillais épris de leur ville, pour les visiteurs attirés par ses prestiges et sensibles à ses charmes, un sujet de légitime indignation.

DE LA MAISON FRANÇAISE

« Mais jusqu'à ces derniers temps, les autorités responsables faisaient la sourde oreille.

« Un nouvel ordre de choses, fondé sur la subordination de tous intérêts particuliers à la préservation du commun patrimoine, se doit de mettre un terme à des errements scandaleux. L'intervention des pouvoirs publics est d'autant plus urgente que certaines entreprises immobilières, qui ne font pas mystère de leurs desseins et se prévalent d'appuis officiels, se disposent à bouleverser irrémédiablement l'ordonnance du quai de Rive-Neuve, en y édifiant des « buildings » de grand luxe, d'une hauteur démesurée, avec terrasses, jardins suspendus, et tous les signes extérieurs du confort dit moderne.

« Les promoteurs de l'opération projetée se flattent d'embellir Marseille. Ils disent et font dire que l'évolution est inéluctable, qu'on n'arrête pas le progrès, et que d'une grande cité commerçante on ne saurait avoir la prétention de faire un musée. Ces arguments sont hors de propos. Le Vieux-Port représente désormais un capital artistique, une valeur de tourisme et un intérêt — comme l'on dit — folklorique.

« Si des changements peuvent être apportés

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

par le temps et par la main des hommes à ce paysage illustre, ce doit être, non pas au gré d'initiatives individuelles, rarement désintéressées, mais selon un plan d'aménagement et d'embellissement comportant toutes les servitudes salutaires, qu'il vous appartient de contrôler.

« Faute d'un tel plan, c'est l'anarchie architecturale dont trop de villes de France, en leur extension récente, offrent le navrant spectacle, conséquence et reflet d'une mauvaise politique municipale, du désordre des mœurs et des idées et de l'avilissement du goût.

« En l'espèce, l'excuse de la subordination à un plan d'urbanisme ne pouvant être invoquée, aucune nécessité économique ne justifie l'entreprise en question. Elle n'a pour objet, en réalité, que de satisfaire l'appétit de lucre des spéculateurs et des intermédiaires. Aux clients dont ils sollicitent le concours, les démarcheurs garantissent, entre autres avantages, l'expulsion facile et prompte des actuels occupants des anciens locaux. Or, parmi ces occupants on compte nombre d'artisans, des commerçants en voilerie et autres fournitures pour la marine dont les boutiques contribuent à l'originalité du décor, enfin des artistes attirés par

DE LA MAISON FRANÇAISE

la beauté du site et qui ont ouvert là des ateliers et des écoles. N'est-ce point d'ailleurs grâce à eux que, pour une large part, le renom pittoresque du Vieux-Port s'est propagé jusque parmi la clientèle des riches oisifs dont la spéculation escompte maintenant le snobisme. Ainsi, tous ceux dont l'activité fait pour ainsi dire partie intégrante du décor devraient céder la place à des garages, à des bars ou restaurants de luxe dont le besoin se fait si peu sentir que, non loin de là, des locaux à destination analogue, dans des immeubles modernes du même style, n'ont pas encore trouvé preneurs au bout de plusieurs années.

« Il est temps de mettre le Vieux-Port de Marseille définitivement à l'abri des attentats de ceux qui, pour des fins personnelles, veulent en gâter le caractère et la beauté. La restauration nationale implique la volonté de conserver intacts les trésors légués par le passé et de ménager toutes possibilités d'embellissements à venir, afin que soit fermement rétabli et maintenu, à Marseille et sur tout le territoire français, un ordre esthétique inséparable de l'ordre social et national. »

Parfois, en revanche, comme à Senlis, la com-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

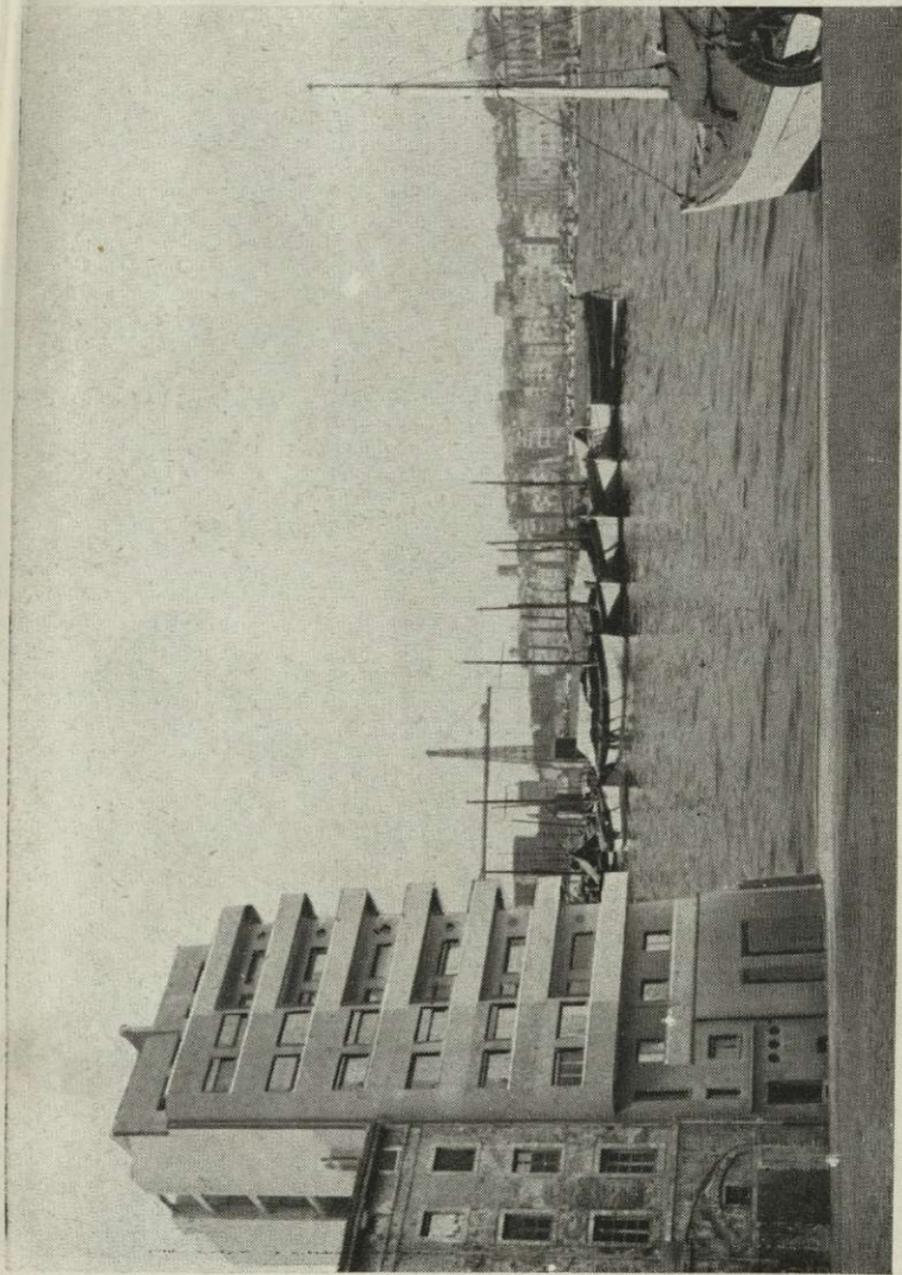
préhensive tendresse des édiles pour leur vieille cité a préservé celle-ci des atteintes d'un « modernisme » mal compris.

Mais que dire des banlieues champignons? N'y a-t-il pas de quoi rougir à la pensée que l'étranger qui vient chez nous, attiré par notre beau passé, doit traverser, pour atteindre nos villes, les zones débraillées qui les entourent?

Bien des fois, venant de Calais à Paris en compagnie de touristes anglais, j'ai pu constater leur désappointement de voir ces centaines de baraques, de cabanes, de taudis lépreux qui annoncent la capitale et préludent à la ville convoitée comme d'écœurants hors-d'œuvre dont on oserait faire précéder un repas de qualité.

J'évoque aussi notre tristesse quand, rentrant avec quelques amis d'un voyage en Autriche où nous avons visité tant de villes et de bourgades bien tenues, joyeuses, peut-être même un peu trop restaurées (nous en reparlerons), nous sommes arrivés dans une grande ville champenoise.

Tout paraissait sale, poussiéreux, abandonné, vétuste et Dieu sait pourtant si l'architecture de cette région est belle, et remarquable la forme de ses grands toits.



3. — Crime et bâtiment.



4. — Quand on est moderne ce n'est pas pour longtemps.

L'indignation m'emporte et l'on va m'accuser de passer à dessein sous silence les réussites obtenues par-ci par-là et dont il serait injuste de ne pas tenir compte. Je ne les méconnais pas et je saurai m'en souvenir en temps voulu quand je montrerai combien il serait facile, avec le personnel d'élite dont la France dispose, de revenir à une saine et bienfaisante politique de la construction.

A Paris comme dans toute la province il est de très respectables œuvres modernes et les architectes de talent ne manquent point non plus que les gens de goût qui les appelèrent en temps opportun. Tout n'est pas perdu. On me parlait l'autre jour de Gerberoy, petit village de l'Oise qui, sous l'émulation créée par le peintre Le Sidaner, fut restauré, embelli, fleuri à miracle par tous ses habitants. On me signalait aussi quelques belles villas bâties à flanc de coteau et dominant le Loing, à quelques kilomètres de Nemours. Je les connais. Il a suffi d'un homme pour donner l'exemple, d'un architecte vraiment épris de son métier pour montrer tout le parti qu'on peut tirer d'un heureux accord de la maison avec le paysage.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Ces exceptions, que je salue respectueusement au passage ne sont, hélas ! que des exceptions.

La désolante règle demeure et c'est elle qui nous préoccupe. C'est contre elle que je veux mobiliser les bonnes volontés; mais il ne s'agit pas de sabrer à tort et à travers. Parmi toutes ces incongruités, il en est de fécondes et qu'il faudrait inventer si elles n'existaient pas.

Je tiens donc que, s'il est urgent de contrôler la construction, il importe aussi de ne pas tuer l'esprit d'initiative, d'où qu'il vienne. Ainsi, dans le domaine littéraire, il y a Lancelot que certains tours de langage, qu'il prétend vicieux, empêchent de dormir, à quoi Thérive objecte, non sans raison, que vouloir fixer le français c'est en faire une langue morte. Et n'oublions pas cette remarque si judicieuse de Clemenceau : « Il faut, dans la vie, une part d'absurdité pour la rendre supportable. »

L'architecture, elle non plus, ne doit pas se stériliser. En arrêter l'élan c'est la confier à l'empailleur. Elle ne doit pas mourir. Elle connaîtra même, j'en suis sûr, un renouveau plein de sève pour peu qu'on l'oriente *avec souplesse* vers son triple but éternel : utilité, beauté, durée.

DE LA MAISON FRANÇAISE

Mais il faut d'abord essayer d'y voir clair.

Comment en sommes-nous venus là ? Comment un pays comme le nôtre où les nobles œuvres abondent, témoignages d'un passé prestigieux, a-t-il pu sombrer dans une telle décadence, se laisser aller à une si triste débauche de vaniteuses élucubrations et de pitoyables laideurs ?

Essayons de répondre avec bonne foi et d'examiner avec objectivité les causes de cette décadence.

Ces causes sont innombrables et souvent contradictoires. Je les énumérerai à mesure qu'elles me viennent à l'esprit. Ignorance, appauvrissement de la culture générale, prétention, hypertrophie vaniteuse de l'individualisme, méconnaissance des élites artistiques, horreur du grand, recherche du « joli », du cossu, perte du goût, mauvaise conception des programmes de l'enseignement en général et de l'enseignement des Beaux-Arts en particulier, disparition de l'esprit de terroir, centralisation abusive, dédain des conseils utiles, je-m'en-fichisme, oubli des règles de l'orientation professionnelle et des vérités élémentaires, peur du banal et du juste-milieu, mais goût profond pour la vulgarisation scientifique et ar-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

tistique... et surtout : indifférence ou sottise des pouvoirs publics.

Hargne aussi parfois! Cela me rappelle une histoire qui fit quelque bruit, naguère, et dont le héros fut André Villebœuf, l'un des plus ardents défenseurs de nos villages. Ce jour-là il peignait à Gargillesse et voilà que des gens des Ponts et Chaussées arrivent pour sceller, sur une adorable maison, au plus bel endroit, un énorme écriteau qu'on pouvait mettre ailleurs. Villebœuf leur en fait la remarque; ils s'obstinent. A juste titre exaspéré notre peintre arrache le panneau dès le lendemain, et le dépose à la mairie.

Eh bien! l'administration rancunière *le traîna en correctionnelle* où, d'ailleurs, grâce au talent de M^o Sainsan, du barreau de Nevers et à l'esprit qu'il mit, lui-même, à se défendre, il fut heureusement acquitté.

Remercions les juges de la Châtre et revenons à nos maisons.

II

IL ne faudra donc pas s'étonner si une impression de décousu se dégage de ce qui précède et de ce qui va suivre. Ne s'agit-il pas, après tout, « d'en découdre »? Nous allons opérer sans anesthésie et dire la vérité sans précautions oratoires.

En politique, on a trop souvent, chez nous, usé, en tête d'un programme, du prudent cliché : « Ni réaction, ni révolution. » Assez de cette rhétorique peureuse ! Réaction ? Oui, car elle est nécessaire. Révolution ? Pourquoi pas, si l'on nous y oblige. Et si, dans mon horreur de la fausse modestie j'emploie pour la commodité de l'expression ce que les grammairiens appellent « la première personne », c'est que je n'ai nulle envie de tourner autour du pot et d'esquiver mes responsabilités.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

J'ai parlé d'ignorance. Comment, s'il en était autrement, tant de gens pourraient-ils dormir tranquilles dans leurs maisons de fous ? Leur cas, pour être excusable, n'en est pas moins sérieux. Les pauvres ne savaient pas. Depuis trop longtemps les gens n'apprenaient plus à voir.

Voulez-vous que nous évoquions ensemble l'époque où nous étions écoliers, que nous essayions de nous rappeler le décor de nos études ? La scène se passe, pour les uns, dans une école de quartier parisienne, pour les autres dans celle d'un village périgourdin, flamand ou provençal, peu importe. Partout la couleur locale semble avoir été systématiquement bannie, tant et si bien que je ne dépayserai personne en décrivant la salle de classe : tables et bancs uniformes et incommodes, chaire du maître, poêle et tableau noir. Aux murs, le portrait périmé d'un président de la République, quelques cartes coloriées, un ou deux panneaux d'anatomie élémentaire où l'on voit l'intestin se tire-bouchonner sous la cornemuse de l'estomac, ou la coupe d'un œil (de cet œil même dont on se gardera bien de nous apprendre à nous servir), grossi cent fois. C'est à peu près tout. J'oubliais la « Déclaration des droits de l'homme »

DE LA MAISON FRANÇAISE

en bonne place, celle-là. Vous chercheriez en vain la plus petite photo d'une émouvante église, d'un beau monument local, le moindre moulage d'un témoignage antique, hormis peut-être ceux de la feuille d'acanthé et du Cicéron aveugle apportés chaque semaine pour la somnolente classe de dessin.

Dans cette salle qui sent l'encre et le tablier noir, (car le noir — Giraudoux l'a dit — a toujours été en France la couleur de la jeunesse), le maître, manuel en main, fait sa leçon. Il parle de la patrie. En ce temps-là on osait encore parler d'elle, on ne disait pas encore pudiquement : « ce pays », mais pour nous tous déjà il n'était plus guère question de la terre de nos pères, de la chose vivante et réelle qu'elle n'a pourtant jamais cessé d'être : bois, vallons, plaines blondes, vieilles maisons, beffrois sonores, tradition féconde.

Était-il question du moyen âge, de cette époque étonnante si riche en beaux esprits, en artisans de génie : peintres, enlumineurs, tailleurs de pierre, grands maçons, orfèvres, tisserands, forgerons ? On n'en voulait retenir que la nocturne corvée des pauvres bougres que vous savez, occupés à faire taire leurs fameuses grenouilles.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Entités, symboles, comprimés de science, formules passe-partout constituaient le plat du jour spirituel et la seule note d'art était donnée par les pauvres images des manuels scolaires ou les pages illustrées du petit Larousse consacrées à l'ameublement, aux styles et à l'architecture. Unique joie des yeux : la planche en couleurs des drapeaux et des pavillons de la marine.

Au collège, nous allions deux fois par semaine en promenade. Tristes sorties dont nous revenions sans avoir rien appris ni rien vu. Au cours des cent quatre-vingt-douze ballades que j'ai faites ainsi avec mes compagnons de captivité, *pas une fois* le pauvre garçon qui conduisait ce que, outre Manche, on appelle le « crocodile », n'a songé à nous arrêter un seul instant devant le colombier d'une belle ferme ou près de cet aqueduc très remarquable qui franchissait la vallée. Je ne compris que bien plus tard l'élégance de ces arches tricentenaires sous lesquelles nous passions sans même lever le nez. Notre collège avait été construit sous Louis XIII. Aucun de nous ne le savait, et pour cause. Notre professeur de dessin affectait le genre « rapin » — lavallière et feutre noir à larges bords — mais savait-il seulement que l'in-

firmerie possédait un beau portrait de Fénelon ? Il réservait sa tendresse pour ses amphores et son riton de plâtre.

Nos répétiteurs allaient pourtant devenir des maîtres. Ils bâchaient ferme leur licence ou leur agrégation et quelques-uns d'entre eux ont réussi. Tant mieux !... et tant pis !

Combien de nous sont ainsi passés dans la vie sans rien regarder autour d'eux, sans qu'on ait songé à former leur goût par des exemples judicieusement choisis¹. Qui s'est jamais soucié d'en montrer à la jeunesse ?

Maintenant qu'on se propose de rééduquer le corps et l'esprit de nos enfants, j'espère qu'on voudra bien aussi penser à leur donner le goût des belles choses, des nobles entreprises, à les détourner à tout jamais de la mesquinerie, de l'inutilité, du mensonge et de la laideur.

On aura fort à faire. Quel terrible courant il

1. Jules Renard, dans son *Journal* (1905), ose écrire, à propos d'un livre de Stendhal sur Bourges : « Je finirai peut-être par rougir de mon ignorance. Stendhal m'amuse, mais pendant mon année de volontariat à Bourges, je n'ai pas regardé la cathédrale. Quant à l'hôtel de Jacques Cœur, bien des fois j'ai passé devant au pas accéléré, pour aller prendre le train de Paris. Je n'ai tout de même pas envie de refaire une année de service militaire. »

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

faudra remonter. Le « je-m'en-fichisme » de la plupart des gens égale leur aptitude, non seulement à s'adapter au médiocre mais encore à s'y complaire. Il n'est que de se rappeler ce qu'on voit chaque jour autour de soi. Peut-on songer aux professions libérales sans y associer toute une collection d'officines sordides, de mobiliers ridicules, de bronzes hilarants, de vases où ne meurt pas la verveine (car elle est artificielle), de vitrines pleines d'objets dont pas un n'est regardable.

Et le goût du faux gothique ? A-t-il assez empoisonné la jeunesse de nos pères ? L'Abbaye de Thélème, célèbre boîte de nuit où ils godaillaient, était décorée comme une sacristie. J'ai visité un jour l'ancien hôtel d'un ténor fameux. Dans la salle à manger des gargouilles grimaçantes en plâtre maquillé jouant le vieux chêne surplombaient le décor et dans un angle on pouvait voir une authentique chaire provenant d'une église dévalisée et ornée d'ogives flamboyantes. Il paraît que c'est de là que le maître de la maison lançait ses contre-uts à mille francs l'un devant ses invités extasiés.

Le XIX^e siècle fut en effet assez déconcertant.

Peut-on relire Balzac sans déplorer trop souvent son goût exécrationnel ? Quel effroyable intérieur ne préparait-il pas pour Mme Hanska ? En revanche quel dédain pour la bastide de Renée de Maucombe qu'il décrit dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*... « Quatre murailles de cailloux revêtues de ciment jaunâtre... les fenêtres percées au travers sans aucune symétrie... » et qui devait être, au demeurant, un vieux mas ravissant, couleur de pain cuit.

Curieux pays que la France ! Un passé prestigieux, des artistes hors de pair : peintres, sculpteurs, poètes, musiciens comme il n'en est plus ailleurs ; une jeune école foisonnante, retentissant aux quatre coins de l'univers et à côté de cela, patronné par l'Etat, tout un art prétendu officiel, poussiéreux, barbu, pelliculeux, indigeste, ennuyeux et plat. Par-ci par-là un bon mouvement, un effort mais qui, le plus souvent, manque son but, déconcerte par son choix : les entrées de métro (époque 1900) contemporaines de Renoir, de Debussy et de Rodin et, trente ans plus tard, des bâtiments tristes, nus, aux murs froids de salle d'opération. L'esthétique de l'os de gigot cède le pas à celle de l'os de seiche, alors que fleurit

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

en même temps l'art généreux d'un Maillol, d'un Despiau, d'un Bonnard.

Chez nos parents, c'était une débauche d'accrochage, des tableaux en veux-tu en voilà, mais presque toujours de la plus basse qualité. Rend-on enfin hommage à l'impressionnisme ? La peinture de qualité connaît alors un essor non pareil ; mais tandis que l'on s'arrache les toiles comme des valeurs de Bourse, on décrète que le « fin du fin » est un beau mur nu *sans rien dessus* et les tableaux vont rester dans les coffres de la banque¹.

Terre de grande création, patrie de mille œuvres fécondes, la France se montre impuissante à tirer parti de ses meilleurs artistes. Tout devient, en se vulgarisant, paresseux et étriqué. Dans la presse, à la tribune de la Chambre on semble craindre tout ce qui est grand ou risque de le paraître. On ne se passionne plus que pour le « petit » cultivateur, le « petit » commerçant, le « pe-

1. Je demandais un jour à l'architecte Gabriel Veissière pourquoi ces grandes maisons nues étaient si lamentables, leur simplicité ne paraissant pas être seule en cause. — « On ne sait plus construire », me dit-il. « Dépouillées de leurs oripeaux décoratifs nos maisons laissent voir leur lamentable anatomie. » Un ami ajouta : « Ce qui revient à dire que pour se montrer, tout nu, à son avantage, il faut être — au moins — bien bâti. »

tit » propriétaire et le concierge de la tour Eiffel, lui-même, rase les murs et n'ose plus avouer sa profession¹.

Mais d'autre part, tout ce « petit » monde que le mouvement cubiste a, naguère, secoué d'hilarité montre soudain un goût inattendu pour le moderne de bazar, les papiers peints à dessins biscornus et les décorations géométriques des horribles velours « frappés ». Henri II, repentant, répudie son célèbre buffet et court acheter un divan-lit boulevard Barbès.

Le miteux domine. « Embellissez votre home », suggère le journal de la midinette qui donne le moyen de construire un ravissant « cosy » avec les vieilles boîtes à cigares de grand papa ou de transformer les cartons à chapeaux en suspension de salle à manger.

Un rentier (tout *petit* encore celui-là) possède-t-il à l'entrée d'un village une maison dont le joli pignon se détache sur le ciel ? Il va affermer celui-ci — pour cent francs par an, riche aubaine —

1. Il y eut des précurseurs. Cf. Bachaumont (*Mémoires*) : « Tout le monde applaudit au changement du sieur Gabriel, dont l'ineptie et les dépenses excessives dans sa partie ont causé le renvoi. » Gabriel venait de construire la place de la Concorde !

à la première entreprise d'affichage venue... et son voisin, moins bien placé que lui, en perdra le sommeil de jalousie.

A côté des bricoleurs qui ne laissent rien perdre, il y a les ladres qui ne font repeindre leurs volets que lorsque ceux-ci menacent de pourrir, et à cette occasion l'Institut pourrait aussi dire pourquoi il laisse à l'abandon sa jolie porte sculptée de la rue de Seine. A Paris et ailleurs, l'Etat ayant trop souvent montré l'exemple, beaucoup de maisons tombent en ruine. Jean Giraudoux, dans un de ses derniers livres, fait la même constatation. « Si — dit-il — pour tout résumer en une expression d'éducateur ou de nourrice, la cité doit être bien tenue, personne ne contestera que la France *n'est pas un pays bien tenu.* »

Tout le monde, certes, est d'accord sur ce point, mais à qui la faute? Je viens de dire que l'Etat montre l'exemple; il fait pire. Par une coupable méconnaissance de la situation il néglige l'aspect social et fiscal du problème. Nierait-on que la décrépitude de nos maisons ne soit une des conséquences de la politique de gribouille pratiquée depuis vingt-cinq ans en matière de loyers? Lois ou décrets bâclés *in extremis*

qui semblent donner satisfaction au plus grand nombre mais vont — en réalité — à l'encontre de l'intérêt véritable des usagers; car toute cette législation inconsidérée qui sert aux uns de prétexte pour ne pas payer, sert aux autres d'excuse pour laisser leurs maisons à l'abandon.

Il faudrait au contraire se montrer sévère, n'instituer les prorogations et diminutions qu'avec une grande circonspection mais, en revanche, exiger des propriétaires qu'ils entretiennent, assainissent et modernisent leurs *boîtes à loyers*. Il semble qu'on y ait un peu songé ces temps-ci, mais au moment précis où ciment, plâtre et peinture sont devenus si rares que c'est encore un bon prétexte pour atermoyer. Sur le plan fiscal, qu'a-t-on fait pour encourager les belles initiatives? Je parlais tout à l'heure de Gerberoy. Cent, mille, dix mille villages renaîtraient si l'on récompensait les citoyens qui non seulement embellissent mais réparent intelligemment leur maison, en leur accordant un dégrèvement de l'impôt foncier, dégrèvement qui serait largement compensé par la plus-value de l'impôt sur le chiffre d'affaires payé par les entrepreneurs intéressés aux travaux.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Mais revenons à nos contradictions. Voilà pour les ladres; que dire des épateurs? Car avec cette pouillerie militante comme repoussoir voici que s'étale, plus écœurante encore dans ses effets, l'ostentation de ceux qui « ont de quoi » et le prouvent, hélas ! Ici l'argent corrompt tout. L'or, sur les mobiliers se relève en bosse et partout le faux luxe étincelle. Rien n'est assez riche, assez reluisant. Pergolas, marquises, perrons orgueilleux, céramiques voyantes, vitraux grotesques, l'architecte n'a rien négligé pour flatter la vanité de son client. Il semble qu'on ait perdu chez nous la notion du juste milieu qui, jadis, trouvant sa place entre le sordide et le cosu — dilemme spécifiquement moderne — s'exprimait avec tant de discrétion et de dignité. Tout l'art campagnard s'était ingénié à s'y maintenir et cet art sans jactance, c'était celui de l'« honnête homme » satisfait d'avoir pignon sur rue, mais désireux de rester socialement à sa place.

Cette notion du juste milieu va de pair avec tant de vérités élémentaires, perdues elles aussi, que la retrouver serait ramener d'un coup l'équilibre dans les esprits. La confusion est si grande qu'on ne voit de remède que dans l'énoncé de

quelques truismes dont on rougirait en tout autre circonstance. Sait-on encore ce que l'on veut ?

Veut-on même encore quelque chose, mis à part le curieux désir de se singulariser ? Dans ce pays où les almanachs ont tenu jadis tant de place, on semble avoir, maintenant, perdu le souvenir des vieux proverbes régulateurs.

Quoi ? A-t-on donc perdu aussi, chez nous, la formule de l'eau sucrée ? Je ne suis pas loin de le croire quand je vois le curieux dédain de mes compatriotes pour les choses éprouvées et leur goût de l'incongru¹. Qui n'a eu l'occasion de voir, chez certains raffinés, le téléphone placé dans une chaise à porteurs, voire dans un confessionnal, des bidets transformés en jardinières, des rouets dans les salons, des selles arabes, des vis de pressoir, bref toute une antiquaille employée à des fins arbitraires ? A ce petit jeu-là, aucune chose n'est restée à sa vraie place. Les vieilles reliures deviennent des boîtes à cigarettes et les glaces quittent les cheminées pour orner, mises

1. Paul Valéry disait au maréchal Pétain, en le recevant à l'Académie française : « Vous n'avez nulle complaisance pour ce qui n'est assuré ni démontrable. Vous êtes dur pour les apparences. »

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

de travers, le mur d'en face. Dans la chambre le bon lit commode a cessé de plaire. On lui préfère le divan trop bas, malsain, qui perd ses couvertures et que l'on retrouve le matin coulant comme un camembert trop fait. Demandez à un médecin s'il est aisé de s'y pencher pour ausculter un malade.

Comme l'écrivait Miguel de Unamuno, qu'il m'arrivera encore de citer : « Le défaut de simplicité, le défaut de sincérité détériore tout. »

Alain Gerbault, dont j'ouvre aussi le livre qui s'intitule *A la poursuite du soleil*, décrivant l'habitation d'un indigène de Makemo, dans les mers du Sud, en tire à peu près la même conclusion :

« La case de mon hôte, fort exigüe, probablement parce qu'il était pauvre, était composée de quelques piquets surmontant un toit en feuilles de cocotiers entrelacées ; des espèces de rideaux du même feuillage en formaient les murs. Petite comme elle l'était, c'était cependant *une des plus confortables du pays* car j'avais déjà remarqué que non seulement le toit mais encore les murs des autres habitations étaient formés de *tôle on-*

DE LA MAISON FRANÇAISE

dulée, qui rend l'existence infernale dans un climat tropical¹. »

Pauvreté n'est pas vice. Je pense aux humbles maisons d'Andalousie, de Camargue ou de Picardie dont le badigeon de chaux, scrupuleusement appliqué pour la toilette annuelle, est le seul luxe, la seule coquetterie. La pauvreté, voilà peut-être le salut, le verre d'eau fraîche dont les estomacs fatigués par les breuvages frelatés ont besoin. Régime excellent aussi pour notre architecture malade, en attendant qu'elle puisse tâter de nouveau au vin, mais *au vrai vin* qui « rit dedans la coupe » et n'a jamais tué personne.

Pour le moment, j'ai envie de crier, comme l'adjudant quand ça chahute un peu trop dans les chambrées : « Tout le monde en bas » « A droite, alignement. » Ou à gauche, après tout. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, pourvu qu'on s'aligne, qu'on se numérote et qu'on reparte du bon pied ?

1. Ces baraques de planches avec toit de tôle ondulée sont imposées, en Polynésie, par l'Administration. Comme il y fait trop chaud le jour et trop froid la nuit, les gens y crèvent de tuberculose.

avisé de ne pas considérer l'actif qui figure au grand livre.

Et puis, il faut jouer le jeu. Si j'ai dit et répété que la majorité de nos compatriotes semblait se désintéresser de la question, je veux aussi proclamer bien haut qu'il y a chez nous des réserves insoupçonnées de bonnes volontés, de talents authentiques, indiscutables (mais, hélas ! inemployés), de courage aussi, de probité et de savoir.

J'ai dit, au début de ce petit livre, qu'il était fait, en majeure partie d'articles publiés, à la fin de 1940 dans le journal *Aujourd'hui*. Au cours de cette campagne, j'ai pu constater combien mon appel trouvait d'échos dans le public et l'idée m'est venue d'accueillir toutes les bonnes volontés, de recueillir les suggestions, de demander à tous ceux que la question passionne de se grouper, n'ayant désormais pour ma part qu'un but : permettre aux hommes courageux de se rencontrer, et coordonner leurs efforts.

Quelle récompense, quel soutien fut pour moi l'enthousiasme de mes nouveaux amis ! Ne pouvant faire signe à tous mes correspondants, j'avais prié ceux dont les lettres me paraissaient les plus

DE LA MAISON FRANÇAISE

riches d'idées de se joindre à moi. Nous passâmes une après-midi dont je me souviendrai longtemps. Le secrétaire général de la Société pour la Défense des paysages de France et le délégué général de la Fédération régionaliste française qui, les premiers, m'avaient encouragé, étaient bien entendu, présents. Il y avait là un jeune industriel, spécialiste des matériaux de construction, deux architectes, un *urbaniste*, un de nos plus distingués folkloristes, un ingénieur passionné d'archéologie et pourtant plein d'idées neuves et quelques « sympathisants » que je place à dessein en « vedette américaine » car ils ne furent pas les moins agissants. Leur foi, le moment venu, nous aidera à déplacer les montagnes.

Je me devais de rendre hommage à ces hommes de bonne volonté auxquels je dois beaucoup et le lecteur doit savoir que toute la partie constructive de mon modeste ouvrage n'aura pu être écrite que grâce aux concours intelligents qui m'ont été ainsi prodigués. Ce qui va suivre est leur œuvre. Rodin disait d'Anatole France : « Il y a chez lui la sauce, mais il manque le lapin ». Au brouet noir que je viens de vous ingurgiter

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

de force va succéder, je crois, un civet substantiel. Le lapin ne vient pas de mon élevage et je n'aurai fait que l'accommoder... avec un peu de vin de ma vigne.

Je n'ai garde non plus d'oublier l'appui chaleureux de tous ceux qui m'ont écrit et que je n'ai pu hélas remercier individuellement. J'ai conservé avec soin leurs lettres. Elles me redonnent du courage quand, parfois, je me prends à douter de l'efficacité de nos efforts, car il est des instants où je me demande si nous pourrons jamais sortir de l'ornière.

Le programme que nous avons envisagé faisait grand état de l'éducation du public. Mais l'éducation du public ne rime pas à grand'chose, si ceux qui l'entreprennent se bornent à former des conseils de propagande et à battre le rappel des bonnes volontés. Ce qui importe, c'est de prêcher d'exemple et de mettre le public devant le beau fait accompli. « La vérité, disait Unamuno, c'est que s'adresser à certains peuples avec certaines prédications, c'est comme jouer du violon devant un poirier en hiver, pour qu'il donne tout de suite des poires. »

DE LA MAISON FRANÇAISE

Cette éducation du public, d'ailleurs, n'incombe pas aux seuls journalistes, critiques d'art, vulgarisateurs, conférenciers, écrivains. Elle est en principe confiée aux musées où le public est censé pouvoir se gaver de beauté et s'imprégner de grandeur. En réalité, les musées sont trop souvent des lieux très sinistres dans lesquels les tableaux, mal éclairés, sont exposés dans les pires conditions. La peinture et la sculpture et parfois l'archéologie sous la forme de quelques spécimens poussiéreux, y sont représentées, sinon présentées. Trop peu de place y est consacrée à l'art populaire — à cette science encore peu connue chez nous qu'on appelle le folklore. Les conservateurs semblent l'ignorer, et s'en soucier beaucoup moins en tout cas que du premier bouton de guêtre de leur collection personnelle. Il y avait naguère dans un ville de province de soixante-quinze mille âmes un « artiste » à qui l'on avait confié la conservation du musée, en raison de ses attaches avec une famille de mauvais peintres célèbres, de quelques aquarelles anémiques « pondues » par sa femme et de la façon qu'il avait d'entretenir les très savantes ondulations de ses cheveux et de sa barbe. Ajoutez à cela que toutes garan-

ties étaient également données par sa lavallière noire, son galurin à larges bords et ses pantalons à la hussarde.

La municipalité se croyait en droit d'attendre d'un tel homme des initiatives fulgurantes. Le musée ne tarda pas en effet à s'enrichir d'une vingtaine de grands « navets » démodés dus aux prestigieux pinceaux de tonton Jules, de grand'maman Virginie, de papa Paul, de cousine Henriette. Et pour permettre à la famille de s'ébrouer à l'aise on demande à Rubens, à Delacroix, à Frans Hals de se pousser un peu. Ce musée possédait dans des vitrines branlantes, une collection de coccinelles et sur les murs des sagaies, des haches, des piques, des flèches empoisonnées venues l'on ne savait d'où. Pensez-vous que notre homme eût songé à débarrasser cette pouillerie pour laisser la place à quelques beaux meubles, paravents, images, poteries et autres témoignages de l'artisanat local? Le public montre pourtant un goût très vif pour ce genre de collections. Une girouette, une vieille enseigne, outre qu'elles en disent long aux hommes du métier, amusent toujours les gens de chez nous... et d'ailleurs. Quel plaisir nous primes nous-mêmes à

DE LA MAISON FRANÇAISE

Innsbruck dans ce beau musée clair, devant les meubles « polis par les ans » les « fixés sur verre » naïfs, les costumes paysans.

Pourquoi ne profiterions-nous pas du séjour de nos garçons dans les chantiers de la jeunesse pour les initier aux recherches folkloriques sous la conduite d'éducateurs qualifiés. Quelles créations ce serait pour eux de s'intéresser à ce modeste *et si riche* patrimoine régional (et national)! Et quelle leçon de mesure et de goût pour ceux qui plus tard songeront à s'établir et — espérons-le — à construire leur maison. Quel enrichissement pour leur esprit! Quel tremplin pour leurs initiatives!

Ce charme des vieilles choses, qui ne le ressent confusément chez nous? Qui n'en éprouve inconsciemment le besoin? Ce besoin n'a pu, hélas, se repaître que dans un rustique de pacotille : relais de gueule, hostelleries (n'oublions pas l's) aux meubles faussement campagnards, aux murs tendus de papier peint singeant la brique lézardée. Le ciel nous garde de continuer dans une telle voie, mais puisse-t-il nous donner la grâce de retrouver dans l'éternelle fraîcheur des choses authentiques le goût de l'ouvrage bien

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

fait et le désir d'enrichir encore par de belles et bonnes œuvres l'héritage de nos pères.

Pour en revenir à l'éducation du public (et à Unamuno qui n'y croyait guère) j'imagine que le défunt et très distingué recteur de l'Université de Salamanque se fût bien divertì de ce qui m'arriva un jour.

Pour rire un brin, j'avais eu l'idée de convier mes lecteurs, à un petit jeu que je croyais amusant et instructif, et je m'adressai à eux en ces termes :

« Faute de pouvoir vous inviter, cette année, dans les tirés de Rambouillet je vous propose, chers amis, de participer à notre *Chasse aux horreurs*.

« Quelque chose comme la célèbre et radio-phonique *Course au Trésor* de naguère.

« Mais nous ne vous demanderons pas ici de rapporter au galop un clysopompe, l'ours en peluche de votre petit neveu ou, dans un verre d'eau, le sourire de Misstenflutt. Non. Envoyez-nous tout simplement, cueillie au cours d'une promenade, l'adresse (pour Paris) ou la photo (pour la province) d'un édifice biscornu, d'une publicité intempestive, d'un monument grotes-

DE LA MAISON FRANÇAISE

que — adresse et photo accompagnées autant que possible d'un bref commentaire explicatif.

« Le gagnant de la semaine (dont le nom sera tenu secret) verra, publiée en première page de notre journal, la photographie de sa trouvaille.

« De cette façon nous saurons bientôt si, chez nous, le ridicule tue toujours.

« On commence tout de suite?

« Vous êtes prêts?

« Partez! »

.....

Savez-vous combien j'obtins de réponses?

Cinq. Joli tableau de chasse en vérité et combien révélateur, si l'on songe que quatre seulement des concurrents avaient réellement compris le côté humoristique de l'épreuve. Le cinquième, en effet, prenait, avec fougue, la défense du Grand Palais.

Ici comme ailleurs, le silence des autres (ils s'appellent légion) n'était pas non plus sans éloquence. Des pontifes à la barbe en paille de fer n'avaient certes pas manqué, pour peu qu'ils eussent daigné diriger leur binocle cerclé d'or

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

sur mes « papiers », de les honorer de quelques commentaires que j'imagine assez : « De quoi se mêle cet enfonceur de portes ouvertes, ce spécialiste du lieu commun? A-t-il la prétention de nous apprendre notre métier à nous qui, à nous que, à nous dont...? ».

Ne vous fâchez pas, mes bons messieurs. Vos victimes n'ont pas pipé mot. Fièremment installées dans leur « Castel Miramar » ou leur villa « Simple Abri » (vos œuvres) leur réaction fut à peu près celle de l'héroïne du *Sonnet* d'Arvers à la lecture des vers de son timide amoureux. Leur conscience est tranquille, leurs digestions sont béates et seules la baisse du Suez ou la pénurie de moutarde à l'estragon troublent leurs nuits sans rêves.

Et vous, farouches champions du ciment armé, ardents défenseurs de la terrasse-écumoire, dédaignez, comme il convient à vos compétences, le pauvre folliculaire qui rompt des lances pour la sauvegarde du « matériau »¹ local et la fidélité au terroir.

Au demeurant je ne vous hais point car j'ai

1. Le vilain mot, mais en est-il un autre ?

DE LA MAISON FRANÇAISE

été jeune, moi aussi, et, comme disait je ne sais plus quel profond psychologue, « quand on est jeune, c'est pour longtemps ». Vous voyez bien qu'avec un peu de bonne volonté on pourrait s'entendre.

Tenez : je vais vous lire une lettre qui vous fera plaisir. Je la trouve dans mon précieux courrier. C'est celle que j'ai justement reçue du jeune industriel dont je vous ai déjà parlé. Estimant avec raison que notre respect de l'ancien ne doit pas nous faire oublier les exigences de la vie moderne il écrit :

« Du point de vue architecture, il y a beaucoup à faire, mais il semble que l'adaptation des besoins actuels de l'habitat aux usages et aux conditions climatériques locales offre un champ très vaste aux recherches les plus audacieuses, *sous l'absolue condition que la construction nouvelle soit intégrée à son milieu et que la simplicité demeure la règle.* »

Voilà qui est fort bien dit et, qui mieux est, en dit très long. Pour un peu j'arrêterais là mon prêche en demandant à mon auditoire, supposé qu'il ne dorme pas encore, de méditer ces deux dernières lignes.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

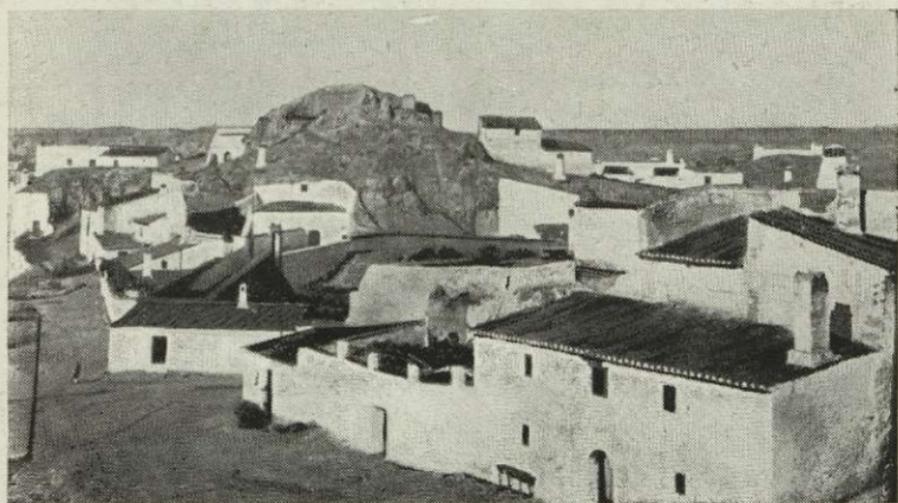
Intégration au milieu.

Simplicité.

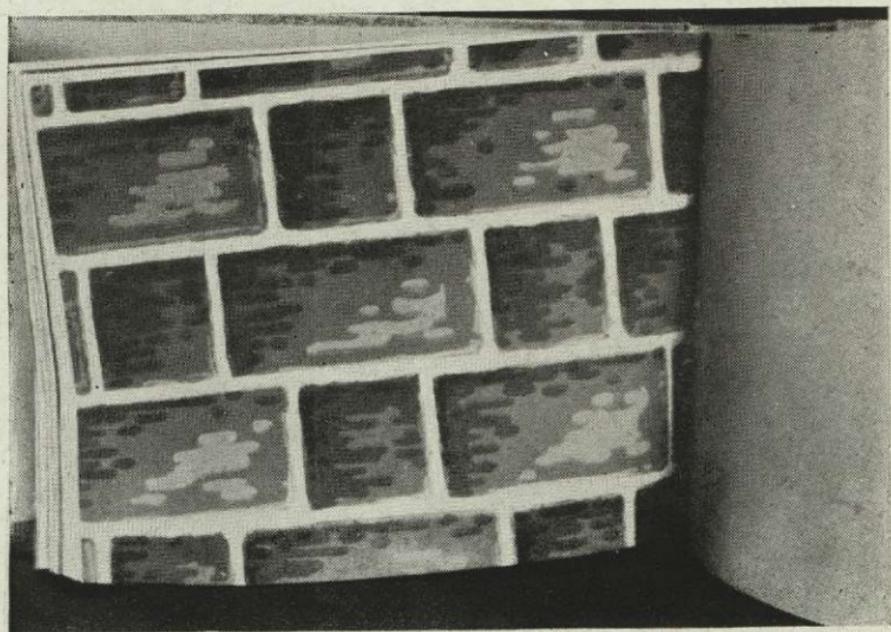
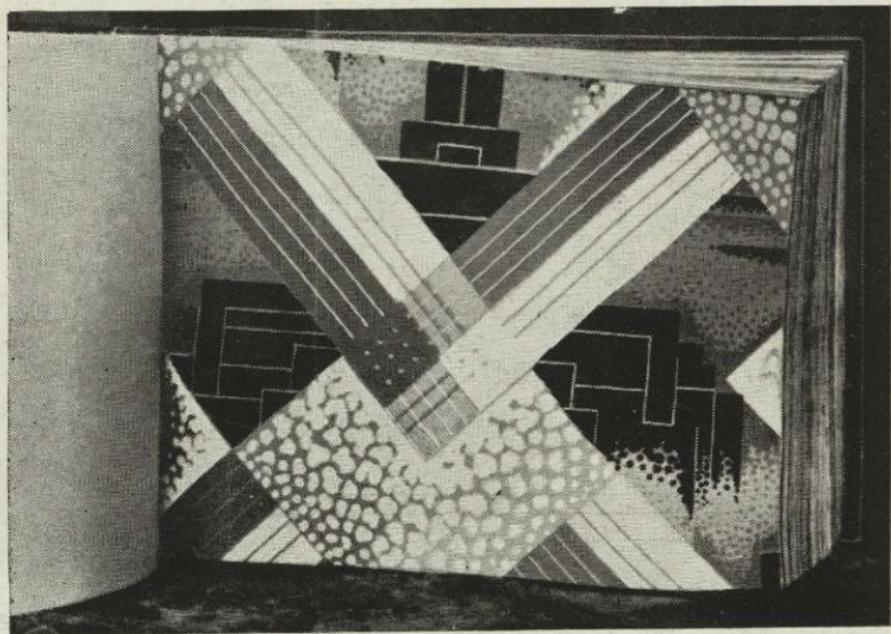
J'avais même, si vous vous en souvenez, parlé de pauvreté; mais il s'y mêlait, à mon insu, un peu d'orgueil ingénu, comme chez cette jeune religieuse qui disait naïvement à sa supérieure : « Oh moi, ma mère, pour l'humilité je ne crains personne ! »

C'est par la simplicité que nous sortirons du pétrin, mais attention ! Il ne faut pas la confondre avec le creux, le vide, l'absence de souffle et d'imagination, encore moins avec *l'affectation* de simplicité qui fut fort à la mode ces dernières années. Voilà qui était franchement sot et, qui plus est, assez malhonnête, car les artistes et les vrais artisans ont besoin de travailler et avec cette folie du « contre-plaqué », du badiageon, du meuble en bois blanc on les vouait au chômage.

La crise des transports va d'ailleurs, peut-être, nous mettre tous d'accord. Dans l'impossibilité d'aller chercher au loin ces matériaux (souvent indésirables, comme la brique creuse et le triste carreau de plâtre, sans parler de ces abominables clôtures « fantaisie » en ciment dont



5. — Beauté d'un badigeon de chaux.



6. — Horresco... *Référence!*

DE LA MAISON FRANÇAISE

nos banlieusards faisaient grand cas et aussi, après la guerre 1914-1918, les sinistrés du Nord) dans l'impossibilité dis-je, de se procurer ce qu'on croyait l'indispensable et l'affreux superflu, il faudra bien qu'on « se débrouille » et cela n'est pas pour me déplaire. On reviendra obligatoirement aux vieilles techniques ancestrales comme le « pisé » qui a donné cette belle couleur aux maisons du Perche. Le pisé est fait d'argile et se monte sur une assise de pierre ou de brique. En d'autres régions, on y mêle de la paille : c'est le torchis ou la bauge qui s'unit si joliment aux galandages de bois (ou colombages). Pisé et torchis ont fait leurs preuves partout où la pierre était rare. Le vice rendant toujours son hommage à la vertu nous conduisit à l'hypocrisie des faux galandages et du faux torchis. Ce retour à la vraie simplicité contenterait Alceste et Tartufe.

Comme le pain de ménage et le jambon de campagne réconcilient *toujours* faux gastronomes et vrais gourmets.

IV

LA lumière, dit-on, jaillit du choc des idées. Voici que — déjà — nous y voyons mieux. Des solutions insoupçonnées sortent de l'ombre, se dégagent de l'inventaire.

Si nous allions maintenant faire un tour en ville? Nos cités, nous l'avons vu, n'ont pas échappé au massacre : démolitions inconsidérées, reconstructions entreprises sans méthode, laisser aller coupable. Tantôt on se confine dans l'étriqué préexistant, tantôt on élargit outre mesure et sans raison valable (ou *avouable*).

C'est peut-être l'occasion de vous raconter une petite histoire.

Un soir d'été, il y a de cela deux ou trois ans, je me trouvais installé, à la terrasse du Fouquet, en compagnie d'un grand peintre au talent très audacieux, moderne pour tout dire; bien que pour moi cette épithète n'ait de valeur que dans la limite où elle détermine la tendance et ne signifie pas grand'chose, je l'em-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

ployerai peut-être encore, car il est des clichés dont on ne peut plus se passer. Or, pour ma petite histoire, il est très important de savoir que l'artiste en question n'est pas ce qu'on nomme un *pompier*.

Nous étions donc assis, tous deux, à la terrasse d'un café des Champs-Élysées. Une petite brise se leva, qui fit éternuer mon ami.

« Depuis que ce b.... d'Haussmann a fendu Paris à coups de hache, dit-il en reniflant furieusement, on ne peut plus rester dehors cinq minutes sans chiper un rhume. »

Tant d'irrévérence à l'endroit du grand préfet me fit lever la tête. Mon ami poursuivit :

« Je parle sérieusement, mon cher. Ces grandes avenues ne nous ont apporté que des courants d'air. Passer à travers tout, faire rectiligne et large, c'était le rêve du baron pourfendeur. A quoi a-t-il abouti, sinon à l'ennui et au développement intensif du coryza? »

Ce qui, à première vue, ne me semblait qu'une boutade me fit, dans la suite, réfléchir¹.

1. Haussmann disait : « L'architecture n'est autre chose que l'administration. » S'agissait-il de cette fameuse administration « que l'Europe nous envie » ?

J'avais connu, enfant, la belle époque des Champs-Élysées. Ne parlons pas du temps où, sur cette grande route encore un peu campagnarde, la calèche de la Païva doublait impudemment celle de l'Impératrice. Je pense au début du xx^e siècle, quand l'Avenue était encore habitée par de riches bourgeois et que, dans ses jardins, Marcel Proust rencontrait Gilberte Swann. On y flânait à l'aise sans se douter qu'un jour les grands immeubles qu'on venait de construire abriteraient des firmes cinématographiques et verraient leurs paisibles rez-de-chaussée se transformer en magasins de luxe, leurs façades s'illuminer le soir de mille feux au néon.

Donc un jour le commerce s'y précipita. Boutiques fastueuses pour tailleurs et maroquiniers de choix, halls garnis de somptueuses automobiles, attirèrent une foule curieuse qui s'en amusa.

Pour peu de temps, d'ailleurs, car il fallut bientôt se rendre à l'évidence : « Ça ne rendait pas » et l'intérêt soulevé était mince eu égard aux sacrifices consentis. Les affaires se ralentirent et bien vite les loyers, d'abord astronomiques, revinrent à plus de modestie. Quelques

durs échecs rendirent vacantes des boutiques où, faute de mieux, on fut bien heureux d'accueillir des soldeurs et des marchands de cravates en « rayonne ».

N'allez pas me faire dire que le prestige de cette magnifique avenue ne demeure pas très grand. Ce que je voudrais vous faire toucher du doigt, c'est la cause de cet évident fiasco *sur le plan commercial*. Elle est bien simple : la voie est *trop large*, *l'intérêt s'y disperse* car chaque trottoir ou bas-côté permet trois courants de circulation *dont deux sont perdus pour les vitrines*, et *la difficulté de traverser* décourage les gens qui voudraient aller voir ce qui se passe de l'autre côté.

Ce qui était encore possible sur les boulevards est ici exclu. Le gigantisme, une fois de plus, a perdu la partie.

Il semble donc qu'il y ait, en matière d'urbanisme — comme en beaucoup d'autres domaines — une règle dont il ne faut se départir à aucun prix, une règle absolue : *respecter l'échelle humaine*.

Voyons maintenant, en revanche, la rue Saint-Honoré et son faubourg qui la prolonge.

DE LA MAISON FRANÇAISE

Là, depuis des siècles, prospère le commerce et affluent chalands et promeneurs. Une boutique vous attire-t-elle que celle d'en face vous a déjà appelé d'une œillade aguichante à laquelle vous avez pu répondre si la fantaisie vous a pris de traverser. Pas un instant l'amusement ne se ralentit. La rue, dans laquelle on se coudoie un peu, vous offre tantôt la perspective de ses jolies maisons, de sa foule élégante, puis tantôt elle oblique légèrement, comme pour vous cacher un instant la nouvelle surprise qu'elle vous réserve. Un peu de pudeur se mêle au sortilège, un peu de mystère aussi. Cela tient de la prestidigitation, de l'histoire bien contée, de la pièce bien faite. Ainsi en va-t-il de toute œuvre d'art.

Cela est si pertinent que cette règle semble avoir présidé à la création de toutes les voies marchandes du monde. Quelle ville n'a pas sa rue Saint-Honoré? A Amiens c'est la rue des Trois-Cailloux, à Rouen celle de la Grosse-Horloge, à Salzbourg la Getreidegasse où Mozart habita, à Londres Old Bond street, à Cologne la Hohe Strasse, à Amsterdam la Kalverstraat, à Madrid San Jeronimo, à Vienne la Kärtnerstrasse, et que la scène se passe en Afrique, en

Chine ou à Belleville, l'échelle humaine est respectée avec le souci de concentrer l'intérêt des badauds (arcades, souks, passages couverts).

Ces vieilles rues sont si humaines, si accueillantes que les maisons « modernes » que l'on est bien obligé d'y construire de temps à autre n'y paraissent presque jamais déplacées. Témoin ce grand immeuble qu'un architecte de talent a justement élevé dans cette même rue Saint-Honoré, à deux pas de la place Vendôme. La façade de travertin en est *simple* et noble et *s'intègre* parfaitement au milieu, comme nous en exprimions le souhait tout à l'heure.

Cette maison, reconnaissons-le, est infiniment mieux à sa place, et en tout cas plus discrète que l'église de l'Assomption, voisine de la Cour des comptes dont la coupole trop lourde écrasant un fronton mesquin n'est pas d'un effet très heureux. Trop souvent, hélas, au mépris du parfait équilibre d'une façade ancienne, on sabote un rez-de-chaussée à des fins commerciales ou publicitaires. On peut voir à Paris, rue Saint-Florentin et rue Saint-Honoré des boutiques qui défient l'imagination. L'une d'elles, au pied d'un immeuble en pierre du XVIII^e siècle est plaquée de

DE LA MAISON FRANÇAISE

briques roses ; l'autre est ravalée en mouchetis avec un auvent en tuiles romaines. Mais à tout prendre cela est encore moins triste que ces *magasins-tombeaux-de-famille* en simili marbre noir qui, plus que le « douze degrés », ont servi la gloire d'un grand marchand de vins.

Les boutiques, leur aspect, leur aménagement, voilà encore un grand sujet de recherches urgentes et de préoccupations. On a vidé de leur substance un grand nombre de cafés pour remplacer, par exemple, leurs beaux « zincs » par d'affreux comptoirs en matière plastique jaspée, ignoble. « Soyez moderne » disait l'*ensemblier* au mastroquet dont il guignait le beau comptoir d'étain.

Quand il s'est agi, il y a vingt ans, de reconstruire les cités dévastées du nord de la France, un architecte épris de nouveauté jusqu'au mépris des convenances, s'est beaucoup gaussé de ce qu'il appelait le « chemin des ânes ». Il désignait par là les rues baguenaudières des vieilles villes et les voulait remplacer par de grandes artères s'entre-croisant à angle droit ou se développant en étoile. Autant dire qu'il montrait du goût pour la géométrie élémentaire

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

égayée, de-ci de-là par des carambolages de véhicules. Il s'exprimait gravement, à grands renforts d'exemples, de croquis et sa séduction était indéniable. Il y eut beaucoup d'oiseaux pris. Mé-saventures dont je vous parlerai en temps opportun.

Chemin des ânes? C'est possible. Mais les vieilles rues à *dessein* tortueuses ont encore bien du charme et combien d'ânes aussi ont prouvé qu'ils avaient le pied plus sûr et la tête moins folle que leur maître.

Il ne sera peut-être pas mauvais, quand on reconstruira certaines de nos villes une fois de plus éprouvées, de prendre l'avis d'un de ces ânes-là.

Mais n'allez pas en déduire que je veuille me mettre en avant¹.

1. Certains signes m'incitent à penser qu'avant peu les « chemins des ânes » seront prônés par les techniciens (éminents ou non) avec cette même énergie qu'ils apportaient naguère à la défense des lignes droites. Voir dans le deuxième numéro d'octobre 1941 de *Signal* l'article « Plus de routes droites », consacré à la conservation des sites et à l'aménagement des paysages.

V

IL me semble en écrivant ce livre que je suis au milieu de vous tous et que la conversation est tout naturellement venue sur un de ces sujets dont on ne se lasse jamais et que l'on aime reprendre de temps à autre. Nous parlons du pays (c'est le cas de le dire) et j'ai là, sur ma table les lettres de beaucoup d'entre vous. Nous les relisons ensemble. Chacun ajoute son mot, y met son grain de sel et nous bavardons à bâtons rompus, une réflexion en amenant une autre, faisant revivre un souvenir. Pas de plan, pas d'ordre du jour. Mais nous sommes bien d'accord sur l'urgence de « faire quelque chose » et nous y viendrons quand nous aurons bien défini notre position et posé le problème avec rigueur.

Pour nous mettre en goût de discipline, je

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

vais vous lire quelques pages très peu connues mais dont nous aurons à faire, plus tard, notre profit.

Un ami me les a communiquées.

Ce sont les conseils que Vauban, grand bâtisseur, donne à ceux qui veulent faire bâtir une maison.

Ils n'ont pas tellement vieilli.

J'avais pensé, tout d'abord, à n'en donner que des extraits mais, à la réflexion, tout cela est si bien pensé et si bien dit qu'il serait sacrilège de le trahir par des amputations arbitraires.

Trahison aussi que d'ajouter le moindre commentaire à cette leçon de conscience et de modestie dont les futurs propriétaires ne seront pas seuls à faire leur profit.

Voici donc ce que disait Vauban :

PLUSIEURS MAXIMES BONNES A OBSERVER
POUR TOUS CEUX QUI FONT BATIR

I

« Quiconque voudra faire bâtir doit se proposer de faire la cage pour l'oiseau, c'est-à-dire

DE LA MAISON FRANÇAISE

de proportionner son bâtiment au revenu de sa terre, à sa condition, à ses besoins et surtout aux moyens qu'il a d'en pouvoir sortir à son honneur. En user autrement, on tomberait dans l'excès ou dans la mesquinerie; l'un et l'autre desquels sont également méprisables et ridicules.

II

« Ces conditions bien et dûment examinées, avec toutes les réflexions nécessaires, choisir l'assiette de son bâtiment en bon air, et surtout que ce soit chez soi et non chez autrui : où les eaux soient saines, excellentes et prochaines, le fond bon, les accès du lieu commodes, les bois près, et les matériaux propres à bâtir abondants, faciles et à bon marché.

III

« Bien examiner ensuite la qualité du fond avant que de bien résoudre : car, s'il fallait aller chercher la fondation fort bas, ou piloter, il ne serait pas prudent à un particulier de s'y enga-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

ger : et ce ne doit jamais être que par contrainte ou pour quelque grande nécessité que l'on entreprend de surmonter de telles difficultés qui coûtent beaucoup et ne produisent pas toujours des ouvrages bien assurés.

IV

« Faire après un mémoire de toutes les pièces qui peuvent être nécessaires pour se loger commodément, et donner tout le temps qu'il faut à son examen, le revoir plusieurs fois pendant un espace de temps considérable, y faire toutes les réflexions possibles, et toujours retrancher et ajouter jusqu'à ce qu'on ne trouve plus rien à désirer.

V

« Faire en même temps plusieurs plans de la distribution de ce bâtiment, évitant la confusion, la trop grande dépendance des pièces l'une de l'autre, de mal placer les escaliers, les cheminées, etc... et surtout ne rien faire qui soit contraire aux règles qui suivront ci-après.

VI

« Examiner à plusieurs fois et à différents temps ces plans et élévations, *les faire voir aux intelligents*, prendre leur avis et toujours corriger jusqu'à ce que l'esprit soit content et ne trouve plus rien à redire : après quoi faire mettre ses dessins au net, et en demeurer là sans y plus rien changer.

VII

« Cela fait, supputer en détail ce à quoi le bâtiment fait et rendu la clef à la main pourra monter, et, pour cet effet, en bien rechercher toutes les parties par le menu et ne se point flatter sur le prix des matériaux, ni sur les façons qui vont toujours beaucoup plus loin que ceux qui ne sont pas expérimentés dans les ouvrages ne s'imaginent : après quoi, ajouter un quart au prix de l'estime, voire un tiers, en considération des faux frais qui proviennent presque toujours des malfaçons, changements et augmentations

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

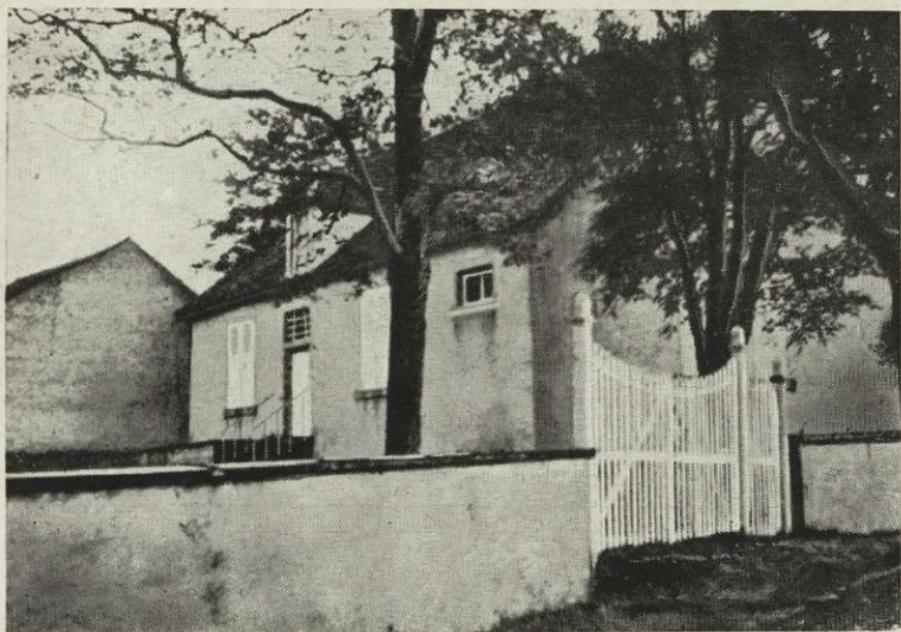
qu'on y fait, mauvais temps, mauvais ordres, méchants matériaux employés mal à propos, friponneries des ouvriers ou négligence de ceux qui en ont soin, contretemps, etc...

VIII

« Estimer aussi les accompagnements de la maison qu'on doit bâtir, comme jardins, clos, vergers, basses-cours, avenues, item les meubles qui font toujours une partie considérable de la dépense. Toutes ces choses doivent être examinées à fond, non pas une fois, mais plusieurs. Après quoi, si l'on se trouve en état de pouvoir fournir à cette dépense, faire l'amas des matériaux une année d'avance si c'est un bâtiment considérable, et toujours commencer par le plus nécessaire et par ce qui doit être occupé le plus tôt.

IX

« Disposer l'assiette dudit bâtiment de manière que, par sa plus grande longueur et par



7. — Maisons de poètes.



8. — Partout... sauf à Paris.

DE LA MAISON FRANÇAISE

ses principaux appartements il fasse front au soleil levant; car, cela étant, l'un de ses bouts regardera le Nord, l'autre le Midi : et, de cette façon, les principales pièces ne seront point exposées ni au grand froid, ni aux grandes chaleurs. Ceci n'est pas si général qu'il ne soit sujet à des exceptions, selon les cas et les endroits où on se trouve obligé de bâtir.

X

« Toutes ces précautions prises et examinées, le mieux sera (si le maître est en état) de diligenter l'ouvrage le plus qu'il sera possible, pourvu que cela n'aille pas à le faire renchérir, par la raison qu'on est plus tôt délivré de l'embaras des ouvriers et des incommodités que l'on en reçoit, et qu'au moyen de la diligence on peut considérablement hâter la jouissance de son ouvrage.

XI

« Les parties à estimer dans le détail des bâtiments sont : la fouille des fondations et le trans-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

port des terres, les épuisements d'eau s'il y en a, le pilotage s'il en faut, la pierre de taille, le moellon, la chaux, le sable et l'eau, le crépissage, le blanc en bourre, le carrelage, les ouvrages d'architecture, le ciment, la sculpture et peinture, la charpenterie et menuiserie, les planchers et la couverture, la ferronnerie, serrurerie et clouterie, la plomberie et le vitrage, et les gros meubles. »

Vous avez bien lu?

« En sortir à son honneur » et, pour cela « prendre l'avis des intelligents », voilà tout le problème. Que d'abominations ont été commises pour l'avoir oublié.

Et dans un autre domaine, celui, plus quotidien, de la commodité, du confort, est-on bien sûr d'avoir au moins réussi? On se plaît à dire souvent : « Ne nous parlez plus de ces nids à rats que sont les demeures anciennes. Elles ont peut-être du charme, mais pour la ménagère, merci bien! Parlez-moi d'un petit appartement clair et bien conditionné, avec le chauffage central, l'ascenseur et le vide-ordures. »

Allons! Nous ne nous sommes pas encore com-

DE LA MAISON FRANÇAISE

pris. Ai-je demandé qu'on vive dans la poussière ou qu'on refasse éternellement des pastiches de maisons anciennes? Ai-je condamné le confort moderne? Ai-je refusé d'être « de mon temps »? Croyez-vous donc que Vauban s'adressait à des archéologues, à des fossiles sans curiosité ni besoins? Mais où est le vrai progrès?

Qu'on me permette de reprendre un article que j'écrivis en novembre 1940 au cours de la campagne de presse que vous savez.

Quand je m'arrête devant nos vieilles et touchantes maisons, quand je m'attarde dans nos villes pleines d'âme, quand je demande que l'on regarde à deux fois avant de dégager outre mesure un monument, je risque de passer, aux yeux de certains d'entre vous, pour un vieux jeton uniquement épris d'antiquaille. En revanche, la bonne douairière qui me lit, bien installée dans sa bergère à oreilles, s'endort (comme il convient) contente et rassurée.

Huit jours plus tard, me voici dans un quartier neuf, affirmant que les audaces de tel architecte hypermoderne, ses lignes droites et ses cubes ne me font pas tellement peur; que je

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

trouve même ces expériences assez utiles en ce sens qu'elles permettent à *l'apport heureux* de se dégager du mauvais lequel se reconnaît assez vite en cela même qu'il se *démode*, car le bon, lui, vieillit toujours bien.

C'est alors un grand émoi dans le Landerneau de l'archéologie, comme si je me présentais (ma parole) avec un couteau entre les dents.

A ce petit jeu-là, je finirai par donner raison à ceux qui disent que tout ça ne fait pas sérieux.

Or la vérité c'est que je m'efforce d'être logique avec moi-même, ayant dit et redit que l'architecture doit rester chose vivante et mouvante.

Essayons de nous mettre dans la peau de ceux qui, avant nous, ont bâti des maisons, créé des villes et construit le plus souvent avec à-propos et bonheur.

Leur secret : être résolument de son époque en se gardant toutefois de chercher quatorze heures à midi, de ne point trop anticiper, de ne point brûler les étapes; profiter des améliorations mais avec prudence et souci de n'adopter que du solide et de l'éprouvé. C'est ainsi qu'en Normandie par exemple on n'eût jamais songé à se

DE LA MAISON FRANÇAISE

passer d'un bon toit et qu'on laissait les terrasses aux pays de soleil. Vit-on jamais, avant notre factieuse époque, un zigoto vêtu d'un péplum et pieds déchaux dans des sandales, se ballader fièrement, sous la pluie, devant Saint-Germain-des-Prés?

Goût de l'anachronisme ou du modernisme outrancier, du pastiche ou des acrobaties architecturales ne vint jamais à l'esprit de nos raisonnables ancêtres. Mais que de vrais progrès ils surent accomplir sans avoir l'air d'y toucher. Suis-je seul à penser ainsi? Plutarque, parlant des ouvrages de Périclès, écrivait : « et aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme s'ils venaient d'être achevés, tant ils conservent encore une fleur de grâce et de nouveauté qui empêche que le temps n'en ternisse l'éclat, *comme s'ils avaient en eux-mêmes un principe de jeunesse immortelle*, et un esprit de vie *incapable de vieillir* ».

Modernes, certes ils l'étaient, mais sans le savoir. Vous connaissez sans doute le mot d'Alphonse Allais accusant Bernard Palissy « d'avoir brûlé un ravissant mobilier *d'époque* pour cuire ses affreuses céramiques? » et la tirade de je ne

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

sais plus quel Brichanteau de faubourg : « Nous autres, chevaliers du moyen âge. » Essayez donc sans rire de vous représenter un bourgeois de Calais disant à son architecte : « Or ça, maistre Cornille qui allez me bastir un logis, faictes-le bien moderne, et que mon voisin le vieil Sénéchal en bave des ronds de coëffe ! »

Non. Les villes poussaient tout doucement à l'ombre de la basilique ou de la cathédrale, chaque maison trouvant sa place et se serrant douillettement contre sa voisine selon un plan logique et tacitement accepté de tous.

On faisait ainsi, sans s'en douter, de l'urbanisme. Sous Louis XIII, on eut à créer de toutes pièces une petite ville : Richelieu. On en traça les rues au cordeau. Si cela vous amuse vous en trouverez le plan très simple et très strict au guide Michelin¹.

Notre amour des vieilles pierres ne doit cependant pas nous empêcher d'aller de l'avant. Pour un vieux quartier qui nous comble d'aise,

1. Voilà qui, dira-t-on, inflige un démenti à t'Serstevens. Je ne le nie pas. On m'accordera néanmoins que Richelieu, au demeurant de proportions modestes, n'est pas une ville très folâtre !

que de rues aux maisons sordides il faut jeter par terre. Qui regrette la rue Brise-Miche? J'y suis passé un jour au temps de sa démolition. Il s'en dégagait une odeur infecte qui en disait plus long qu'un mémoire d'hygiéniste. Pas de pitié pour ces îlots insalubres, mais là où nous aurons porté la pioche et donné de l'air, ne nous empressons pas trop de reconstruire. Plantons des arbres, créons des squares, des jardins. La verdure et les fleurs remplaceront avantageusement les taudis, et pour loger ceux qu'on aura privés d'un toit, la place ne manquera pas plus loin. Les baraques de la « zone » en prennent beaucoup que nous pourrions récupérer.

Mais attention! On ne découpe pas une ville comme on débite un jambon. Les reprises d'alignement, taillant à tort et à travers ont déjà défiguré bien des rues. Il n'est plus question maintenant que de *dégager les monuments* et de conserver les *îlots archéologiques*, entourés de verdure. Ceux-ci auront bonne mine avec leurs murs mitoyens qu'il faudra camoufler et leurs façades toutes perdues comme un musicien d'orchestre distrait qui continuerait à jouer après le

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

départ de ses camarades. Les clowns ont toujours tiré de cette situation un effet comique. Paris n'est pas un tapis de cirque.

Une autre réflexion s'impose aussi. Est-il toujours utile de jeter bas *toutes* les maisons vétustes. Des architectes nous diraient peut-être si certaines d'entre elles ne pourraient pas être « reprises » intérieurement comme on l'a fait dans certaines villes respectables à l'étranger (et même en France). Des quartiers pourraient être ainsi conservés et rendus très habitables encore par l'adjonction de confort et un aménagement adapté aux exigences actuelles¹.

Je sais bien que la majorité des défenseurs de la campagne française se défend de mettre le tourisme au premier plan de ses préoccupations. On se demande à quoi rime une telle affectation de désintéressement.

L'Espagne n'est point — que je sache — un

1. Pour me délasser de la correction de mon manuscrit j'ouvre *Beaux-Arts* (n° 13 du 4-4-1941) et tombe sur l'article de M. Pierre d'Espezel qui lève mes derniers scrupules. « Partout dans le monde — dit l'auteur — on sait assainir les villes sans détruire leur caractère, encadrer les monuments anciens sans les reconstruire et *sans les isoler*; partout, sauf à Paris. »

pays de marchands de soupe et l'étranger la délaissa longtemps à cause de l'inconfort de ses médiocres auberges. Mais un jour on songea là-bas à recevoir décemment les touristes et d'admirables demeures, jusque-là abandonnées furent restaurées et aménagées en hôtels à voyageurs. Ce sont les « Paradores del Turismo » qui permettent aux plus humbles bourgades de recevoir dans leurs vieux châteaux débarbouillés, assainis, repeints et dotés d'un honnête confort, les voyageurs ravis. Des *palais* et non des *palaces*. On voit la nuance. A l'exemple de Gredos, de Merida et de Ciudad-Rodrigo, certaines villes françaises, mal pourvues en hôtels agréables pourraient avec profit utiliser leurs vastes et nobles demeures inemployées. Il n'est point toujours besoin d'avoir un château à sa disposition. A Gredos, c'est une vieille halte de rouliers, à Merida un ancien couvent dans la ville même. Ciudad-Rodrigo utilisa le palais d'Henri II qui domine le rio Agueda. De la salle à manger décorée sobrement on découvre une vue magnifique sur la vallée. Les chambres sont modestes mais saines et agréables. Combien de nos minables hôtels de province pourraient être rempla-

cés avantageusement si l'on appliquait chez nous la même heureuse formule.

On a terriblement démoli chez nous. Pour ne citer que Paris, quelle amertume de songer à tous ces beaux hôtels sacrifiés sans pitié, à ces demeures somptueuses que des pioches sacrilèges ont jetées bas. Il ne reste presque plus rien de la Cité et du quartier des Ecoles. Celui dit « du Marais » a été, si l'on peut dire, respecté, mais d'admirables maisons sont devenues — livrées au commerce et à la petite industrie — de pauvres bicoques dépenaillées. Sauvés par la municipalité parisienne qui les a achetés, quelques hôtels vénérables ont été ensuite abandonnés faute de crédits. Toujours la même excuse. « Pas de crédits. » C'est une antienne chère à certains de nos radins officiels qui ne se font pas faute pourtant de faire valser la bonne galette des contribuables quand ils sont sûrs, après le bal, de la recueillir dans leurs poches. Démolir leur paraît toujours sérieux. Mais se passionner pour l'art leur donnerait l'impression d'un amusement frivole incompatible avec la haute fonction qu'ils assument.

Et pour en revenir (ce ne sera sans doute pas

la dernière fois) à l'intégration de l'élément moderne au milieu ancien, ne pensez-vous pas que l'on aurait pu, avec plus de ménagements, éviter que la question ne se posât trop souvent. Faire des trous donne envie de les boucher. Réfléchissons donc avant de faire des trous.

On se presse aussi toujours trop de bâtir où l'on pourrait planter. C'était l'avis de Caton qui dans son *Livre de la vie rustique* écrivait « quand il s'agit de bâtir il faut délibérer longtemps (et souvent ne point bâtir) ; mais quand il s'agit de planter, il ne faut point délibérer mais planter sans délai ». Je songe aux anciens *fortifs* qui — confiés aux horticulteurs — eussent entouré Paris d'une ravissante ceinture d'arbres, de jardins fleuris, de terrains de jeux. N'eût-ce pas été autrement joli que ces blocs pisseux d'habitations à bon marché qui sont *déjà* des îlots précocement insalubres (vingt ans à peine!) et favorisent, par leurs plans inconsidérés, le développement des épidémies.

Et les « groupes scolaires »? Encore un mot mal choisi. Naguère on disait : école des filles, école des garçons. On a voulu faire énorme. Air

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

et lumière. Tarte à la crème! Ces immenses verrières ont transformé les classes en serres où l'on grille l'été, où l'on gèle l'hiver. Démesure. Les fenêtres simplement percées dans de bons murs bien épais, étaient suffisantes. Elles dispensaient une jolie lumière et les pièces demeuraient fraîches en juillet, chaudes en décembre. Ce n'était pas si bête. Moins bête en tout cas que d'avoir tout prévu dans des maisons scientifiquement équipées (vide-ordures, chauffage au mazout) hormis les bonnes vieilles cheminées supprimées d'un trait de plume pour gratter quelques sous sur un devis de plusieurs millions.

Finie la possibilité de faire une flambée à l'arrière-saison. Et quand je dis l'arrière-saison, j'oublie que pour nous, la scène se passe en novembre 1940 et que la Noël approche... sans bûche (si l'on peut s'exprimer ainsi!) Et je terminais mon article par cette petite prière :

Père Noël, nous n'avons pas pu mettre nos sabots dans la cheminée... faute de sabots et faute de cheminée. Mais dans le petit coin à gauche, là où l'architecte a justement oublié l'âtre modeste où nous aimerions trouver un peu

DE LA MAISON FRANÇAISE

de chaleur, apportez-nous, s'il vous plaît, quelques grains d'ellébore qui rendront la raison à nos cerveaux fatigués et nous mettront dans la voie du vrai progrès que jalonnent les bornes bien utiles de l'expérience. Ainsi soit-il!

VI

CET article me valut un nouveau courrier qui apporta cette fois encore de l'eau à mon moulin d'autant plus que l'hiver s'annonçant plutôt sévère, les victimes des maisons sans cheminée ne se firent pas faute de m'envoyer leur remerciements et de m'exprimer leurs doléances. Il n'y eut qu'une note discordante. Deux jeunes femmes m'écrivirent du Loiret pour me dire en quel mépris elles tenaient les méthodes traditionnelles et leur étonnement que je m'en fisse le champion. « Les médecins d'aujourd'hui — disaient-elles — soignent-ils encore leurs patients avec des cataplasmes de toile d'araignée? Maintenant nous avons besoin de cités claires, aérées, joyeuses, conçues selon les dernières données de la technique moderne » et elles terminaient leur lettre

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

en souhaitant qu'on ait recours à M. X... « puisque nous avons la chance, ajoutaient-elles, d'avoir chez nous un aussi éminent technicien ».

Ce M. X... est justement l'auteur de cette boutade que j'ai déjà citée sur le fameux « Chemin des ânes ». Il est aussi, hélas, l'architecte d'une maison que je connais fort bien car un ménage de mes amis l'habite et sait désormais à quoi s'en tenir sur la technique de « l'éminent technicien ».

Nous aussi car un soir d'hiver, après avoir passé la veillée chez nos amis, nous songeâmes à gagner l'ascenseur. Car c'est une maison bien où l'ascenseur peut « servir à la descente » que dis-je « peut »? il « doit » même servir... *car la maison n'a pas d'escalier.*

Or ce soir-là l'ascenseur avait bien consenti à nous hisser jusqu'au sixième étage mais quant à venir nous y rechercher c'était une autre paire de manches. D'un naturel capricieux sans doute il s'était offert, vers minuit, le luxe d'un petit arrêt momentané (pour employer l'euphémisme usuel) si bien que nous eûmes un instant l'impression que nous nous trouvions devant deux

solutions : appeler les pompiers ou nous organiser sur place pour y passer la nuit. Il y en avait heureusement une troisième : les domestiques, moins gâtés que leurs maîtres par la technique moderne avaient, eux, un escalier, mais aux marches de métal sonores et glissantes, accroché en plein air aux flancs de l'immeuble, incommode et vertigineux. C'est par là que grelottante de froid et de peur la compagnie put gagner la terre ferme.

Je ne répondis pas à mes correspondantes du Loiret. Leur exemple du cataplasme en toile d'araignée ne m'avait pas convaincu et le souvenir de ma mésaventure d'Auteuil m'inclinait plutôt à adresser à la mémoire de Thomas Diafoirus une pensée émue. Mais comme je souffrais de céphalée j'eus néanmoins recours au phényl que la science moderne nous offre, sous forme de comprimés, associé au diméthyl et au pyrazolone, remède que je trouvais plus expéditif que la compresse d'eau sédative et le bain de pied à la moutarde.

Cet hommage rendu à mon siècle je passai une nuit très agitée. Les remords, le doute m'assaillaient. Dans mes rêves je vis surgir tour

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

à tour Louis XII et Fra Giacondo, Vignole et François I^{er}, Palladio et Bramante. Ces messieurs se chamaillaient, tenant, les uns pour l'imitation de l'antique, l'autre défendant l'art moderne (qui était alors gothique!) Nepveu, constructeur de Chambord se tenait la tête dans les mains, en proie à une agitation prématurément cornélienne.

Je me réveillai, le lendemain, assez mal en point et la conscience aussi barbouillée que le reste. Mes occupations me conduisirent sur les boulevards, à quelques pas de l'Opéra. Je passai devant une grande bâtisse jaunâtre, abominable, vieille d'une quinzaine d'années et qu'on décore du nom de palais. Mon cauchemar se prolongeait :

Pour me calmer un peu les nerfs j'envoyai au journal les réflexions suivantes :

« L'art — disait Rémy de Gourmont — n'est à la portée que de ceux qui consentent à déplaire ». Il n'en pensait peut-être pas un mot, mais c'était à l'époque où tout ce qui se faisait d'un peu aimable passait pour suspect aux yeux des gens « à la page ». Avec raison d'ailleurs, car j'accorde qu'on en avait assez des champs

de bruyère de Didier-Pouget, des fillettes faisant des mines dans l'eau de Paul Chabas, des paysans à tête de vieil acteur qu'éditaient les fondateurs du boulevard, des jolies femmes trop longues qui s'enroulaient autour des colonnes de leurs peintres-photographes. Assez aussi des villas à échauguettes et à créneaux.

La réaction, le fin du fin fut alors de dédaigner la guimauve et de se gargariser au vitriol. Ce fut la ruée vers l'horrible, le monstrueux, le mal-fichu et le tarabiscoté. « Croyez-vous, ma chère, que c'est beau de matière? Ah! la valeur de ça! » Certains comprenaient : *l'ava- leur de sabres*, mais ils se rengorgeaient en vrais connaisseurs.

On se passionna pour le « trait sensible ». On n'osait plus tracer une courbe d'un crayon sans peur et sans reproche. Il fallait trembler avec application, se repentir, s'excuser d'avoir mis, dans son tableau, le compotier d'aplomb sur le guéridon. Faire ressemblant c'était bon pour les maniaques ou les vicieux. La charmante femme qui se faisait pourtraire n'était vraiment flattée que si son peintre lui collait une bonne fluxion ou lui mettait un coquard sur l'œil.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Il devint alors relativement facile de faire, selon la nouvelle formule, de la prétendue bonne peinture et les mariolles s'en donnèrent à cœur joie.

Pendant ce temps-là, les vrais artistes (peintres, sculpteurs, architectes) se recueillaient, travaillaient à retrouver les formules éternelles, à arracher leurs secrets à leurs grands devanciers, sans négliger toutefois les techniques nouvelles et leurs trouvailles personnelles¹.

Ont-ils lieu d'être honteux d'avoir cherché malgré tout à nous faire risette?

Quant aux autres, à ceux qui ne s'attachaient qu'à déplaire, les voilà servis. Ils guignaient le Louvre; on les trouve à la foire aux puces.

En ce temps-là on disait aussi : « Tout ce qui est utile est beau. Voyez ce groupe électrogène et cette Richard-Brasier de course. Force, élégance, équilibre, tout y est. Voilà nos vraies œuvres d'art. »

1. Cf. Roger Allard parlant de Dufy : « Tant qu'il fut de mode parmi les peintres d'être intelligent, Raoul Dufy le fut avec discrétion. Lorsqu'il fut bien porté de faire le naïf, l'ignorant ou le barbare, il continua d'être civilisé et homme d'esprit sans aucune gêne. » R. Allard *L'art d'aujourd'hui* (Morancé, édit.).

DE LA MAISON FRANÇAISE

Mais les premiers avions nous font à présent sourire et le puissant bolide n'est plus qu'une vieille bagnole démodée.

L'art, ce doit être quand même autre chose qu'une écrémeuse ou un presse-purée dernier cri.

A ce sujet, j'aimerais livrer aux méditations des inventeurs (des hommes de science si ça les amuse de s'appeler ainsi) quelques réflexions qui ne me sont pas personnelles, si j'en crois la mauvaise humeur de mon entourage.

Comment se fait-il qu'à une époque si riche en inventions surprenantes : T.S.F., avions stratosphériques, films sonores et gazogènes permettant de « taper » le cent trente en brûlant des vieux tickets de métro ou de l'emprunt russe, on n'ait pas encore trouvé le moyen de faire une théière qui verse son contenu *dans la tasse* et non sur la nappe, un robinet de lavabo étanche, un interrupteur en olive qui ne vous électrocute pas le bout des doigts après quinze jours d'usage?

Et je ne parle pas de ces crémones rétives, des stylos baveurs, des *punaises* qui s'écrasent au lieu d'entrer dans le mur, des boutons de

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

col rébarbatifs, des jarretelles malicieuses, des brosses à dents qui vous lâchent d'un seul coup tous leurs poils dans la bouche, des filtres à moka qui tantôt refusent de laisser passer la moindre goutte de café et tantôt s'oublent sous eux, déversant dans la tasse une pluie de bibine imbuvable.

Sur le boulevard, un camelot tartine sur la semelle d'un godillot, pour la rendre imperméable, une curieuse matière noire et fondante. Son voisin ouvre « en moins de deux » cent portugaises à l'aide d'un outil merveilleux. Conquis, je tire mes cent sous.

Rentré chez moi, je retrouse mes manches et j'appelle mon entourage. « Regardez bien, fistons, ce que va faire votre père... » et je me couvre de ridicule, car mes fameux trucs se refusent à marcher.

« Mais — va-t-on me dire — quel rapport a tout ceci avec l'architecture ? » Je vous fais poliment remarquer que j'ai parlé de crémones, de robinets, d'équipement électrique et que mes réflexions peuvent s'appliquer aux commodités qu'apporterait à la maison la solution d'un tas de petits problèmes urgents.

Et comme tout serait simple, clair, aimable si l'on s'appliquait à remettre de l'ordre dans les esprits.

« Il n'y a point de détails dans l'exécution » affirmait Eupalinos. Il voulait dire que tout, jusqu'aux petites choses, a son importance dans la construction.

Demandez à la ménagère ce qu'elle pense d'un escalier incommode, d'un couloir trop long ou d'un évier mal éclairé !

Cela nous ramène à la maison. Quel est l'écervelé qui, le premier, a rompu avec la tradition des belles et vastes cuisines ?

Lorsqu'on construit pour les ménages modestes qui ne peuvent s'offrir un domestique, pourquoi ne pas apporter tous ses soins à la pièce où s'élaborent les repas ? Au lieu de la reléguer sur une courette obscure, comme il serait logique de l'éclairer d'une belle fenêtre sur la rue ! Je verrais cette cuisine bien en lumière, toute blanche et assez grande pour que quatre personnes au moins y puissent manger à l'aise et la maman passer sans fatigue du fourneau à la table. Au besoin, on rognerait un peu sur les autres pièces. Qu'en pensent les intéressés ?

Dans certains immeubles à « studios » (car c'est ainsi qu'on nomme maintenant une simple chambre aux dimensions modestes qu'on espère, en l'affublant d'un nom prétentieux, louer plus facilement) on a, faute de place, fourré la cuisine dans un placard. C'est la « tisanerie ». Merci du cadeau ! On peut tout juste, à la condition de ne pas trop gesticuler, y cuire un œuf à la coque.

Il est vrai que pour le quart d'heure, hélas!

.....

Quand le bien et le mal, couple qui nous obsède!

soupirait Victor Hugo.

Il avait bien de la chance d'être obsédé par le bien et le mal. Cette alternative, c'était encore quelque chose ; elle impliquait la possibilité d'un choix.

Nous n'en sommes même plus là. Voilà où cela conduit d'être (ou de vouloir être) trop intelligent et de se cramponner à sa réputation de peuple spirituel. C'est vite dit. Quiconque a tant soit peu feuilleté Proust et sait que Spinoza n'est pas un marchand de spécialités italiennes

passé chez nous pour « follement cultivé ». Ah ! l'instruction publique, gratuite, laïque et obligatoire ! J'en ai constaté tout récemment les brillants effets. Ayant besoin d'une dactylo j'avais fait paraître une annonce. Près de cent jeunes filles se présentèrent. J'en retins une douzaine. Quelques-unes possédaient leur brevet élémentaire.

Après l'épreuve pratique, trois seulement sortirent nettement du lot, mais que penser des autres ? Deux de celles-ci avaient écrit avenue « Klébert » et même « Clébert ». Une autre me présentait sans rougir sa lettre qu'elle avait tapée en mettant son papier la tête en bas, mon adresse se lisant à l'envers et dans le bas, à gauche !

Nous voilà loin de notre sujet, allez-vous dire. Je veux bien l'admettre mais croyez-vous que le papa qui a réussi dans l'entreprise soit plus avisé que celui de la dactylo en décidant de la profession de son fils ? « Tu seras *architecte*, mon gars, et t'en construiras des belles maisons, plus belles encore j'en suis sûr que celle du notaire et du médecin de chez nous... » Et le gars de se destiner à une carrière pour laquelle il est fait comme moi pour être danseur de corde ! On

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

objectera qu'il y a l'examen d'entrée aux Beaux-Arts et que l'on y exige un minimum de « patte » pour le dessin, par exemple, et de connaissances générales. Mais a-t-on seulement songé à un petit interrogatoire de ce genre et qui permettrait tout de suite de sonder le candidat :

« Vous êtes Bourguignon, jeune homme? Dites-nous donc ce qui vous a frappé dans votre région, à quelles maisons, à quels monuments vont vos préférences. Connaissez-vous tel collègue, telle église? Les avez-vous bien regardés! »

Ouais! Quand le jeune homme saura ce qu'on va lui demander il saura aussi dans quel sens répondre? Eh bien! tant mieux. Si le souci de l'épreuve l'a obligé à quelques balades dans son pays natal il sera le dernier à s'en plaindre. Cela lui aura donné cent raisons qu'il ne soupçonnait pas auparavant d'être fier de son pays et peut-être d'y revenir faire une carrière heureuse.

Car c'est aussi dans le retour au pays, dans la connaissance profonde du terroir que nous trouverons le salut.

VII

ALORS, Régionalisme? Très franchement, très nettement : oui. Et voici pourquoi :
Nous avons vu, et compris j'espère, que la plupart des erreurs d'architecture avaient pour cause la méconnaissance totale de deux principes essentiels :

a) Une maison pour être utile et saine, en un mot habitable, doit être subordonnée au climat et aux habitudes de sa région ;

b) Une maison, pour être belle, doit pouvoir s'intégrer discrètement au paysage.

C'est tout. C'est beaucoup ! Je n'écris pas pour les spécialistes qui — bien entendu — connaissent cela mieux que moi (mais l'ont parfois oublié ou jeté par-dessus bord) je les prie donc de fermer mon livre s'ils ont eu la patience de le feuilleter jusqu'ici et de me permettre en tout

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

cas de laisser la parole à Olivier de Serres qui — dans son *Dessin du bâtiment champêtre* — exprime ces vérités avec autrement de bonheur que je ne le saurais faire.

« Deux choses sont requises aux bâtiments, à savoir : bonté et beauté, afin d'en retirer service agréable. Pour quoi joignant ensemble ces deux qualités-là, nous afferrons notre logis des champs en lieu sain et le composerons de bonne matière, avec convenable artifice ; dont sera évité le tardif repentir qui toujours suit l'inconsidéré avis de ceux qui bâtissent. »

Vauban, un peu plus tard, avait les mêmes soucis. N'en déplaît aux dames du Loiret ces soucis sont toujours d'actualité.

La pente des toits par exemple est de la plus haute importance. Elle varie d'une région à l'autre en fonction de la chute des pluies ou des neiges. Elle n'est donc pas la même en Picardie qu'en Haute-Provence et une fois déterminée elle n'a pas varié tant que les maçons et les usagers sont restés fidèles à la tradition, c'est-à-dire aux méthodes éprouvées. Et ceci les conduisait tout bonnement à demander à la région les matériaux dont ils avaient besoin. En Ardenne comme en

Anjou l'ardoise des carrières locales couvrait les toits. Ailleurs, faute d'ardoise, on utilisait la terre, le bois ou le chaume. Eût-on songé, dans le Valois riche en pierre tendre, à employer la lave de Volvic auvergnate ou la brique flamande? Logique et commodité s'accordaient pour simplifier la tâche des constructeurs et donner satisfaction à leurs clients.

L'unité de pente des toits, ce respect des *normes régionales* qui déterminaient la forme et la hauteur des cheminées, les dimensions des ouvertures, les plans des maisons (eux-mêmes toujours adaptés aux usages et besoins de la région) et l'emploi des matériaux ont donné aux villages ce caractère, ce style, cette tenue qui font leur charme.

Que les pignons et les toits se profilent sur le ciel ou qu'on les aperçoive d'une route surplombante, l'œil en est toujours satisfait, le moins sensible des touristes ne peut en contempler la belle ordonnance sans en être confusément épris.

Voici donc un beau village bourguignon et son ensemble harmonieux de maisons grises, de toits de tuiles dont les tons à la fois sombres et

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

chauds s'accordent si bien aux masses de verdure environnantes. Mais là-bas à côté de l'église quelque chose nous a choqués, comme le son aigre d'un mirliton qui se mêlerait incongrûment à ceux d'un quatuor à cordes ? Que viennent faire ici ce blanc cru, ce bleu inattendu, ce rouge intempestif ? C'est la maison d'un « original » qui ayant passé ses vacances à Cambo, a voulu sans se soucier de ses voisins, avoir ici sa maison basque et, par économie, l'a fait couvrir de tuiles mécaniques¹.

Un peu plus loin nouveau choc. Cette fois c'est un pavillon « moderne » à terrasse, aux murs d'un vilain jaune et dont les volets verts « jurent » avec les feuillages des alentours. L'absence de toit est ici aussi choquante que le serait, dans une ville arabe, la présence d'un toit tourangeau.

Cette connaissance de la valeur des rapports

1. Il faut interdire l'emploi de ces horribles tuiles que Lupold appelle « la lèpre rouge ». Le concours d'Orléans (voir plus loin) a révélé une nouvelle tuile plate à talon repoussé, ingénieuse et légère, mise au point par les chaudronniers du Loiret et fabriquée avec la terre du pays. La couleur et la forme de ces tuiles s'associent parfaitement au paysage.

DE LA MAISON FRANÇAISE

que les gens de chez nous semblent maintenant avoir perdue, ils se la transmettaient autrefois quasi héréditairement, obéissant à une discipline tacite et traditionnelle. Est-ce à dire qu'ils manquaient de fantaisie ? Non car celle-ci ne se faisait pas faute de se manifester dans mille détails ingénieux et charmants auxquels se complaisaient aussi les artisans régionaux : corniches, détails sculptés, épis de faîtage, enseignes, girouettes, volutes des balcons. Mais l'unité de la matière et de la couleur maintenait à l'ensemble une tenue, une distinction bien rares aujourd'hui¹.

Le fameux « individualisme » français a tout gâté en se donnant libre cours dans un domaine qu'il avait jadis respecté. Cet individualisme (dont il me coûte — croyez-le bien — de médire) a fait ici d'horribles ravages et porte une très lourde responsabilité.

Un ami me parlait un jour de la copie en architecture ou, pour employer la terminologie

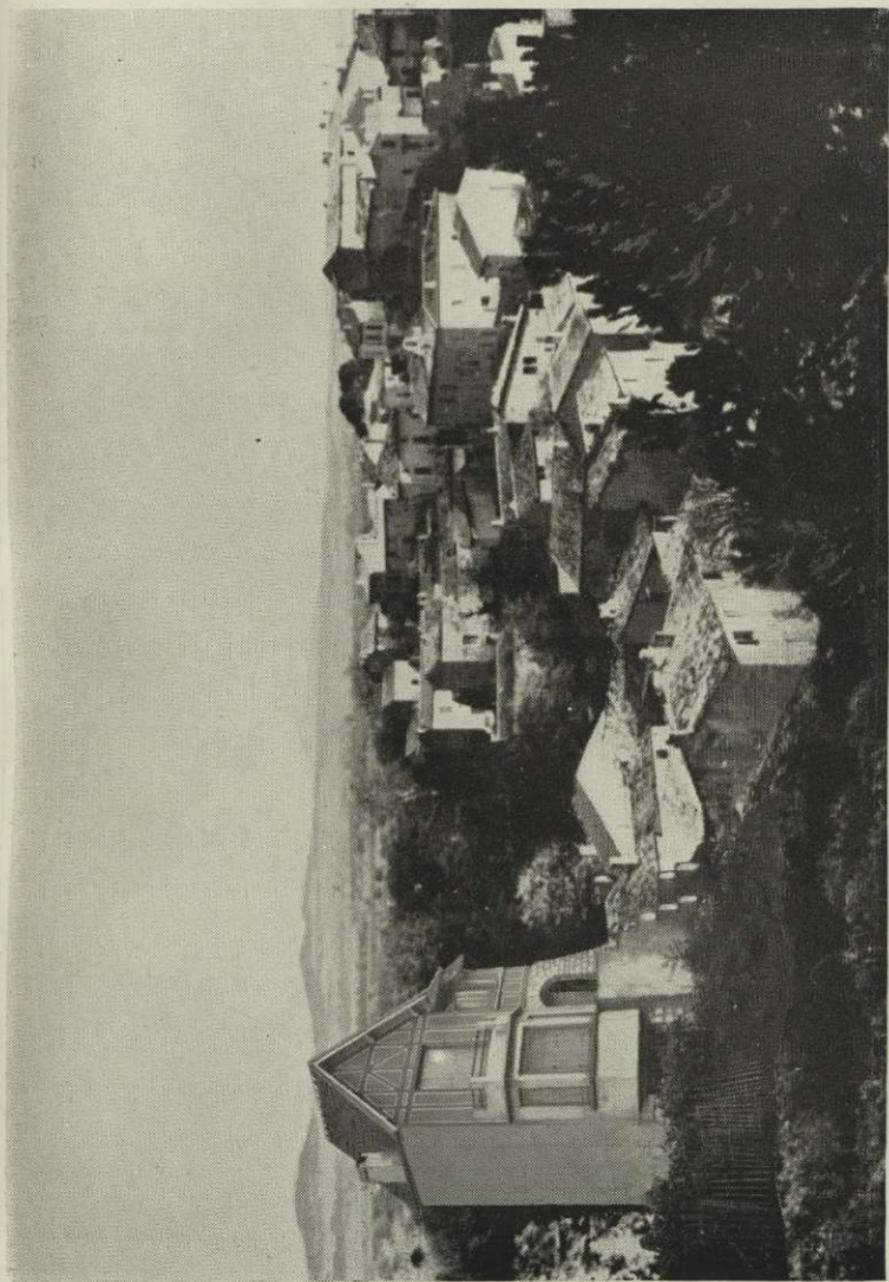
1. Un reproche que l'on fera volontiers au parti pris régionaliste c'est qu'il risque de provoquer une uniformité ennuyeuse. Evidemment, si les architectes manquent d'imagination ou de talent.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

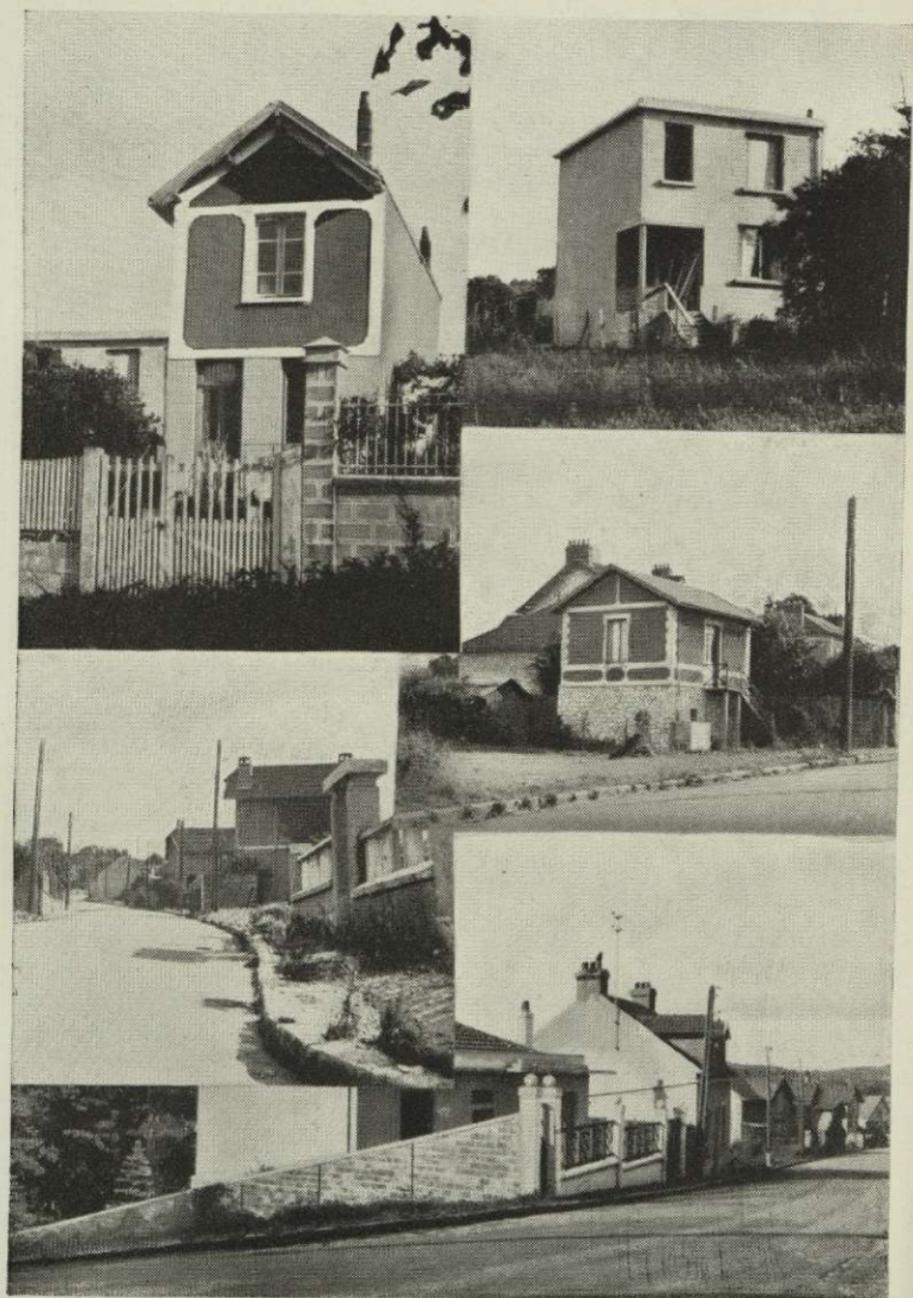
péjorative, du *plagiat* contre quoi les œuvres « originales » (ou prétendues telles) ne sauraient être trop protégées. Un architecte, présent à la discussion, n'hésita pas à soutenir la thèse contraire.

« On déplore trop souvent — nous dit-il — l'impuissance de notre époque à créer un style. Or la disparate (et souvent l'exécrable) ne naissent-ils point la plupart du temps de ce désir présomptueux que nous avons tous de nous singulariser ? » C'est vrai; les fameux *chantiers du Cardinal* ont doté la banlieue de Paris d'une bonne centaine d'églises disons... surprenantes qui, si elles ont à coup sûr conduit le bon prélat tout droit au paradis, vaudront (espérons-le) quelques années de purgatoire à certains de leurs auteurs.

Car saint Pierre qui fut mêlé — comme on sait — à une très vieille histoire d'entreprise (*tu es Petrus et super banc petram...*) ne plaisante pas avec les constructeurs. S'il pouvait donner son avis il dirait à nos amis : « Soyez moins vains de votre talent. Choisissez-vous un bon modèle et faute de pouvoir le surpasser, copiez-le. Qu'eussent fait vos devanciers, qu'eussiez-vous



9, — L'intruse.



10. — Voyez terrasse!

fait vous-mêmes si les créateurs des chapiteaux classiques (dont vous ne vous faites pas faute d'user et d'abuser) avaient été protégés par des brevets ? Les maçons des églises romanes étaient plus modestes mais combien plus forts que vous ! Aux tailleurs de pierre ils confiaient la sculpture des figures et la décoration des façades. C'était tout de même autre chose que les bigorneaux, les éventails et les rutabagas stylisés dont vous agrémentez vous-mêmes les dessus de portes de vos pauvres maisons. »

Originalité contestable d'ailleurs car ces éléments décoratifs sont empruntés pour la plupart, aux artistes qui, tout de suite après la grande guerre se groupèrent autour de Süe et d'André Mare pour tenter — après tant d'autres — de créer un style. Effort louable mais qui rappelle toujours un peu la recherche de la pierre philosophale et le leurre derrière lequel s'essoufflent vainement les lévriers.

La Bruyère écrivait : « On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. » Le moment semble venu de faire maintenant de l'architecture ce qu'on a fait du style et de revenir, faute de mieux, à l'imitation créatrice.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

A tous ceux qui piétinent d'impatience, je ne saurais trop conseiller de méditer ces autres lignes de La Bruyère : « Le génie et les grands talents manquent souvent... Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage. »

Tout est toujours plus simple mais aussi plus difficile qu'on ne le croit. Puisque nous relisons La Bruyère notons encore ceci : « Il y a des lieux que l'on admire ; il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimerait à vivre. »

La recherche de l'admirable a conduit à cette frénésie individualiste gâcheuse de talents... et de paysages.

Si nous revenions plus modestement à la maison « où l'on aimerait à vivre » tout le monde y trouverait son compte et les architectes une renommée de meilleur aloi.

VIII

EN proposant comme remède à notre architecture malade le retour à la tradition et aux vieilles disciplines, nous avons tous conscience de préférer à la médication brutale, à la purge de cheval, un « régime » facile à suivre.

Ce régime a fait ses preuves. Ses adeptes sont nombreux. C'est le jeune architecte Le Mème qui, en Savoie, reprenant avec franchise le « parti » régional, a construit ces admirables maisons de bois à Mégève et aux environs, conservant au pays tout son caractère. Ce qui ne l'a pas empêché d'alléger les toitures et de substituer au schiste ardoisier, trop lourd, d'autres modes de couverture moins dispendieux et plus pratiques.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

C'est M. Léandre Vaillat qui écrit¹ : « Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que, si l'on emploie dans chaque pays le matériau qui a prévalu au cours des âges, il aura plus de chances de s'intégrer à l'harmonie du milieu... C'est la disparate qui cause la laideur. La manifestation d'un individualisme hors de propos nuit autant à celui qui en porte la responsabilité qu'à ceux qui en subissent malgré eux le voisinage. »

C'est M. Prost qui, au Maroc, avec le maréchal Lyautey a créé des villes entières, jeunes dans le sens le plus large du mot mais se rattachant intelligemment au passé et sa réussite a fait l'objet récemment, d'un rapport de la commission d'urbanisme du très vivant « *Comité national de l'organisation française* » je lis dans ce même bulletin : « L'œuvre du Maréchal et de ses collaborateurs suscite chez le visiteur du Maroc, un sentiment d'orgueil pour notre patrie, à la vue du travail accompli et de ses résultats magnifiques. ² »

1. *L'Illustration*, numéro du 20 mai 1939 sur l'habitation.

2. M. Prost est à Istamboul où il a créé la place située au bout du pont de la Corne-d'Or, devant la mosquée de Karyé-Djani, travail très heureux et qui a embelli ce coin.

C'est Roger Wild dont je relis ces lignes :

« Toute région pourvue d'une tradition, possède originellement les traditions qui s'adaptent le mieux à son ambiance et sont naturellement assorties à sa végétation, à la couleur de sa terre, aux mouvants aspects de son ciel... Aucune architecture venue d'ailleurs, si parfaite soit-elle, ne saurait sous le rapport de l'incorporation harmonieuse au paysage, rivaliser avec ces authentiques constructions du cru qui semblent de véritables produits du sol¹. »

C'est l'actif conservateur du Musée des arts et traditions populaires qui, faisant mieux que prêcher, recueille les documents du folklore français pour nous les présenter bientôt avec une intelligence et un art hors de pair.

C'est M. Morane, préfet du Loiret, qui menant aussi le bon combat a fait appel aux architectes pour reconstruire le val de Loire dans un esprit que définit en ces termes (et fort bien) le programme du concours : « Nul doute que ces reconstructions ne permettent d'introduire dans ces cités anciennes des améliorations précieuses

1. Roger Wild, article paru dans *L'Usine*.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

en matière d'hygiène et de confort ; mais il serait regrettable de ne pas leur restituer leur caractère, leur silhouette et leur couleur qui s'associaient si bien aux lignes paisibles des rivages de la Loire et qui étaient, il y a quelques semaines encore, l'un des attraits touristiques de la région. »

C'est enfin M. Auguste Perret, l'auteur célèbre du théâtre des Champs-Élysées, du garde-meuble des Gobelins et du Musée des travaux publics (qu'on achève non loin de la Seine, dans le quartier de Chaillot). Pourtant M. Auguste Perret n'est pas très emballé par les résultats du concours du Loiret. Il a bien voulu me faire part des critiques assez pertinentes qu'il adresse à l'un des projets primés, qu'il appelle drôlement « cette bonne vieille petite maison toute neuve ».

Mais sa lettre qu'il me pardonnera d'avoir reproduite ici ne dit-elle pas :

« Régionalisme oui, mais authentique, c'est-à-dire issu du climat, des besoins de la région, satisfaits au moyen des matériaux de la région. Mais s'inspirer des formes anciennes et réaliser à l'aide de matériaux venus de partout nous conduira tout droit au décor d'opéra-comique.

« La tradition c'est faire ce que feraient nos grands anciens, s'ils étaient à notre place. Ils ne feraient pas aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier. Ils emploieraient les moyens d'aujourd'hui mais, formés comme ils l'étaient, ils sauraient les soumettre à des conditions permanentes (climat, nature des matériaux, protection contre les intempéries, signification universelle et éternelle de certaines lignes et de certaines formes, etc...), qui régissent l'architecture et qui rattacheraient naturellement au passé leurs productions nouvelles. »

N'avais-je pas raison de ranger M. Perret parmi nous, malgré qu'il en ait, et surtout d'avoir gardé son opinion « pour la bonne bouche » ? Nous voici en bonne compagnie.

J'avais écrit, en effet, au début de ma campagne dans l'esquisse d'un programme :

« Il semble que nous soyons d'ores et déjà d'accord sur les points essentiels suivants :

« a) Enrayer par tous moyens la possibilité de construire n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment ;

« b) Faire comprendre aux futurs propriétai-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

res que la décence, la logique et aussi *leur intérêt* leur commandent de rester fidèles à l'esprit et aux matériaux de leur région ;

« c) Sauver ce qui reste de l'héritage, le restaurer sans le défigurer, *en dégager la leçon*, éviter avec circonspection *de s'encroûter dans le pastiche bête* ou de tomber dans l'ultra-moderne saugrenu. »

Et j'ajoutais :

Tout cela, Lupold l'a condensé dans une excellente formule. « Il faut — dit-il — solution qui exige évidemment plus de réflexion et plus d'efforts — chercher une synthèse du *rationnel* et du *traditionnel*. »

Qui est Lupold ? Sous ce pseudonyme septentrional se cache un trop modeste savant qui dirige maintenant notre équipe. Sa documentation et sa compétence nous sont d'un grand secours. Pour enrichir encore cette documentation mais plus encore l'esprit de nos futurs architectes, nous décidâmes de composer avec la collaboration de ceux-ci le catalogue de la Maison française.

Dans cette vue, Lupold a bien voulu se charger de rédiger un questionnaire extrêmement

« serré » que nous avons demandé à *qui de droit* d'adresser à tous les élèves des Ecoles des Beaux-Arts de France.

Nous ne savons pas encore à l'heure qu'il est si l'importance que nous attachons à ce travail sera comprise par les membres de l'enseignement supérieur de l'architecture. Jusqu'ici la pomme nous a été prodiguée, mais notre projet semble dormir, comme il convient sans doute, dans un de ces trop fameux dossiers de l'administration française.

Les lecteurs que ce livre aura eu le bonheur de tenir encore éveillés trouveront peut-être quelque plaisir à prendre connaissance de ce programme de travail.

L'exposé dont il est précédé en résumé le but et l'esprit. Les questions très nettement posées, les exemples, les recommandations ont sérieusement mâché la besogne des élèves. Je devrais dire aussi : de nos collaborateurs bénévoles car nous souhaiterions qu'il donnât à tout le monde l'envie de participer à l'enquête. Quiconque aime regarder et comprendre, quiconque sait tenir un crayon, prendre une photo ou rédiger un petit rapport, quiconque, aimant son pays, prend plai-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

sir à le décrire avec intelligence peut nous aider et *doit nous aider*.

Pour avoir vaguement parlé de ce catalogue dans le journal où j'écrivais, j'ai reçu plusieurs coups de téléphone d'architectes, d'ingénieurs de l'Administration, d'entrepreneurs impatients d'en avoir des nouvelles. Notre documentation, une fois rassemblée et sans cesse enrichie, sera à la disposition de tous ceux qui désireront y puiser des idées et des renseignements. Nous ne serons donc jamais trop à constituer l'ouvrage.

Vous allez maintenant savoir comment l'on doit s'y prendre pour mener à bien le travail :

Voici, en effet, l'aide-mémoire que nous avons prié M. Landowski de soumettre à l'attention des professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts :

UNE ENQUÊTE SUR LA MAISON TRADITIONNELLE :

Depuis plus de cinquante ans, les petites villes, les villages, les campagnes s'enlaidissent, les caractères régionaux s'effacent. Partout, jadis l'œuvre des hommes faisait corps avec le paysage ; à présent, elle devient uniforme d'une ré-

gion à l'autre autant que disparate dans la région même.

Les jeunes ne permettront plus ces atteintes au visage de la France.

Pour les aider à trouver les causes du mal et les moyens de le combattre, dans l'espoir qu'ils réussiront là où leurs anciens ont échoué, ceux-ci leur demandent de porter leurs regards frais vers les maisons traditionnelles, chefs-d'œuvre des artisans d'autrefois, expression parfaite des genres de vie de nos ancêtres.

Certes il n'est pas question de retourner aveuglément à des formes condamnées par les progrès de l'hygiène, de la technique et de l'économie, mais de sauver de l'héritage, à la faveur d'une enquête attentive et fervente, ce qui peut être sauvé, ce qui mérite de l'être.

Conseils :

1. Travaillez en équipe. Répartissez les tâches selon les aptitudes ;

2. Délimitez avec soin la région que vous voulez étudier. Pour cela entendez-vous avec

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

les équipes des régions avoisinantes. Efforcez-vous de tracer des frontières logiques, mais sans trop approfondir. Les vraies frontières se dégageront après l'enquête ;

3. Pour une région déterminée il existe plusieurs genres de maisons, dont chacun correspond à un genre de vie : cultivateurs, artisans, commerçants, etc... Dégagez les types principaux ;

4. Pour dégager ces types, délaissez les maisons d'aspect exceptionnel et singulier. De préférence aux maisons fortement marquées par des styles historiques, choisissez celles qui présentent le maximum de caractères permanents et dominants. Ne dédaignez pas les maisons simples et familières ; ce sont elles surtout qui expriment le pays ;

5. Joignez aux observations directes les informations prises auprès des habitants et artisans : c'est indispensable pour l'étude des fonctions et des techniques et pour la nomenclature. Notez les noms en français et en patois ;

6. Si vous en avez le goût et la possibilité, consultez les livres sur le sujet (indiquez alors lesquels), mais sans tomber dans un excès de dé-

DE LA MAISON FRANÇAISE

pouillement bibliographique. L'essentiel est pour vous d'*écouter*, de *regarder*, de *réfléchir*.

Votre réponse comportera, avec une lettre-bordereau d'envoi :

- a) Autant de dossiers A, numérotés de 1 à 10 ; qu'il y aura de types de maisons dans votre région (chapitre A du questionnaire) ;
- b) Un dossier B (chapitre B du questionnaire).

7. Les dossiers A ne seront pas trop denses (le temps vous manquerait) ni trop minces (excès de schématisation, omissions substantielles). Le texte ne devra pas dépasser une vingtaine de pages dactylographiées de format commercial. Joignez au texte, selon vos possibilités, des dessins, plans, photos, cartes postales d'ensembles ou de détails ;

8. Le dossier B sera en principe très sensiblement réduit par rapport aux divers dossiers A. Le cas échéant, il sera, lui aussi, illustré ;

9. Pour épargner votre temps, évitez les « doublons » à l'aide de renvois. Exemple : les matériaux décrits pour le type A-1 se retrouvent dans le type A-2, etc. ; dans ce cas faites autant de renvois qu'il sera nécessaire ;

10. Il suffit de bien répartir le travail.

Dans les divers lieux où vous avez à vous rendre pour cette enquête, faites-vous introduire auprès des autorités et par celles-ci auprès des habitants des maisons à étudier et des artisans qui les construisent. Dans vos rapports avec ces habitants et artisans soyez courtois et discrets, leur temps est précieux et ils sont chez eux.

La maison traditionnelle :

L'enquête ayant la région pour base, les divers types de maisons appartenant à une même région seront successivement considérés :

- a) Séparément;
- b) Dans leur ensemble.

A. — POUR CHACUN DES TYPES DE MAISONS DANS UNE MÊME RÉGION

1. *Rapports de la maison et de l'habitant.* — Situation de la maison et éventuellement de ses dépendances et de son domaine par rapport aux autres maisons. Rues et chemins d'accès. Si besoin est, consulter et même relever le plan ca-

DE LA MAISON FRANÇAISE

dastral conservé à la mairie pour bien situer la maison dans son milieu géographique et humain.

Exemple : dans un village du Santerre, les fermes sont groupées dans le village (pays de champ ouvert) alors que dans la plaine les exploitations rurales sont dispersées, le bourg renfermant surtout les maisons des artisans et commerçants et les services publics (Bocage).

2. *Maison et son domaine*. — Situation de la maison et éventuellement de ses dépendances, par rapport au jardin, au potager, à la mare, au fumier, aux cultures. Dispositifs pour abriter la maison (rideaux d'arbres) et l'enclure (murs, haies, grilles...).

Exemple : au pays de Caux, les dépendances d'une exploitation rurale s'éparpillent dans l'herbage autour du logis, et le tout est enclos par un fossé planté d'arbres; au delà, des champs sans clôtures.

3. *Bâtiments de la maison les uns par rapport aux autres*. — Si la maison comporte des dépendances, situation des divers bâtiments les uns par rapport aux autres.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Exemple : Dans le Vexin français les bâtiments, plus ou moins accolés les uns aux autres, décrivent une cour rectangulaire fermée, alors qu'en Bresse les bâtiments se groupent en ordre lâche dans une cour ouverte qu'environnent les champs clos ; par contraste, au pays basque labourdin, logis, grange, étable, bergerie, écurie, remise et four sont rassemblés sous un même toit.

4. *Fonction et plan de chacun des bâtiments de la maison.* — Indiquer le nom et la fonction générale et, éventuellement, le nom et la fonction de chacun des locaux qu'il renferme, de la cave au grenier et étage par étage. Plan, coupe, élévation de ce bâtiment. Pour chacun des locaux renfermés dans ce bâtiment, inventaire *sommaire* du contenu, en faisant figurer sur le plan l'emplacement des éléments les plus importants (cheminée, évier, lit, table sur laquelle on mange, etc...).

5. *Structure de chacun des bâtiments de la maison.* — Dans de nombreux cas évidemment, il ne conviendra de retenir qu'un nombre res-



Grandeur...



II. — ...et décadence.



12. — Le chemin des ânes.

treint de paragraphes. Par exemple, s'il s'agit d'une grange ou d'un puits.

1° *Fondations et murs* en moellons, pierre de taille, briques, bois, pisé, pans de bois et de torchis. Répartition et assemblage des matériaux (exemple : soubassement en rognons de silex, murs en pans de bois et briques en *opus spicatum...*). Dispositifs de protection des murs contre le vent et la pluie. Exemple : pignon d'Ouest protégé d'ardoises ou de bardeaux en Normandie maritime; murs gouttereaux en saille pour protéger le pignon façade (en pays basque labourdin). Enduits extérieurs;

2° *Charpente* à chevrons ou à pannes (dans ce dernier cas beaucoup plus rare en France, le toit est supporté par des pièces de bois reposant à chaque extrémité sur des murs-pignons). Décrire et qualifier les principaux modes d'assemblages et leurs éléments. Silhouette du toit (aigu ou bas, à deux rampants ou davantage...);

3° *Couverture* en joncs, bruyères, chaume, bois (bardeaux), pierre, laves, tuiles plates à crochets, plates à chevilles, creuses, en écaille, panne, ardoise, tuiles faîtières...;

4° *Ouvertures* : dans les murs et dans le toit :

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

portes, fenêtres, lucarnes, trous d'éviers. Aspect général. Détails d'huissierie, de ferronnerie, volets châssis, peintures, serrures, loquets, boutons, gonds, clanches...;

5° *Souches de cheminée*;

6° *Ruissellement des eaux* : corniches, gouttières;

7° *Divers éléments extérieurs*. Epis de faîtages, girouettes, motifs de rampants, enseignes, linteaux sculptés et gravés, cadrans solaires, niches et statues, inscriptions... ;

8° *Planchers et sols*. Sols en terre battue, dallés, carrelés, planchéiés;

9° *Escaliers*. Structure. Détail du limon et de la rampe ;

10° *Cheminées*. Cheminées de pignon, cheminées à chauffer au large (très rares en France, il en subsiste par exemple en Bresse). Atre peu ou très surélevé, cavité pour déposer l'oribus (vieux mode d'éclairage) ouverture du four, manteau et hotte de la cheminée, place pour le banc des vieux, etc...;

11° *Evacuation des eaux usées*. Eviers...;

12° *Divers éléments intérieurs*. Revêtements

DE LA MAISON FRANÇAISE

et décoration des murs et des plafonds. Boiserie;

13° *Latrines.*

6. *Matériaux de construction.* Pour chacun des matériaux mis en œuvre dans la construction de la maison :

1° Provenance;

2° Technique et outillage d'extraction, de fabrication et de mise en œuvre;

3° Artisans exerçant ces techniques.

7. *L'homme et la maison.* — La maison exprime le genre de vie et les caractères sociologiques de ses habitants. Décrire sommairement ce genre de vie et dégager ce qui dans la maison, est propre au genre de vie.

Exemples : Importance de la grange chez les cultivateurs de céréales. Nombre élevé de pièces d'habitation dans la maison basque (grande famille). Place de l'atelier et utilisation de la cour, pour une maison d'artisan.

8. *Caractères esthétiques.* — Problèmes posés

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

par les rapports entre l'esthétique et la fonction.
Exemple : la corniche, la gouttière.

Influence et survivance des styles historiques. En art populaire on observe très fréquemment un décalage chronologique. *Exemple* : ouverture des portes de fermes, en basse Bretagne, datant du XVIII^e siècle (survivance gothique). Portes à moulures contournées en Normandie ou ailleurs, datant du XIX^e siècle (survivance du XVIII^e siècle).

9. *Un portrait de la maison.* — Après cette étude analytique, donner une impression d'ensemble, en retenant les caractères les plus saillants; faire en quelque sorte le « portrait » de la maison.

B. — POUR L'ENSEMBLE DES TYPES DE MAISONS DANS UNE MÊME RÉGION

1. *Caractères régionaux communs aux divers types.* — Les maisons d'une même région ont entre elles, malgré la diversité des types résultant de la diversité du genre de vie, un air de fa-

mille. *Exemple* : dans le pays d'Auge, une ferme, un manoir, une maison de bourg se ressemblent.

Dégager les caractères communs. Rappel sommaire des caractères originaux propres à chaque type.

2. Régression et évolution.

1° Signaler les régressions totales ou partielles. *Exemple* : la silhouette du toit reste la même, mais le chaume est remplacé par de la tôle ondulée un peu partout, en France. Les murs en torchis et pans de bois sont remplacés par les murs en briques (Sologne, Picardie, Normandie, etc.) ;

2° Analyser sommairement les causes de ces régressions et évolutions... Prix de revient des matériaux, raréfaction ou disparition de certains artisans, dépopulation, évolution économique et technique, règlements, besoin de confort et d'hygiène, influence du bon ou du mauvais goût de la ville, internationalisme architectural, etc., etc...

Exemples : On ne couvre plus en bardeaux (cherté ou manque d'artisans). On délaisse les fours à pains (livraison à domicile) les fenils s'agrandissent (développement de l'élevage).

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Plus d'aires à battre couvertes (battage mécanique aux champs). Accroissement du nombre de pièces dans le logis (cuisine ou chambres séparées de la salle). Horreur du style basque-normand-provençal en Ile-de-France (faux rustique). Toits, terrasses (adoption de ce mode de construction plus ou moins justifié) etc...

3. *Qu'en pensez-vous?*

Etes-vous :

1° Pour un abandon radical des traditions avec recours à des solutions purement rationnelles?

2° Pour une copie intégrale du passé ?

3° Pour la recherche d'une solution autre ?
Que proposez-vous?

Avant de se mettre au travail, nos jeunes gens — et nos collaborateurs bénévoles — auront intérêt à lire l'admirable étude du commandant Quennedey sur l'habitation rouennaise. Cette monographie extrêmement documentée, enrichie de photographies de vieilles maisons (aujourd'hui détruites hélas!) a été conçue et élaborée suivant un plan très rigoureux dont on sou-

haiterait que voulussent s'inspirer les imitateurs pour chaque ville ou région française. Cet ouvrage, dont les futurs reconstructeurs de Rouen *devront* faire leur profit s'ils veulent vraiment se montrer à la hauteur de leur tâche et ne rien dédaigner de tout ce qui peut contribuer à la faciliter, est d'une importance insoupçonnable.

Nous serions tous heureux d'avoir sur ce qui précède, l'avis de M. Auguste Perret car autant que lui nous désirons éviter de tomber dans ce ce qu'il appelle le décor d'opéra-comique (quoique, tout bien pesé, ce dernier nous semble moins abominable que celui de certains films d'épouvante encore présents à notre mémoire). N'est-ce pas M. Perret qui parlant des créations de ce cher M. X... (du chemin des ânes) eut ce mot cruel mais si juste : « Non ! Tout cela ne fera pas de belles ruines. »

Donc pas d'opéra-comique. C'est le moment de reparler de certaines villes autrichiennes comme Innsbruck par exemple. Autant nous avons été séduits par le caractère authentique de Salzbourg, restée, comme Senlis, bien « dans son jus » autant Innsbruck nous déconcerta. Tout y est si repeint, si apprêté, si surchargé

d'éléments folkloriques trop souvent factices, qu'il est presque impossible de distinguer l'ancien de la copie. A l'arrivée, c'est un ravissement; mais au bout d'une heure on a compris et l'enchantement fait place au regret de ne plus voir ces vieilles maisons autrement qu'« embaumées » par excès de piété¹.

C'est donc ici affaire de doigté, comme en tout. Les restaurations chez nous, n'ont guère été plus heureuses. Quant aux pastiches!

Il est, à l'entrée de la rue Dauphine sur un quai de Paris certaines bâtisses qui prétendent demeurer fidèles à l'esprit « Louis XIII » et sont à peine moins ridicules que les bourgeois de 1880 qui se faisaient peindre, déguisés en mousquetaires, par Roybet.

Si le retour au régionalisme devait donner de tels résultats, mieux vaudrait qu'il n'en fût jamais question.

Ce « doigté » dont il faut faire montre même dans l'application des théories les plus absolues (et ce n'est pas, Dieu merci, le cas de la nôtre) nous commande d'ouvrir ici une parenthèse.

1. Cf. J. Giraudoux (*Pleins Pouvoirs*) : « Il est des pays qui se maquillent comme des femmes. »

J'ai dit en effet que le respect de la tradition ne devait en aucun cas interdire à l'architecture de s'intéresser aux solutions rationnelles. Or celles-ci peuvent conduire à la recherche de formes nouvelles. Dans certains cas même (bâtiments industriels par exemple) les formes nouvelles s'imposeront logiquement. Les « sheds » ont ainsi remplacé un jour les toitures sur greniers ou faux greniers de nos vieilles usines, dispensant un meilleur éclairage des parties profondes que les fenêtres latérales. Les silos, les châteaux d'eau, les centrales électriques ne peuvent, cela va sans dire, être camouflés au point de ressembler à une folie Louis XV ou à un monastère gothique. Je vais plus loin : il serait arbitraire de condamner certaine esthétique, discutable peut-être mais non dépourvue d'une certaine beauté lorsqu'elle est servie par une technique impeccable.

Je veux parler de celle qui naît de ces jeux intelligents de l'esprit et qui, trouvant son équilibre et sa plénitude dans les rapports de volumes strictement géométriques, se met au service des besoins et des goûts nouveaux.

Architectures peut-être éphémères, vouées aux

vicissitudes de la surenchère et des spéculations, mais dont on ne peut nier la séduction.

Même appliquées à la maison isolée ces recherches ne vont pas sans certains « bonheurs » et je n'en donnerai pas d'autre exemple que cette maison de l'architecte Lurçat très joliment en valeur sur le fond des verdure de Ville-d'Avray.

Il y a donc des cas d'espèce qui devront retenir l'attention de ceux à qui pourrait incomber un jour, selon notre vœu, le soin de diriger la construction.

C'est pour eux que Roger Wild, déjà cité, dans une très intelligente étude sur le logement ouvrier parue dans *L'Usine*, écrivait :

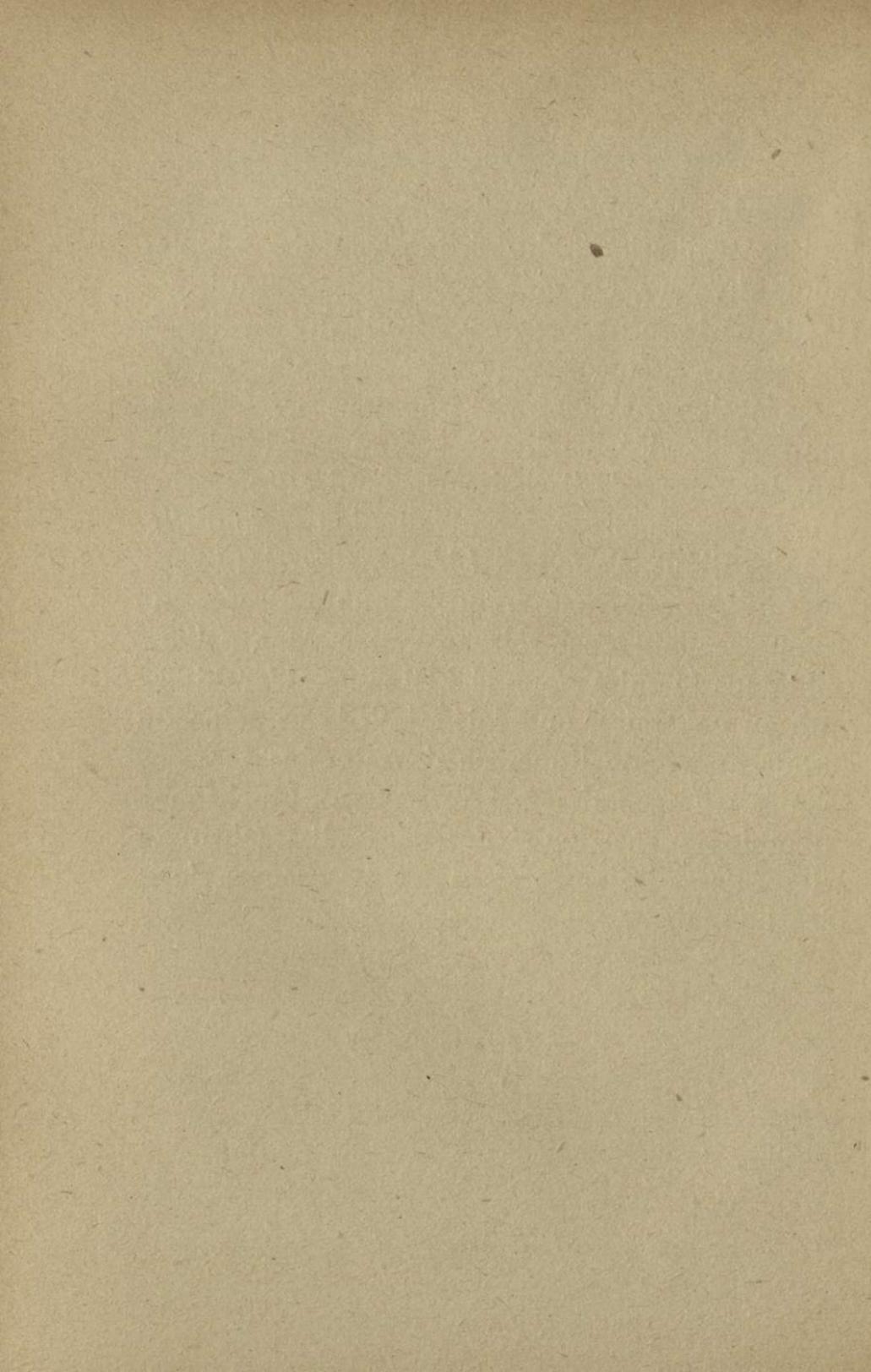
« Il faut agir avec beaucoup de prudence. Souvent les intentions les plus généreuses, l'altruisme le plus sincère sont mal compris... A ne voir la question que sous l'angle de la démophilie, en ne pensant qu'au confort des futurs habitants, en oubliant que les maisons n'existent pas seulement pour ceux qui les occupent *mais aussi pour ceux qui les voient*, on risque d'amers désenchantements.

« Tandis qu'on ne s'expose à aucune déconvenue en prenant pour centre de ses préoccupations

DE LA MAISON FRANÇAISE

pations le respect régional et le souci de réaliser la décentralisation industrielle sans nuire à l'harmonie du pays. Ce sont là des objectifs qui obtiendront le suffrage de tous les beaux esprits. »

C'est précisément pour éviter de tomber dans une réaction mal comprise que nous préconisons, non pas la décentralisation pure et simple de l'enseignement de l'architecture qui est en principe réalisée, mais la décentralisation *rationnelle*. Je m'explique. Pour la médecine, pour les sciences ou le droit, peu importe qu'un professeur originaire de Douai soit envoyé à Montpellier, puis dans la suite nommé à Rennes. L'architecture au contraire, une fois admis le principe du retour au régionalisme, ne devrait plus être enseignée que par des maîtres, sinon autochtones, du moins ayant donné des gages d'attachement à la région où ils professent et des preuves de la bien connaître.



IX

SI nous voulons non seulement renouer avec la grande tradition d'un enseignement qui valut, naguère, tant de prestige à la France (celui des Blondel, des Levau, des de Cotte, des Baltard, des Viollet-le-Duc) mais encore rendre à l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts, toute sa vigueur et sa fertilité, des mesures rapides s'imposent. On a beaucoup dénigré cette vieille maison du quai Malaquais. Certains voudraient l'envoyer au bain. Moins radical et tenant compte de l'importance qu'elle présente encore aux yeux de la jeunesse du monde (sait-on seulement ici que pour les futurs architectes américains le « prix de Paris », consécration de la « première » faite chez nous, est l'équivalent de notre prix de Rome?) moins cruel en tout cas,

je conseillerai pour elle la campagne. Elle y possède de belles maisons en Normandie, en Bretagne, en Gascogne, en Provence. Ce sont les écoles régionales. Viollet-le-Duc avait rêvé lui aussi de ce retour aux champs dont j'ai parlé tout à l'heure, de ce métier acquis dans l'étude *sur place* des villes, des villages, des fermes, des manoirs.

La théorie elle-même ne gagnerait-elle pas à être sérieusement révisée et enrichie?

Je ne suis pas suspect, je crois, de sacrifier trop souvent aux dieux païens de la science et du « dynamisme » modernes mais je tiendrais pour coupable le mépris pur et simple des offrandes de leurs fidèles.

Ainsi Monge, inventant la *géométrie descriptive*, la *théorie des ombres* et la *perspective*, et perfectionnant la *statique* a rendu d'incomparables services à nos architectes. Que penserait un esprit curieux comme Léonard de Vinci de ces notes que m'a communiquées un correspondant trop modeste pour que je le nomme et dont je vais donner ici quelques extraits.

C'est un point de vue que d'aucuns, un peu trop légèrement, qualifieront sans doute *d'amu-*

sant. Je serais tenté pour ma part d'y voir l'amorce d'une étude profonde qui s'imposerait, l'occasion en tout cas de méditations sérieuses pour les architectes et même les décorateurs.

Le voici :

« La science qui prétend désormais disposer de la faculté d'élever la pensée et de conduire l'humanité vers un destin meilleur, d'un bond, nous mène sur les rivages d'un nouveau Walhalla.

« Le bois de cette table est avant tout l'image résultant de vibrations magnétiques, à une fréquence déterminée ou déterminable, de fluides plus ou moins connus.

« Cette pièce, si calme, où vous croyez trouver la sérénité, est animée de mille fréquences, qui se croisent ou se heurtent, s'opposent ou se synchronisent. Ajoutez que ces fréquences sont variables, en fonction du temps, de l'action solaire et de mille autres circonstances.

« La lumière, à trois cent mille kilomètres à la seconde, et la sonnerie intempestive du téléphone, ne sont que des véhicules à vibrations retardataires, dans ce monde fulgurant que vous

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

découvrez avec un ravissement mêlé d'inquiétude.

« La couleur de ces rideaux est-elle seulement celle que vous aimez et que vous avez choisie? Ne possède-t-elle pas des propriétés bienfaisantes ou maléfiques, si elle « diffuse » la lumière et que la tenture voisine l'absorbe.

« N'oubliez pas que ce cendrier possède un champ magnétique; que si ce fauteuil est confortable, c'est que sa ligne et sa matière, appropriées au potentiel magnétique de votre visiteur lui inspireront à votre égard des sentiments d'aménité et de compréhension.

« Comment ne pas admettre, dans ces conditions, l'influence sur l'individu, du milieu physique et des objets qui l'entourent ou qu'il affectionne; et ne pas attribuer aux radiations magnétiques, au rayonnement de ces objets l'affection qu'il leur voue. »

.....

« Les pierres, dites précieuses, semblent exercer un rayonnement qui leur confère une séduction particulière. Il en va de même pour l'or, qui ne doit pas seulement à sa rareté la convoi-

tise dont il est l'objet, mais aussi à une attraction magnétique puissante. Et des métaux plus rares, mais d'un rayonnement moins intense, ne déchaînent pas d'aussi vastes appétits.

« Des corps d'une valeur plus grande, ou d'un éclat aussi physiquement pur que le cristal, même consacrés par la mode ou la rareté, ne sauraient exercer un rayonnement identique. Tout cela parce que les radiations magnétiques mal définies en différencient profondément les influences sur les individus.

.....

« *Ainsi les pierres les plus vulgaires de nos terroirs possèdent-elles des propriétés qui, pour être moins intenses n'en sont pas moins tangibles, pour une observation aiguë.*

« Le granit, malgré l'éclat de ses particules brillantes de mica, et la beauté de sa couleur, confère aux constructions une atmosphère d'austérité, de mystère, et un rayonnement intime qui semblent lui faire épouser profondément le milieu de son extraction.

« *Bien en place sur la lande bretonne, ou dans la montagne roussillonnaise, il ne dégage*

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

aucune impression de tristesse, mais au contraire l'impression d'une force permanente et d'une harmonie.

« Eloigné de son extraction, il n'est plus en accord avec son nouveau cadre. Une rupture d'équilibre apparaît, qui ne trouve pas de justification immédiate. *L'harmonie naturelle n'est plus.* C'est que le granit possède des radiations magnétiques propres, en parfait accord avec son milieu originel. Mais lorsque le granit est transplanté ses radiations ne sont plus au rythme des radiations du terroir d'exil.

« Il est simple, à ce point, de mêler les effets et les causes. Il est plus difficile de dire qu'il n'y a pas discordance entre les radiations des pierres transplantées et les radiations du milieu d'exil.

« Il est, en tout cas, une certitude bienfaisante; c'est *l'accord profond entre le ciel, la couleur de la lande bretonne et de ses vergers, la qualité de sa lumière, la rudesse de sa côte et de ses habitants, et la pierre étincelante et rugueuse tirée de ses carrières.*

« Ainsi s'harmonisent à leurs pierres et à leur glèbe, dans le plus étrange et le plus sensible

des accords, certains villages de l'Île-de-France, où les tuiles et les briques, malgré l'action du four, présentent, comme dans une mystérieuse polychromie, les mêmes constituantes que le sol des champs et l'humus des forêts.

« Ainsi nous est sensible une curieuse impression de pérennité que dégage, en Savoie comme en Auvergne et en Provence, et surtout dans les lieux écartés des agglomérations, *l'habitation traditionnelle, issue du roc et de la terre qui forment son assise*, et pétrie, semble-t-il, d'une matière si semblable, que le moindre matériau d'origine étrangère apparaît comme une tache violente dans le site qu'il insulte.

.. .. .

« Haute et basse fréquences — synchronisme de vibrations — équilibre des radiations — ces néologismes barbares deviendraient aimables à nos oreilles s'ils devaient exprimer, en unités mathématiques, l'harmonie des volumes et des couleurs du passé et du futur, permettre de composer des ensembles nouveaux, et rendre aussi indiscutable qu'une addition de deux chiffres

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

fres, la manière de bien faire et celle de mal faire.

« Ces notions entr'ouvrent cependant sur l'inconnu des portes mystérieuses. On n'hésite pas à affirmer que la pierre exilée se venge et qu'elle punit l'homme des violations subies.

.....

« Nous devons à nos prochains et à leur descendance des comptes sur chacun de nos actes. Mais lorsqu'il s'agit de construire, si notre acte est téméraire, non seulement il déterminera, dans le moment que nous vivons, des réactions magnétiques dangereuses, mais ces réactions pernicieuses affecteront les générations à venir. »

.....

Et notre ami ajoute :

« C'est aujourd'hui en France un devoir de reconnaître que rien n'a été fait depuis cinquante ans pour améliorer d'une façon réelle les conditions de l'habitat. Il convient de faire un retour sur le passé, et d'abolir l'esprit qui substitua à la discipline esthétique des belles années de notre histoire, l'égoïsme et l'individualisme

DE LA MAISON FRANÇAISE

anarchique dont les résultats sont malheureusement trop clairs.

« Egoïsme que d'abattre un arbre duquel rayonnent, pour le prochain, la paix et la santé. Egoïsme que de priver de soleil par une muraille trop haute, trop grise et mal placée, les enfants des maisons voisines.

« Anarchie que de vouloir affirmer en jaune ce qu'une sage coutume justifiée par l'utilité, le climat et le sol, avait construit en rouge.

« Anarchie que de vouloir opposer des matériaux, des styles, et des couleurs dans un antagonisme de radiations contraires, exposant l'individu aux plus funestes conséquences morales et sociales.

« Désordre et gâchis que de laisser se perdre le métier du carrier, du puisatier, du tuilier, du menuisier de village; que de déplacer de loin et à grands frais des tuiles rouges, des clôtures en béton, des tôles « galvanisées », et d'obliger les fils de ces artisans à s'agglutiner à de mornes banlieues pour y fabriquer ces laideurs.

« Indécence que de vouloir affirmer son Moi dans une élucubration bétonnée et tapageuse.

« Sérénité en revanche, et grandeur, dans les

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

ensembles issus des vastes desseins de nos architectes d'histoire.

« Sérénité et douceur, dans les villages de l'Ile-de-France aux maisons calmes et accueillantes du passé, alignant dans un ordre harmonieux leurs cheminées sur des toits confortables et d'une même pente.

« Sérénité et gentillesse dans ces chaumières ou maisons normandes, où le toit d'ardoise succède sans heurt au toit de chaume; où le silex taillé croisé de briques venues du hameau le plus proche, cotoie en toute simplicité le modeste galandage de la maison voisine, sans faire injure au grès doré des manoirs, tiré autrefois des carrières maintenant abandonnées. »

.....

Je songeais en lisant ce qui précède à tous ces doux mystères dont est faite l'âme des paysans, à ce que M. de la Varende m'avait dit lui aussi des croyances de son cher pays d'Ouche, et du gros morceau d'ambre qu'on y met encore, dans les étables, à côté du malheureux bouc¹. Que

1. Cet animal est là pour attirer sur lui, selon la croyance, les épidémies qui menacent le bétail.

savons-nous de ce lien mystique entre le sol et ceux qui l'occupent, de ces croyances paysannes dont on a presque toujours tort de sourire?

Ah! Oui! Ouvrons les fenêtres de l'Ecole des Beaux-Arts, de toutes nos écoles; réhabilitons si j'ose dire, l'école buissonnière aux fécondes leçons de choses en lui restituant son sens littéral, faisons de nos futurs architectes non plus des garçons mal portants des journées passées sur leur planche dans des ateliers fétides et des nuits de « charrette » (parce que ça fait bien de se laisser mettre en retard) mais des gars solides au visage tanné par le grand air.

Déjà un esprit plus sain les anime. On se défie parmi eux de ce qui fait « Beaux-Arts » : une tenue débraillée, un feutre bosselé, une cravate trop lâche. Les pellicules ne sont plus à la mode.

Encore un petit effort, jeunes gens! N'ayez plus ce respect humain stupide qui vous fait parfois renier votre patelin. Restez-y même pour étudier et sachez qu'il n'est point de province qui ne vaille cent fois ce monstrueux, cet informe, cet artificiel conglomerat qu'est devenue la région parisienne. Enfants d'Espalion, d'Albi, de Sancerre ou de Bergues-en-Flandre,

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

qu'avez-vous trouvé à Drancy, à Saint-Ouen, voire à Elisabethville, qui vous puisse consoler de la perte de votre pont, de votre cathédrale rose, de votre colline aux vignes fameuses, de votre beffroi¹.

Écoutant la leçon de vos vieilles pierres, demeuré au milieu d'elles, nourri de leur esprit, est-ce vous, jeune architecte « né-natif » du Gâtinais qui eussiez conçu et perpétré cette affreuse mairie-école en crépi jaune et blanc, aux fenêtres bleu-charron et couverte de tuiles mécaniques que j'ai aperçue l'autre jour en passant à Domats, juste en face de la vieille église du village?

Pareille incompréhension ne se manifesterait plus si les artistes restaient « au pays » si, délaissant de temps à autre le compas ou l'équerre, ils prenaient, avec leur bâton, un carnet de croquis pour s'en aller gaîment sur les routes étudier le paysage, en bien comprendre les lignes, les masses et la couleur. S'arrêtant devant les plus humbles maisons (car ce n'est pas l'excep-

1. Et d'ailleurs les architectes originaires de Saint-Ouen et de Drancy ne devraient pas non plus désertier leur Ile-de-France où ils peuvent faire de très bonne besogne.

tionnel qui compte) pour en dégager, crayon en main, les caractéristiques et l'esprit, ils saisiraient alors le « pourquoi » de bien des choses trop oubliées : adaptation des architectures au ciel, aux courbes des collines, aux besoins régionaux, rapports des tons, équilibre des volumes. Un brin de causette par-ci par-là, avec les habitants ne serait pas non plus sans profit.

Enfin, il n'est point jusqu'aux maisons neuves qui ne leur apprendraient quelque chose : substitution de certains matériaux nouveaux aux anciens, explication de ces modifications heureuses ou regrettables, causes de ces régressions, raisons d'innover.

Au retour de ces promenades, nos gars auraient bonne mine... et plus tard, leurs maisons aussi, j'en suis sûr.

Et pourquoi, amis, tels les compagnons d'autrefois, ne feriez-vous pas votre « Tour de France » ? Car il n'est pas question de s'encroûter.

Bien au contraire. La plus élémentaire curiosité vous commande aussi d'aller voir à l'étranger ce qui s'y passe ; quelle récompense ce serait qu'une bourse de voyage octroyée chaque année aux plus méritants d'entre vous !

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Je souhaiterais aussi — pendant que j'y suis, qu'est-ce que je risque? — je souhaiterais que les bibliothèques qui sont mises à votre disposition s'enrichissent de toute cette littérature paysanne si savoureuse, mais délaissée trop souvent au profit du faux rustique de certains truqueurs à la mode. Lisez La Varende, Eugène Le Roy, Gaston Roupnel, Pesquidoux. Voilà qui ne sent pas le moisi¹.

Vous avez sans doute le plus grand désir d'étudier la géographie humaine. Cette science admirable, passionnante, figure-t-elle seulement au programme de vos études? J'ai bien peur que non, et pourtant... J'ai bien peur aussi qu'il n'existe pas à l'Ecole des Beaux-Arts, de cours où l'on enseigne quelque chose qui ressemble à l'art d'accorder les tons entre eux, de marier harmonieusement les couleurs des matériaux employés car les exemples de dissonance que nous donnent à chaque pas les architectes de l'Administration sont accablants. A moins que (et c'est ma foi fort probable) on ne laisse aux ingénieurs

1. Lisez aussi, de Paul Claudel, un livre extrêmement important : *Conversations dans le Loir-et-Cher* (Gallimard).

DE LA MAISON FRANÇAISE

ou autres agents des services le soin de repeindre une gare ou de recrépir un pavillon des Eaux et Forêts. Tout cela est fait sans goût ni méthode et laissé, semble-t-il, à la fantaisie du trop célèbre système D.

Comme j'ai pris pour règle de ne rien avancer que je ne prouve je vais donc prier le lecteur qui se rendrait de Paris à Rouen de surveiller, passé Bonnières, la rive de la Seine, à droite de la route et de la voie ferrée. Un peu avant le barrage de Port-Villez il verra une grande maison carrée fort honnête qui doit abriter les services du fleuve et qu'un sagouin a peinte d'un ocre rousâtre sans se préoccuper de l'entourage en briques des fenêtres. C'est affreux et c'est bête; d'autant plus bête qu'avec un minimum de goût de pareilles sottises seraient évitées. Est-ce à dire que l'Ecole n'enseigne plus à ses élèves ce minimum de goût sans quoi rien d'acceptable ne peut être obtenu?

Notre corps enseignant tout entier s'associera, j'en suis persuadé, à ces vœux : il n'attend qu'un mot de ses chefs. Témoin cette lettre d'un jeune instituteur de la banlieue parisienne que ma condamnation de l'instruction en vase clos

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

avait remué; lettre infiniment touchante et réconfortante.

« Votre premier article m'a intéressé en tant qu'ami de la nature et campeur incorrigible; celui d'aujourd'hui m'a rappelé que dans quelques jours je retrouverai ma classe et mes élèves, car je suis instituteur.

« J'ai fait mes études dans un lycée sans style, entre les murs glacés de salles nues; j'en ai trop souffert pour ne pas réagir. Bien que je ne fasse la classe qu'à des enfants de onze à quatorze ans, j'essaye de donner à mes élèves le goût du beau, le respect et l'amour des paysages et des monuments. Rassurez-vous, je ne leur fais pas de fastidieuses conférences sur les différences entre l'art roman et l'art byzantin. Je profite de mes derniers jours de vacances et de mes jeudis pour aller dans les gares et les agences chercher des affiches, des gravures, des brochures. Je vous ferai remarquer en passant que la S.N.C.F. me fait payer ses affiches, alors que les agences étrangères me fournissent gratuitement les leurs. Je confectionne des sous-verre avec des cartes postales. J'arrive à changer tous les quinze jours la décoration de ma classe.

DE LA MAISON FRANÇAISE

« En moyenne nous faisons une sortie-promenade par mois. Cette sortie a pour but alternativement un établissement scientifique ou industriel, et un musée. La sortie du certificat se fait ou à Chantilly ou à Fontainebleau.

« Je ne veux pas vous faire perdre votre temps par des digressions artistico-pédagogiques. Le mieux que je puisse faire est de vous inviter à venir me voir dans ma classe et je vous enverrai un mot dès que je l'aurai reprise. Et si le cœur vous en dit, venez en juillet prochain avec nous à la promenade du « certo ».

M'a-t-on assez répété : « Vous perdez votre temps comme tous ceux qui ont voulu avant vous remonter le courant. » Nous verrons bien. Je n'ai jamais oublié la leçon de Tiraboschi, ce nageur qui venait chaque année à Calais pour tenter la traversée du détroit jusque-là inviolé. On ricanait autour de lui quand on le voyait se mettre à l'eau pour l'entraînement, car deux étés de suite il avait échoué. Un beau jour il rencontra M. Douai, un ingénieur de la Compagnie du Nord qui connaissait à fond la question des marées et des mouvements de l'énorme masse

liquide dans le Pas de Calais. Il l'écouta, suivit ses conseils, se conforma à l'horaire optimum... et huit jours après je le voyais, du remorqueur où j'avais pris place avec les « supporters », prendre pied sur la plage de Saint-Margaret, près de Douvres et gagner ainsi le prix du *Daily-Sketch*.

Il suffit de prendre les choses par le bon bout, de s'attacher les gens qui ont, comme on dit, « les yeux en face des trous » et une fois dans les brancards (mon image ne manque pas de pittoresque mais nous nous comprenons, n'est-il pas vrai?) de tirer, de tirer inlassablement. Avec des *gars* comme notre instituteur et tous ceux qui sont venus à moi nous saurons donner le coup de collier nécessaire et un jour le char des pouvoirs publics sortira de l'ornière, je vous en fiche mon billet¹.

La mouche du coche? Eh bien! la mouche du coche, plus polie que la petite pomme d'api, vous répond qu'elle, au moins « fait l'empres-

1. En veut-on un autre exemple? Celui que nous donnent les collaboratrices du conservateur du Musée des arts et traditions populaires qui, sans faire d'histoires... ni émarquer au budget, fournissent un travail aussi intelligent que tenace et désintéressé.

sée ». Estimez-vous plus efficace de contempler la scène, le derrière dans l'herbe du talus? Qu'attendez-vous pour pousser ou pour « saquer » (comme on dit chez moi) avec nous? On ne vous demande en outre qu'un peu de modestie et de conscience.

Et vous qui êtes installés sur les banquettes, n'allez-vous pas descendre nous aider? Allons, messieurs les directeurs, sous-directeurs, fifies et sous-fifies de l'administration majuscule qui récitez si bien les fables et ne détestez pas de passer pour de beaux esprits, suivez l'exemple.

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.

« Tout le monde en bas! » clamais-je au début de mon bouquin. Venez vous détendre un peu les guibolles.

Ah! je sais. Votre rond-de-cuir vous colle quelque part. Au besoin il vous servirait de bouclier si jamais l'idée nous venait de...

Eh! bien si la persuasion ni l'appel au bon sens ne réussissent à vaincre votre apathie, il faudra bien que tous les résolus fassent le siège de leurs amis et connaissances qui font partie du Conseil

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

national (pour ma part j'en connais quelques-uns qui se montreront ou diront pourquoi) et obtiennent des pouvoirs publics que non seulement la loi du 2 mai 1930 soit appliquée, mais renforcée, et comment !

Cette loi du 2 mai 1930, que seuls connaissent ceux qui remuent ciel et terre pour la pouvoir violer et les froussards (ou les combinards) qui, par peur des histoires (ou goût du pot-de-vin) se font leurs complices, était un timide essai de contrôle de la construction.

Elle a été jusqu'ici, cette loi que nul n'est censé ignorer, à peu près respectée comme les avis qui, un peu partout en France, interdisent au public de fumer dans les bureaux de poste, de descendre avant l'arrêt de l'autobus, ou de ne pas dépasser le vingt-cinq à l'heure en traversant les villages.

Autant dire qu'il a peut-être suffi de la promulguer pour donner à tous le goût pervers de l'enfreindre. Et quoi qu'il en soit, elle n'a jamais imposé la moindre contrainte à ceux qui, pour réparer, agrandir ou embellir leur maison font exactement tout ce qui leur passe par la tête.



13. — Faire la cage pour l'oiseau.



14. — Pauvreté n'est pas vice.

DE LA MAISON FRANÇAISE

« Allez-vous bientôt, diront certains, abandonner ce ton déprimant, cesser de vous mettre en colère? On croirait à vous entendre que seule l'architecture française est en décadence. Vous parlez avec complaisance de vos voyages à l'étranger, laissant volontiers croire que l'*Indicateur des chemins de fer* est votre livre de chevet et le *Baedeker* votre bréviaire.

« N'avez-vous donc rien vu, hors de nos frontières qui vous scandalise ou vous fasse simplement hausser les épaules? »

Mais si, mais si! Je dirai même que je ne crois pas avoir vu chez nous, une élucubration plus monstrueuse que certain immeuble du paseo de Gracia de Barcelone; qu'il y a dans la banlieue de Londres des petites villas très mesquines et assez mal tenues, tirées parfois à une trentaine d'exemplaires et qui, vues du train, ne donnent pas une très haute idée du goût actuel des Anglais¹; j'avouerai avoir aperçu, sur la Riviera italienne, des villas qui relèvent plus de la pâtisserie monumentale que de l'architecture propre-

1. Cf. John Galsworthy (the man of Property). « C'était lui (Baynes) qui avait bâti, à Kensington, cette remarquable

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

ment dite. Je me souviens même d'un film à la gloire d'un célèbre clown suisse où celui-ci, dégrimé, nous faisait faire le tour du propriétaire dans la résidence fastueuse qu'il s'est fait construire, si mes souvenirs sont fidèles, au bord du lac de Lugano. Les photographies de cet étrange *palais* dégageaient une puissance comique qui faisait le plus grand tort à l'artiste, pourtant si drôle à la scène.

Ici et là (et je ne suis pas fâché d'avoir l'occasion de donner ces nouveaux exemples à l'appui de ma thèse) c'est presque toujours l'argent qui a tout compromis, tout gâché.

Mais ici et là, il faut le reconnaître, ces horreurs sont l'exception; dans notre pays elles tendent à tout envahir. Le style dit « munichois » assez indigeste je l'admets, et farci d'archaïsme n'a pas embelli les villes d'Allemagne. Nous en parlons volontiers avec dédain, oubliant que dans le même temps, chez nous, les entrées de métro surchargées d'algues et dégoulinantes

rangée de hautes maisons écarlates, qui rivalisent avec tant d'autres dans Londres, pour le prix de laideur. » Lire aussi dans *Cercle vicieux*, d'Aldous Huxley, les amusants propos de l'architecte Gumbriel. Je vous indique là de fort bons livres qui vous consoleront de celui-ci.

DE LA MAISON FRANÇAISE

d'humeurs verdâtres fleurissaient nos carrefours et que le même style s'exprimait en motifs de pierre ou en ornements de céramique sur les façades des maisons.

Ne parlons plus de cette époque regrettable. Voyons plutôt comment, ailleurs, on songea à réagir.

Alors qu'ici — exception faite pour quelques initiatives trop dispersées pour être agissantes — on laissait tout aller et l'on se complaisait même dans les fantaisies d'une construction de plus en plus désordonnée, des hommes clairvoyants songèrent, dans divers autres pays, à freiner l'individualisme redoutable. C'est ce que nous allons examiner dans le chapitre suivant.

X

J'AI appris beaucoup de choses au cours de cette campagne, entreprise un soir de particulière mauvaise humeur.

Ayant reçu d'un jeune architecte, M. Meyer-Heine, une brochure très instructive qui s'intitule *Urbanisme et Esthétique*¹ j'ai eu le plaisir d'y découvrir, en même temps que l'expression de mes propres préoccupations, la solution logique de plus d'un problème que je m'étais souvent posé. Ces petites études faites par ceux que leur métier passionne sont presque toujours limpides et instructives, mais ne s'adressent malheureusement qu'à un public restreint, au demeurant déjà converti.

L'auteur de celle-ci, qui m'épargna la peine

1. Vincent, Fréal et Cie, édit., Paris.

d'aller me documenter moi-même (ce qui n'eût pas été une petite affaire si j'en crois la bibliographie que publie, en fin d'ouvrage, M. Meyer-Heine) va m'aider à vous dire à mon tour par quels moyens dans plusieurs pays d'Europe, on a tenté souvent avec succès de préserver la physionomie des agglomérations et des campagnes.

En Suisse, la plupart des villes ont des « plans de zones » très compliqués mais toujours les noyaux des villes anciennes sont protégés par des règlements extrêmement sévères portant sur la hauteur des façades, les saillies, la pente et la couleur des toitures.

A Vienne c'est un subtil et triple classement qui répartit les constructions d'après leur destination, leur hauteur et leur disposition en plan.

En Allemagne, en Autriche, en Suisse la hauteur des façades, la pente et la hauteur des toits sont définies séparément. Le principe français du gabarit y est inconnu.

A Rome, les préoccupations d'aspect sont plus impérieuses et n'ont pas toujours, semble-t-il, une justification logique. On y recommande en effet les fausses fenêtres et la décoration en

trompe l'œil des murs mitoyens — mais la proportion des constructions en largeur et en hauteur et leur rapport aux espaces libres sont soigneusement limités.

En Grande-Bretagne au contraire, les méthodes sont toutes différentes et autant les règlements des pays qui précèdent sont compliqués et minutieux, autant les textes anglais sont simples dans leur conception. Un alignement, une droite inclinée, des servitudes de densité et d'usage : c'est tout. Et pourtant les municipalités veillent avec vigilance sur l'aspect des villes mais non point par la contrainte. Il a suffi dans la plupart des cas de faire appel à la bonne volonté des gens au « sentiment de voisinage » qui doit régner entre les habitants de cottages ruraux pour que tout s'arrange et reste agréable¹.

De puissantes associations pour la sauvegarde des sites se sont constituées. Elles n'ont pas hésité à acquérir, pour les conserver intacts, de

1. Les haies vives sont souvent employées comme clôtures de jardins par les Anglais, si bien que rien n'accrochant la vue (et les feuillages se confondant) chaque propriétaire a l'illusion d'avoir sous les yeux tout un parc; perspective autrement agréable que celle de murs crénelés de tessons de bouteilles.

grandes propriétés vouées, sans cela, au morcellement.

Aux Etats-Unis aussi la tendance est plus dans le sens de l'éducation que du contrôle mais on cherche avant tout à éviter la bizarrerie dans les édifices des voies principales. Thomas Adams, directeur du plan de New-York écrit : « L'embellissement des villes au prix de la liberté n'est ni praticable ni désirable dans un pays démocratique. »

Tout fait sentir dans les réalisations hollandaises cette aisance qui suppose le choix, et sans laquelle il ne saurait y avoir de beauté. Nous sommes habitués en France à accuser la contrainte du règlement : le Néerlandais *la fait disparaître en jouant sur la difficulté.*

L'éducation du public est activement menée non seulement par les autorités locales mais encore par des groupements privés qui distribuent tracts et brochures explicatives garnies de photographies et de conseils.

En Hollande l'amour du foyer et de la vie familiale, le sens de la discipline sociale très poussé ont habitué les habitants à supporter

des contraintes qui pourraient sembler lourdes ailleurs¹.

L'urbaniste est le maître des Pays-Bas : il modèle le pays, décide les assèchements comme il détermine la couleur des volets et des boiseries. L'étude d'une écluse ou du profil d'une route révèle des préoccupations de recherche esthétique au même titre que le mobilier de la voie publique. Et le miracle veut que jamais la Hollande ne soit ennuyeuse. On peut y voir se répéter à cinquante exemplaires, côte à côte, la même petite maison sans qu'il s'en dégage aucune fatigue, alors que nous connaissons maints groupes d'H. B. M. modernes en France (pour ne pas faire allusion à certains corons du Nord et du Pas-de-Calais) d'où se dégage une mortelle tristesse.

Ainsi les règlements d'Amsterdam et de La Haye sont d'une simplicité absolue et n'entrent pas dans les détails *qui peuvent diminuer la souplesse des études partielles.*

1. N'oublions pas non plus l'influence bienfaisante des peintres hollandais, précis, lumineux et pour lesquels s'est toujours posé le problème de la perspective et de l'espace. Peut-on perdre la tête ou empoisonner son entourage au pays de Pieter de Hooch et de Vermeer de Delft ?

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

En revanche, dans les quartiers nouveaux, l'urbaniste, maître absolu, peut imposer les hauteurs, le matériau de l'ensemble, la couleur des menuiseries apparentes.

Bien plus — ajoute M. Meyer-Heine que je viens de copier presque textuellement — on raconte à Hilversum que lorsqu'un habitant ou un étranger désire offrir au bourgmestre un objet destiné à orner son bureau particulier, il est nécessaire, avant tout choix, d'obtenir l'approbation de l'omnipotent architecte Dudok, seul maître de l'esthétique de la ville¹.

Que dites-vous de cela, généreux anonymes des Beaux-Arts qui, pour vous débarrasser de temps à autre de toutes les ignominies acquises à tort et à travers par vous-mêmes ou vos prédécesseurs, les envoyez orner les murs des antichambres de ministères ou les cheminées des bureaux de l'administration? Procédés à quoi nous devons, au pays de Jean Goujon, de Rodin et de Delacroix, de rougir de honte quand, atten-

1. Rien de nouveau... Rollin nous apprend que « Périclès avait choisi Phidias pour avoir l'intendance sur tous les ouvrages ».

dant d'être reçus par Son Excellence M. Ephémère, ministre des Beaux-Arts ou le président Duretour-Alassiette, nous voyons, accrochés aux murs ou sur les cheminées d'une vénérable demeure, les *croûtes* et les *panais*, sous-produits de notre enseignement officiel.

Qu'on se rassure! Nul ne songe encore à interdire chez nous le libre choix des terres cuites ou des pelles à tarte de circonstance, d'instaurer chez nous la réglementation du sévère M. Dudok. Nous n'en sommes pas encore là et nous voudrions en tout cas savoir quelles garanties nous donnerait notre Dudok à nous.

L'expérience nous commande à cet égard la plus grande circonspection. J'imagine en effet que, lorsque nous avons encore un président de la République, ce n'était pas lui qui choisissait l'inévitable vase de Sèvres qu'il offrait, dans les grandes circonstances, à ses « hôtes de marque ». Je me refuse à croire que les présidents de la République se recrutent exclusivement parmi les amateurs de vases de Sèvres, ces amateurs constituant, au demeurant, une espèce assez rare.

Il est plus vraisemblable que, depuis l'avène-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

ment de la République, il existe, auprès du chef de l'Etat, un homme dont la fonction est d'être quelque chose comme son conseiller esthétique; un homme qui tient sa charge héréditairement (comme celle du bourreau) et à qui son grand-père et son père ont transmis leur goût très curieux pour les vases de Sèvres.

Mais non! je ne plaisante pas. Trop de gens sont prêts à jouer les Dudoks au premier appel. J'ai rencontré beaucoup de monde depuis que j'ai eu l'idée de fourrer mon nez, peut-être inconsidérément, dans les affaires que vous savez. Un jour (il y a déjà trois ans de cela) j'ai accepté d'assister à une réunion de citoyens éminents dont c'est la spécialité d'entreprendre des croisades généreuses pour l'embellissement du pays à grand renfort de patronages impressionnants, de comités d'honneur truffés de noms ronflants (sans jeu de mots). Cela se passait chez le président, homme aimable, chauve, disert, barbu et bien cravaté, qui menait le débat avec beaucoup d'autorité comme il mène le combat avec désintéressement, j'en suis sûr. Tout le monde était d'accord pour que « ça changeât » pour qu'une « poigne » se fît sentir, mais gantée de velours,

DE LA MAISON FRANÇAISE

comme c'est l'usage chez les chambouleurs distingués.

On lut des rapports, on écouta des communications, des vœux, on rédigea dans un style fort convenable le fameux procès-verbal de la séance et l'on se sépara avec la conviction renouvelée qu'une fois de plus on venait de prendre des résolutions sérieuses. Et chacun de ces messieurs remit son manteau avec le secret espoir que son heure avait peut-être sonné.

Une fois sur le trottoir, avec quatre d'entre eux qui cherchaient leur métro comme des pigeons voyageurs s'orientent en tournaillant au sortir du panier, et regardaient avec une réprobation mêlée d'un peu d'envie ma bicyclette, je ne pus résister au désir (qui me démangeait depuis une heure) de leur demander comment ils trouvaient la salle à manger du président. Nous avons été reçus en effet, pour plus de commodité, dans cette vaste pièce qui contenait une table pour prendre des notes et un nombre suffisant de chaises.

La salle à manger du président? Oui, eh bien! qu'avait-elle de particulier la salle à manger du président? Où voulait en venir, avec

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

sa remarque saugrenue, cet impertinent qu'on avait convoqué un peu à la légère (on s'en apercevait bien maintenant) et qui se permettait de poser des questions ?

Je compris que j'allais leur faire du chagrin et je ne pus même pas leur conseiller de la bien regarder la prochaine fois, la fameuse salle à manger, avec ses hauts buffets de faux style Renaissance, ses chaises en pseudo-cuir de Cordoue, sa triste suspension, ses dessertes conventionnelles, ses « objets d'art », ses tableaux de genre, ses plantes vertes dans le bow-window décoré d'absurdes vitraux, car je compris qu'une fois rentrés chez eux ils retrouveraient sans doute le même décor rassurant; que c'était pour la sauvegarde de cette esthétique bourgeoise, de ce conformisme apaisant qu'ils se réunissaient et faisaient semblant de combattre depuis des années, sans éprouver le moins du monde le besoin de définir leurs buts de guerre.

Est-ce de ces bien pensants que nous viendra le salut ?

Nous sommes quelques-uns qui nous refusons à attendre la moindre action bienfaisante de ces représentants d'une classe qui, dans pres-

que tous les domaines, s'est déconsidérée. Nous ne mettons pas en doute la sincérité de ses intentions, mais son idéal n'est plus le nôtre — n'a jamais été le nôtre. C'est elle qui a tout gâché, tout compromis avec ses préjugés, son goût des oripeaux, son souci de la note d'art, donnant un déplorable exemple au petit peuple trop prompt à singer les gens soi-disant convenables.

Nous nous refusons de même à recevoir les leçons des faux esthètes, des faux maîtres de l'art contemporain, des orientalistes de pacotille, des archéologues improvisés et des ignorants que l'intrigue a hissés sur leur piédestal officiel.

Il y avait naguère chez nous un insupportable bonhomme que le hasard des mutations et de l'avancement avait mis à la tête d'un département des Beaux-Arts. Comme il n'avait jamais songé auparavant à voir un musée et que les obligations de sa nouvelle charge l'obligeaient désormais à inaugurer des expositions, à prononcer quelques mots qui donnassent l'impression de tomber de la bouche d'un connaisseur, il eut recours (car il n'était pas sot) à un critique spécialisé dans l'art prétendu moderne.

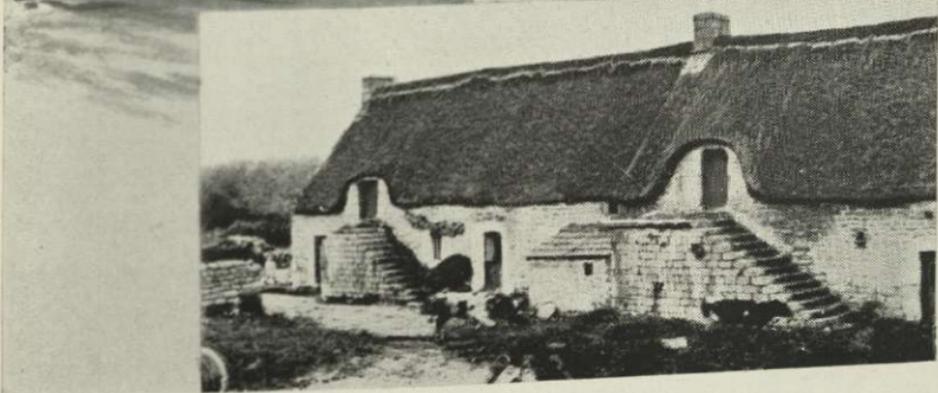
DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Ce dernier fut-il indiscret ? On sut un jour qu'il avait imaginé de mettre, en regard des noms des peintres et sculpteurs dont il eût été malséant d'ignorer l'existence, des notes allant de 0 à 10 qui permissent ainsi au nouveau grand patron de se faire une opinion *très personnelle* sur l'art contemporain.

Et notre perroquet de parader alors dans les « orangeries » dans les « jeux de paume », dans les « pavillons de Marsan » et autres galeries de moindre importance avec des airs très inspirés, de s'arrêter en clignant de l'œil (après un furtif regard au barème caché dans sa manchette) devant natures mortes et clairs de lune, dosant ainsi savamment le temps d'arrêt en raison de l'importance de l'artiste.

Nous nous refusons, comme bien vous pensez, à subir la dictature improvisée d'un de ces virtuoses aux compétences interchangeables.

Je leur préfère encore les snobs, pour agaçants qu'ils soient. Ils ont souvent porté sur leurs épaules d'incontestables artistes et donné leur appui au vrai talent. Souvent brouillons dans leurs emballements, presque toujours trop prompts à faire passer leurs dieux du pinacle



15. — Maisons françaises.

TITRE II

DU RÔLE SPIRITUEL
L'ARCHITECTE RECONSTRUCTEUR

3. REFLEXIONS PREALABLES

Ou bien vous êtes originaire de la région dans laquelle vous allez travailler & vous serez particulièrement sensible aux quelques suggestions générales qui vont suivre, ou vous vous y installez spécialement en vue de la reconstruction; il faut alors, pour vous garder de faire une architecture de déraciné aussi bien qu'un démarquage banal & superficiel, vous pencher longuement sur le problème qui se posera à vous.

Songez que, depuis plus d'un demi-siècle, les petites villes, les campagnes s'enlaidissent, les caractères régionaux s'effacent. Pourtant, jadis, l'œuvre des hommes faisait corps avec le paysage & avec eux-mêmes; aujourd'hui elle tend à devenir uniforme d'une région à l'autre, disparate dans une même région & inhumaine.

Il faut donc, les causes du mal étant évidentes, chercher les moyens de les combattre dans les constructions futures. Pour cela n'hésitez pas à regarder les maisons traditionnelles des petites villes & des villages : chefs-d'œuvre des artisans d'autrefois, elles sont l'expression parfaite des genres de vie de nos ancêtres.

Certes il ne saurait être question, dans la reconstruction, de retourner à des formes & des dispositifs condamnés par la technique, l'hygiène

DE LA MAISON FRANÇAISE

au bûcher, que de durables gloires n'ont-ils pas consacrées pour notre plus grand profit.

Qu'importe qu'ils aient applaudi

... *Ladislas Talapoint*

Pianiste hongrois que le Figaro vante ?

s'ils ont la même semaine fait un succès à Debussy, à Ravel, à Stravinsky.

Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé nombre d'artistes dignes d'être aimés, dont nous n'avons pu nous empêcher de parler ici déjà et dont nous parlerons encore.

Mais en attendant le snobisme « dirigé », (pourquoi pas après tout ?) il nous faut opter pour une discipline. Nous n'y échapperons pas malgré que nous en ayons car « la preuve est administrée qu'en ce qui touche la construction, un libéralisme excessif et aveugle conduit au confusionnisme, à l'anarchie, à la lèpre du lotissement ¹. »

1. Roger Wild, article paru dans *L'Usine*.

XI

MIS au pied du mur (n'est-ce pas l'expression qui convient ici ?) j'hésite toutefois à me prononcer sur le choix du... chef d'orchestre qui non seulement tiendra la baguette (ou la trique) mais choisira musiciens et programmes. Choix difficile, avouons-le, dans un pays où chacun, depuis trop longtemps, souffle dans sa clarinette, racle son violon ou bat son tambour sans souci d'harmonie, de mesure ni d'ensemble, aboutissant à une cacophonie rebutante.

Ne vaudrait-il pas mieux réapprendre la musique à nos gens, en commençant par le solfège ?

Ah ! ce ne sont point les professeurs qui manqueraient. Laissant là la comparaison musicale et revenant à nos brebis égarées, je pense à ce qu'écrivait un peintre, Gabriel Fournier, dans

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

une lettre adressée au critique d'art des *Nouveaux Temps*, et que j'ai déjà reproduite dans le journal.

« Je ne considère la direction des Beaux-Arts que comme une administration. Ce qu'il faut aux artistes et à la France, c'est un animateur : un artiste aux vastes connaissances qui prenne les initiatives qui seront sanctionnées par le directeur des Beaux-Arts. Il faut d'abord remettre le goût en honneur et croire à l'utilité de l'art. Tout est à réformer, depuis l'ignoble timbre-poste, jusqu'au honteux affichage publicitaire qui enlaidit nos paysages et tue les approches de nos villes et villages.

« Dufy est peintre, décorateur, tapissier, graveur, lithographe et céramiste. Ses étoffes marquent notre époque. Il est un novateur dans le livre, l'imprimerie, la mode, le décor de théâtre, etc... Rien de ce qui touche au goût ne devrait se décider sans lui. »

Raoul Dufy ! Combien de fois j'ai songé à lui en écrivant mes articles, anxieux de savoir ce qu'il pensait de nos efforts.

Avec lui, certes, cent tâches urgentes pourraient être menées de front, car son goût très

sûr, son adresse exquise et sa fécondante curiosité n'ont d'égale qu'une puissance de travail hors de pair.

Avec lui, et ce n'est pas un paradoxe, la publicité que nous détestons prendrait peut-être sa place parmi les arts véritables. Elle a souvent recours à de très beaux artistes dont les trouvailles bien exploitées, bien mises où il faut, seraient, j'en suis sûr, une joie pour les yeux.

Mais Dufy est un prestidigitateur. Sa fantaisie, son optique, sa virtuosité ont fait de lui un homme libre d'entraves que « soulève le souffle des fées¹. » Cet enchanteur, dont le pinceau se double d'une baguette magique, a su trop souvent extraire d'une certaine laideur certaine poésie qui reste hors du débat.

Pensons plutôt à André Derain, vaste esprit créateur qui, tels les maîtres du « quattrocento » est à la fois peintre, sculpteur, architecte et... philosophe, à ses moments perdus.

Pensons aussi aux grands paysagistes dont Se-gonzac, est le plus beau représentant, aux spécialistes de la géographie humaine, et plus particu-

1. Fernand Fleuret (Eloge de Raoul Dufy).

lièrement à ceux du folklore architectural, science qui groupe des adeptes passionnés.

Quel magnifique comité de rénovation artistique, décorative et architecturale, l'actuelle direction des Beaux-Arts, trop longtemps confiée à des hommes sans imagination, pourrait composer en faisant appel à quelques-uns de ces extraordinaires artistes dont la France est si riche, mais que ses pouvoirs publics ont jusqu'ici dédaignés !

Le moment est venu d'y songer sérieusement, mais gardons-nous de rien faire à la légère. On ne rattrape pas le temps perdu en bâclant des décrets et des textes hâtifs qui ajoutent à la confusion.

Il faut réfléchir, prendre conseil des « intelligents » pour reprendre le mot de Vauban, et, tout bien pesé, agir, faire crédit aux pilotes... et laisser gémir les sots.

Ce conseil des intelligents, je ne crois pas l'avoir dédaigné. Si j'hésite encore à conclure, c'est que j'ai l'impression que certaines obscurités, certaines ignorances demeurent qui risqueraient de laisser entière la question posée.

C'est ainsi, par exemple, qu'il m'est arrivé

d'employer un vocable de création récente sans peut-être essayer de le bien définir. J'ai en effet, à deux ou trois reprises, parlé des *Urbanistes* et je me demande ce qu'auront pensé ceux qui, pour éclairer leur lanterne, auront eu recours au grand Larousse. Ils auront vu : « *Urbaniste* : n. m. hist. éccl. Partisan d'Urbain VI contre Clément. n. f. Membre d'une congrégation de femmes qui suit la règle de Ste. Claire mitigée par Urbain IV »

Il est possible qu'ils aient pu lire aussi, dans une édition très récente de ce célèbre dictionnaire, quelque chose dans le genre de ceci : « *Urbaniste* : celui qui s'adonne à l'urbanisme. *Urbanisme* : science à laquelle s'adonnent les urbanistes.

Trêve de plaisanteries !

L'urbanisme est, dit-on, une science née du besoin légitime de mettre de l'ordre dans le gâchis que nous déplorons tous, en conciliant l'hygiène et l'esthétique qui ne vont pas toujours nécessairement de pair. Sa devise est : « *Assainir, ordonner, embellir.* »

L'urbaniste ne construit pas. Il n'aspire qu'à guider les constructeurs. Il se recrute néanmoins

le plus souvent parmi le corps des architectes. Lorsqu'un architecte, après avoir passé par l'Institut d'urbanisme, peut prétendre au titre d'urbaniste, les difficultés commencent pour lui, car les autres architectes subissent avec mauvaise grâce la discipline collective.

Ils disent — non sans raison — que les urbanistes étaient inconnus à l'époque de Philibert Delorme, comme à celle de Mansart et de Gabriel et qu'ils n'ont que faire des conseils de ces freluquets dont la seule doctrine est de « faire suer le monde » en s'arrogeant le droit de régner sur les vespasiennes, de déterminer les intervalles optima entre les bancs des avenues et de remplacer nos bons vieux marronniers par des platanes qui font éternuer les gens en plein été.

Les urbanistes, alors, de faire poliment remarquer aux architectes que s'ils s'imaginent avoir tous, ou même un seul d'entre eux, la dix-millionième partie du quart du talent de Philibert Delorme ou de Gabriel ils se fourrent le doigt dans l'œil; que le « monde » en a assez de les entendre tous chanter leur petite chanson avec le seul souci de glapir plus haut que le voisin ;

que cette anarchie nous a valu mille « panais » plus prétentieux et plus laids les uns que les autres; qu'il est absurde que M. Târtampion D. P. L. G. continue à placer un peu partout son fameux groupe scolaire en briques rouges, là en tout cas où M. Durandard S. A. D. G. n'aura pas eu la chance de pouvoir monter son bloc d'immeubles en béton.

Et la discussion peut — comme bien vous pensez — durer longtemps sans qu'aucun de ces messieurs n'ait la modestie d'avouer qu'il a peut-être raison, mais que son contradicteur n'a pas nécessairement tort.

Pendant qu'ils se chamaillent, un troisième larron, le *Génie rural* essaye de se montrer et de réaliser ses pauvres élucubrations avec l'encouragement naïf (ou la complicité) des incompétences municipales et du corps distingué de nos ingénieurs.

Un jour, un quartier ou une ville entière (cela vient de se voir hélas!) est jeté par terre. Voilà enfin du travail pour tout le monde. Quand le bâtiment va, tout va! Tout va en effet... bien ou mal. Plus souvent mal.

J'imagine ce qui se trame dans l'ombre chez

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

les intrigants d'antichambre, chez les spécialistes de la combine. C'est curieux comme, dans un pays où l'on n'est pas fichu de chanter en chœur, tout le monde peut connaître la musique¹!

Ici donc était Rouen (ou Beauvais, ou Orléans, je ne vise personne croyez-le bien). « Passez-moi un morceau de fusain, dit l'urbaniste. — Jeu d'enfant ! Voyez comme tout s'arrange. Il suffit de savoir son métier. L'ai-je appris, oui ou non, mon métier ? »

Je ne sais ce qui sortira des beaux projets dont il nous vient parfois quelques échos, échos auxquels se mêlent aussitôt les protestations de ceux qui à bon droit se méfient et les grincements de dents des envieux qui ne sont pas de la noce. La pénurie de matières grasses donne plus de relief encore à la motte de beurre de l'assiette légendaire. La foire d'empoigne, s'il faut en croire les intègres, ne serait pas loin de s'ouvrir de nouveau. « C'est honteux ! » s'écrient-ils, tandis que les autres songent plutôt à se faufiler pour prendre place

1. Et puis, comme dit Huxley (*op. cit.*) : « Il y a des enfants prodiges en musique mais il n'y a pas d'enfants prodiges en architecture. »

DE LA MAISON FRANÇAISE

— en resquillant un peu — dans la queue impatiente de ceux qui n'aiment pas le pain sec.

Si l'on supprimait le beurre, tout bonnement? Trop simple, sans doute, pour que l'on y songe!

J'y songeais, quant à moi, en rentrant l'autre soir de Reims que je n'avais pas revu depuis le temps où — soldat de l'avant-dernière guerre — j'avais erré dans ses ruines. Ce que les reconstruteurs de 1920 ont fait dépasse l'imagination. Si l'on met de côté la place Royale et quelques ordonnances trop impérieuses pour ne pas avoir eu raison des fous, tout respire la niaiserie, l'ignorance, le manque de culture et le mauvais goût.

Là non plus, pourtant, le passé ne se faisait pas faute de prodiguer ses grandes leçons, mais on s'est bouché les oreilles et la cacophonie l'a une fois de plus emporté sur la belle musique d'ensemble. Chacun a poussé sa chanson sans souci du diapason et moins encore de la décence. Dans des rues inutilement élargies, s'engouffrent les courants d'air et les cafés et les restaurants de la cité du vin le plus joyeux du monde suent l'ennui et l'abandon. Les boutiques éparpillées, trop vastes, regrettent le temps où elles se sen-

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

taient les coudes et puent le « Monoprix » à plein nez.

Si l'on n'y prend garde, nos villes (et Paris lui-même hélas !) vont devenir les plus tristes et les plus laides de l'univers.

Je demande à MM. les urbanistes et architectes du comité de reconstruction qu'ils tiennent à Reims leurs premières assises. En attendant de se mettre d'accord sur le programme à adopter, ils auront sous les yeux l'exemple de ce qu'il faut, en tout cas, éviter de refaire.

XII

CAR il faut qu'on le sache : rien de bon ni de beau ne s'accomplira dans la pagaille et dans l'envie. Rien de bon ni de beau ne se fera sans *amour*. L'amour seul peut sauver ce qui reste à sauver et permettre de subordonner pieusement ce qui va naître à ce qui demeure. Si l'on rompt le charme, tout est perdu ! C'est sur les braises encore vives que l'on reconstruira le feu ; c'est sur le tronc resté solide et plein de sève qu'on greffera le nouveau rameau.

Dans *l'Histoire de la Campagne française*, de Gaston Roupnel, je viens de relire quelques lignes que je ne saurais trop engager urbanistes et architectes, et vous tous aussi mes amis, à méditer.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

« Ici, en France, chez nous, chaque campagne est un monde complet d'existence terrestre, et qui suffit au cœur comme à la vie. Chaque être y est retenu à *écouter ces choses qui parlent*. Et toutes les générations vouées à ce sol accumulent en l'être leur legs d'amour et de fidélité, accru des labeurs de chaque vie, des espérances de chaque naissance et des sécurités de chaque trépas. Nos regards et nos âmes sont ici attachés à des contemplations qui ont des millénaires de force fixatrice et tous les lieux sont la *beauté attachante qui s'exerce de génération en génération* et qui a des milliers et des milliers d'années de séduction et d'autorité sur les âmes.

« Mais ce qui fait surtout notre fidélité, ce qui nous retient plus au sol que les sourires et les grâces du paysage..., plus que les souvenirs et les morts..., ce sont de vieilles habitudes devenues les vertus qui nous défendent, nous protègent du monde entier et nous assurent nos destinées. Ce sont des vertus recueillies à *force de patience et de misère*.

« Au fond de toute notre âme paysanne, et comme cause qui la détermine essentiellement, il y a la *modestie* même de notre production, la

DE LA MAISON FRANÇAISE

médiocrité salubre d'une terre qui n'a jamais donné trop ou donné trop peu. Le calme de nos vies vient de cette modération qui ne redoute ou n'espère ni l'excessive indigence, ni la funeste abondance. »

Ce legs d'amour et de fidélité, ce ne sont, chez nous, ni les « pompiers » ni les extravagants qui l'ont recueilli. L'académisme le plus froid avait abusé les premiers; les seconds ne tarderont guère, pour peu qu'on les y autorise, à créer un nouvel académisme qui se démodera encore plus vite que l'autre.

Il existe chez nous, je l'ai dit tout à l'heure, des « intelligents » qui savent à quoi s'en tenir et ne confondent pas gesticulation et culture physique, vitesse et précipitation.

Savoir où ils se trouvent — facile; les convaincre — plus difficile; et leur confier la barre : voilà la seule façon de nous tirer de notre mauvais pas.

Eux n'auront pas à improviser, comme dans la *comedia dell' arte* qu'on sert depuis près de cent ans. Ils connaissent leur texte par cœur.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

Eux savent qu'on ne fait rien sans la foi, *et ils ont la foi.*

Eux savent qu'on ne fait rien sans goût ni imagination !

Ils ont le goût et l'invention.

Eux savent qu'on n'arrive à rien sans discipline !

Ils ont une discipline.

Des noms ? Je vous en ai déjà donné et j'en donnerais encore une bonne douzaine sans compter tous les anonymes...

Trop simples et trop gueux pour que l'espoir les
[berne
De ce fameux bâton qu'ils ont dans leur giberne

que je ne connais pas, hélas, mais que je ne tarderais pas à dénicher, pour peu que je me donne la peine de les aller chercher là où ils ont déjà fait leurs preuves.

Mais je serais surpris de les trouver parmi les « personnalités » auxquelles on a fait appel tout dernièrement.

— P.-S. —

Autant pour moi ! Conclure sur une note pessimiste ne me satisfaisait qu'à demi, mais au regret de clore cet entretien familial se mêlait, je l'avoue, un peu de découragement.

Or voici que m'arrive une heureuse nouvelle : le Prince charmant a réveillé la Belle au bois dormant. Notre projet d'enquête sur la *maison traditionnelle*, qui sommeillait depuis plusieurs mois dans un dossier de l'Administration, vient d'être utilisé par les services de la reconstruction.

Bien que cet hommage rendu à nos efforts ait pris une forme si discrète que, sans un ami qui nous a fait parvenir le texte de la *Charte de l'architecte constructeur* (Paris, Imprimerie Nationale 1941.) nous n'en aurions rien su, je

DÉFENSE ET ILLUSTRATION

ne vais pas maintenant me plaindre que la mariée soit trop belle.

Les lecteurs qui voudront bien jeter un coup d'œil sur le fac-similé de ce document *, puis se reporter à la page 122 de notre ouvrage éprouveront la même surprise que nous.

C. Q. F. D.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. *Dans la vallée de l'Oise.*

A côté de ses nobles voisines, voici l'incroyable maison « façon meulière » de la vallée de l'Oise décrite p. 16 et 17.

(Clichés M. Wanecq.)

2. *Dans de coquets étuis...*

L'Espagne et l'Orient n'avaient pas de secrets pour la Régie française. Plaisanterie à part, croit-on que, sans la protection de son monopole, l'Etat eût pu écouler une marchandise présentée de façon aussi grotesque ?

(Clichés René Jacques.)

3. *Crime et bâtiment.*

N'est-ce pas un crime que d'avoir bâti ce monstrueux « objet » sur un quai du Vieux Port de Marseille ? Et pourtant ses auteurs n'étaient pas insensibles à la beauté du décor. On imagine leur déconvenue si les gens d'en face leur rendaient la pareille. « Les maisons n'existent pas seulement pour ceux qui les occupent mais aussi pour ceux qui les voient. » (R. Wild, p. 138.)

(Cliché M. Wanecq.)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

4. *Quand on est moderne ce n'est pas pour longtemps.*

Cette maison parisienne est maintenant aussi démodée que la robe, la coiffure et les minauderies de sa contemporaine, la jolie brune de la carte postale.

(Cliché René Jacques.)

5. *Beauté d'un badigeon de chaux.*

C'est souvent, aussi, la toilette annuelle de bien des maisons paysannes de chez nous (pays basque, Vendée, Picardie). En Espagne on sait tirer un très heureux parti de ces blancheurs.

En haut : maison à Séville (chaux, fleurs et feuillages).

En bas : le faubourg de Santiago à Guadix.

(Clichés A. l'Serstevens et Roland-Manuel.)

6. *Horresco... Référence!*

Cueilli dans un album de papiers peints.

En haut : un exemple de faux cubisme. Picasso n'en demandait pas tant.

En bas : papier peint « façon brique », pour décor rustique, hostelleries, relais de gueule et autres fichaises. (Voir p. 45 et 59.)

(Clichés M. Wanecq.)

7. *Maisons de poètes.*

La première est l'authentique maison de Poil de Carotte à Chitry (Nièvre). Ce n'est que bien plus tard que Jules Renard s'installa, dans le même coin, à la *Gloriette*.

La seconde est celle que Maurice Rollinat, sur le conseil du peintre Léon Detroy, vint habiter près de Fresselines quand il quitta définitivement Paris. Il y reçut Gustave Geffroy et Claude Monet. Ce dernier, pendant près de six mois, planta son chevalet sur les bords de la Creuse voisine. Rodin y fit aussi un séjour.

(Clichés M. Wanecq.)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

8. *Partout... sauf à Paris.*

Pour illustrer la remarque de M. P. d'Espezel (v. note p. 28). Partout en effet... sauf à Paris (et ajoutons : en France) on sait rajeunir une ville sans la massacrer. Voici (en bas) une vieille maison de Paris bien négligée, certes, mais qui mériterait d'être restaurée et *curetée* avec soin. On lira à ce propos deux livres extrêmement importants : *Destruction de Paris* de Georges Pillement (*Grasset*) et *Histoire de Paris* de Marcel Raval (*Presses universitaires*). En haut, un exemple entre mille de ce que l'on sait faire, à l'étranger, pour conserver intelligemment les façades (Photo prise en Allemagne, à Tübingen.)

(Clichés René Jacques et Wanecq.)

9. *L'intruse.*

Avouez que cette maison difforme et ridicule du premier plan vient là comme un cheveu sur la soupe. Que de cheveux, hélas ! sur notre soupe. *Toute construction nouvelle doit s'intégrer au milieu* (p. 63). Ce montage est fait avec une vue de Barbentane prise du moulin de Bretouille.

(Cliché Maget (Musée national des arts et traditions populaires).)

10. *Voyez terrasse!*

Voici de l'horreur en vrac, un plat d' « arlequins » où l'on trouve de tout, y compris — dirait Gavroche — de la tarte « maison » ou plutôt de la maison « tarte ».

(Clichés M. Wanecq.)

11. *Grandeur et décadence.*

Regardons d'abord « Les Semailles », exquise miniature du *Calendrier romain* (xv^e siècle).

Puis l'une des récentes créations de la Banque de France,

TABLE DES ILLUSTRATIONS

témoignage de l'érudition artistique, archéologique et philologique de l'auteur. N'oublions pas que l'envers vaut l'endroit. La jeune fileuse n'est pas moins photogénique que le bel et ténébreux Jacques Cœur (ou Jacques *Cœur* ? On ne sait plus.)

Il n'y aurait pas lieu d'être fiers si nous ne savions que ce ne sont pas, chez nous, les artistes qui manquent.

(Clichés Musée des Arts et trad. popul. et René Jacques.)

12. *Chemin des ânes.*

En haut : une rue de Tübingen (Allemagne).

En bas : une rue marchande de Salzbourg.

On pourrait donner cent exemples de ces rues où il fait bon flâner.

(Clichés M. Wanecq.)

13. *Faire la cage pour l'oiseau.*

Respect des *normes régionales* et *régionalisme authentique*, selon le vœu de M. Aug. Perret, il semble que M. Jean-Ch. Moreux n'a pas eu d'autres règles en construisant cette maison à Chambourey (Seine-et-Oise). Mais s'il en est sorti « à son honneur », c'est qu'il a aussi du goût et du talent.

(Cliché Debretagne.)

14. *Pauvreté n'est pas vice...*

Disais-je à la page 51 et plus loin, page 65, j'ajoutais : « Il faudra bien qu'on se débrouille. » C'est ce qu'a dû faire M. H. Vidal, architecte du *Monastère de la Nativité* à Sens. Pierre du Colombier nous le dit dans *Beaux-Arts* du 14 février 1941 : « Constamment gêné par le souci de la dépense, il a tiré le plus heureux parti de ces limitations mêmes, »

(Cliché Paul Cade.)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

15. Maisons françaises.

Voici : 1° le *Mas du Moulin* à Barbentane; 2° une maison landaise à Soustons; 3° le *Mas de Chausse* à Tarascon avec ses hauts cyprès; 4° une maison bretonne... C'est vers ces maisons traditionnelles que dans notre *Projet d'enquête* (p. 122 et seq.) nous demandons aux jeunes de tourner leurs regards frais.

(Clichés Pison, Toulgouat et Maget.)

(Musée des Arts et traditions popul.)

16. Déjà lu ça quelque part...

Photo d'une page de la *Charte de l'Architecte reconstruteur* (Paris. Imprimerie nationale, 1941.) Voir p. 193 et 122.

(Cliché René Jacques.)



NARODNA IN UNIVERZITETNA
KNJIINICA



00000473636

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE
CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE
VINGT-TROIS FÉVRIER MIL NEUF CENT
QUARANTE-DEUX.

403036

QUELQUES NOUVEAUX

- FRIEDRICH SIEBURG
La Fleur d'acier
- LOUIS SALLERON
Naissance de l'Etat corporatif
- JEAN GIOVO
Triomphe de la vie 33 »
- ANTOINE DUFOURNET
La jeunesse de Saint-François de Sales, in-8° écu 65 »
- GEORGES REYER
Marguerite Audoux 42 »
- BERNARD GRASSET
Les Chemins de l'Écriture 30 »
- JOSEPH PEYRÉ
Mont Everest, roman 30 »
- G. LENOTRE, de l'Académie Française
Nos Français. Portraits de famille. "La Petite Histoire" 31 20
- GEORGES PILLEMENT
Destruction de Paris, in-8° écu, illustré 70 »
- JEAN GIRAUDOUX
Littérature 30 »
- HÉRON DE VILLEFOSSE
Bourgeois de Paris, in-8° écu, illustré 80 »
- C.-J. GIGNOUX
Monsieur Colbert, illustré 27 30
- H. DE MONTHERLANT
Le Solstice de Juin 27 30
- MONTESQUIEU
Cahiers (1716-1735). Textes recueillis et présentés
par Bernard Grasset. Edition courante 30 »
- JEAN DE BARONCELLI
Vingt-six hommes, récit de guerre 31 20
- PAUL MOUSSET
Quand le temps travaillait pour nous, récit de guerre 27 30

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET
